

LÉGENDES DE LANAUDIÈRE

Édité par
Réjean Olivier

Livre numérique



Façade de l'église de l'île Dupas.

Joliette
Édition privée
2013

LÉGENDES DE LANAUDIÈRE

LÉGENDES DE LANAUDIÈRE

Édité par
Réjean Olivier

Livre numérique



Façade de l'église de l'île Dupas.

Joliette
Édition privée
2013

Livre numérique :
isbn : 978-2-920904-25-5

Collection Œuvres bibliophiliques de Lanaudière; 118

Dépôt légal en 2013 :
Bibliothèque et Archives nationales du Québec,
Bibliothèque et Archives du Canada

Format papier :

2^e édition
isbn : 978-2-920904-88-0
Collection Œuvres bibliophiliques de Lanaudière; 82

Dépôt légal en 2011 :
Bibliothèque et Archives nationales du Québec,
Bibliothèque et Archives du Canada

Données de catalogage avant publication (Canada) de la première édition :

Vedette principale au titre :

Légendes de Lanaudière

Édité par Réjean Olivier

(Collection Oeuvres bibliophiliques de Lanaudière ; 43)
Comprend des références bibliographiques.

ISBN 2-920904-49-3

1. Légendes - Québec (Province) - Lanaudière. 2. Canadiens français - Québec (Province) - Lanaudière.
I. Olivier, Réjean, 1938- . II. Collection.

GR113.5.L36L43 1997

398.209714'41

C96-941545-1

DÉDICACE

Je dédie cette seconde édition des Légendes lanaudoises qui paraissent 14 après l'édition originale aux Lanaudois qui ont si bien accueilli le livre des Contes, légendes et récits de Lanaudière (Éditions Trois-Pistoles, 2011); celui-ci en est un peu la suite, ainsi qu'à mon éditeur, Victor-Lévy Beaulieu. Il fut pour moi un guide excellent dans les nombreux sentiers ethnologiques et légendaires.

Je dédie aussi cette anthologie à mon épouse, Yolande Pelletier, qui m'a toujours aidé et soutenu dans mes différents projets. Sans elle, sans mes enfants et mes petits-enfants, je crois que mes ardeurs éditoriales auraient été moindres.

Enfin, je souhaite aussi que tous ceux qui connaissent des légendes orales ainsi que des contes les mettent par écrit pour en faire profiter leurs semblables.

Une légende doit être traitée plus respectueusement qu'un livre d'histoire.
La légende est en général faite par la majorité des gens du village,
Ceux qui sont bien portants.
Le livre est généralement écrit par le seul homme du village qui soit fou.

G. K. Chesterton, cité par André Maurois dans Magiciens et logiciens.
Extrait de : Guillaume Lavallée, Citations de choix. Éditions du Bien public, 1974. Page 199.

LANAUDIÈRE, TERRE DE LÉGENDES

Par Léo-Paul Hébert

Le merveilleux que les légendes projettent sur quelqu'un ou sur un lieu,
résume les aspirations de toute une collectivité.

SOMMAIRE

1. État des recherches sur les légendes lanaudoises
2. Définition de la légende
3. Fonctions de la légende
4. La légende, source d'histoire et d'ethnographie

La présente anthologie est un immense effort de récupération des légendes de la région de Lanaudière. L'éditeur et ses nombreux collaborateurs (MM. Réjean Olivier, Claude Saint-Jean, Jean Chevette, Anne LeBlanc, Marcel Ducharme, folkloriste, etc.), ont mis plus de trois années à recueillir les légendes de la région. Ils ont dépouillé, non seulement les sources orales, mais aussi les sources archivistiques (manuscrits), ainsi que les sources écrites : monographies de paroisses ou de municipalités, almanachs, périodiques, journaux. On y a inséré aussi quelques documents d'histoire : extrait de registres de l'état civil, acte notarié, documentation sur la contestation de l'élection de Berthier en 1878, (procès sur l'influence indue), qui permettront d'évaluer la distance et le temps qui séparent l'histoire et la légende...

Les 45 légendes et récits relevés représentent plus de vingt municipalités. Les textes varient entre 2 lignes et une dizaine de pages.

1. ÉTAT DES RECHERCHES SUR LES LÉGENDES LANAUDOISES

Notre littérature est née de la légende. Vers le milieu du XIX^e siècle, Henri-Raymond Casgrain, Octave Crémazie, J.-B.-Antoine Ferland, Louis Fréchette, Alfred Garneau, Antoine Gérin-Lajoie, Hubert Larue, Pamphile Lemay, Joseph-Charles Taché, etc. créent le mouvement appelé L'École littéraire de Québec. Leur objectif était de recueillir nos légendes et de les conserver pour la postérité. Casgrain et Taché, entre autres, recueillaient des versions orales des légendes et s'en servaient comme canevas pour leur composition littéraire. Forestiers et voyageurs, de Joseph-Charles Taché, et Une excursion à l'Île-aux-Coudres, d'Henri-Raymond Casgrain, illustrent ce mode de création littéraire.

Vers les années 1940, les folkloristes Marius Barbeau, Luc Lacourcière, Félix-Antoine Savard, etc., parcourent le Québec et tout le Canada français à la recherche des légendes, des contes et des chansons du vieux fonds français. Ils enregistrent les récits des conteurs et des conteuses, des chanteurs et des chanteuses.

Les archives de folklore de l'Universel Laval, fondées en 1944 par Luc Lacourcière, sont nées de cette riche cueillette. Elles contiennent des échantillons de presque toutes les régions du Québec. Luc Lacourcière, ses collaborateurs et ses successeurs ont fait connaître à des générations d'étudiants cette mine folklorique¹ et en ont assuré la transmission et la diffusion.

Vers 1960, quand naît la révolution tranquille, le désir d'identification et d'affirmation du peuple québécois s'affirme par une nouvelle prise de conscience de son passé et de son patrimoine. C'est alors que l'on entreprend la mise en valeur de notre héritage architectural, artistique, religieux et folklorique. Dans cette récupération de notre passé, la découverte de nos légendes joua un rôle très important. Leur beauté, leur signification et leur interprétation furent une révélation pour les Québécois, qui venaient de reconquérir une partie de leur âme.

Qu'en est-il du fonds légendaire lanaudois? Il existe plusieurs répertoires de légendes du Québec, dans lesquels on trouve de nombreuses légendes lanaudoises. On peut les consulter aux Archives de Folklore de l'Université Laval et les repérer dans la Bibliographie de Lanaudière.

En 1949, lors du congrès de La société canadienne d'histoire de l'Église catholique, tenu à Joliette, Anthime Charbonneau, agronome, avait présenté une imposante collection des légendes de la région, intitulée *Glanures historiques et légendaires au diocèse de Joliette*².

En 1983, le CELAT (Centre d'études sur la langue, les arts et les traditions populaires, fondé en 1976 et héritier des Archives de folklore de l'Universel Laval), subventionné par le ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche du gouvernement du Québec, avait établi un Corpus de faits ethnologiques pour la région de Lanaudière. Cette publication, réalisée sous la direction de Jean-Claude Dupont, comportait une section sur le conte (p. 120-161) et une section sur la légende (p. 201-255). Le contenu était extrait des archives de folklore de l'Université Laval. Il s'agissait d'un document de travail, qui fut étudié lors d'un colloque tenu, le 8 décembre 1984, à l'Auberge des gouverneurs.

¹ Le terme folklore signifie : «L'ensemble des manifestations culturelles (croyances, rites, contes, légendes, fêtes, etc.). (Petit Larousse illustré, 1998).

² La société canadienne d'histoire de l'Église catholique, Rapport 1949-50, p. 117-149; aussi dans Notes d'histoire sur le diocèse de Joliette, Joliette, 1951, p. 113-157.

L'un des objectifs était «de vérifier la valeur de ce répertoire comme instrument de diffusion des arts et tradition populaires, et également comme instrument d'animation de ce secteur culturel.» Le document devait être publié ultérieurement par la maison d'édition Alain Stanké.

2. DÉFINITION DE LA LÉGENDE

Selon J.-P. Bayard, «La légende est un conte où l'action merveilleuse se situe avec exactitude; les personnages sont précis et définis. Les actions se rattachent à des faits historiques connus et tout paraît s'être déroulé positivement. Mais souvent l'histoire est déformée par l'imagination populaire³.»

Le merveilleux est commun à la légende et au conte, mais ce dernier n'est de nulle part, ses personnages n'ont pas de noms, ne sont pas articulés, ni individualisés. Le conte commence par «Il était une fois un prince, une princesse..» et se termine par «et ils eurent de nombreux enfants». Personne ne croit aux contes, mais il n'en est pas de même de la légende, dans laquelle l'élément de crédibilité est toujours présent (bien que le degré de crédibilité puisse varier de 0% à 100%). Le conteur ne croit pas toujours à son histoire, mais il a connu quelqu'un qui y croyait.

Normalement une légende contient quelques éléments historiques, qui l'enracinent dans un territoire donné ou la rattachent à un personnage historique. Mais à cause de son caractère universaliste, la légende est rarement exclusive à un lieu, ou à un personnage, et il existe presque toujours des variantes pour glorifier d'autres héros ou d'autres sites. Les exemples sont nombreux.

La Chasse-galerie, selon la version d'Honoré Beaugrand, nous semble bien appartenir à la région. Une des scènes principales ne se passe-t-elle pas à Lavaltrie? Et à la fin du XIX^e siècle, beaucoup de Lanaudois ne travaillaient-ils pas dans les chantiers de la Gatineau et de l'Outaouais? Or, le thème de la chasse-galerie est originaire de France et il existe des variantes de cette légende dans d'autres régions du Québec. Honoré Beaugrand, originaire de Lanoraie, nous en a fait cadeau.

La légende du Cheval constructeur d'église, qui serait à l'origine à l'enfoncement de la première église de Sainte-Élisabeth, existe sous au moins 29 variantes sur les rives du Saint-Laurent, entre autres à Sorel, Berthier, Sault au Récollet, Saint-Augustin, Saint-Laurent (I.O.), Baie du Febvre, Cap Santé, Trois-Pistoles, etc.

Quant aux exploits de Louis Cyr et de Joachim Grenache, ne sont-ils pas interchangeables?

³ J.-P. BAYARD, Histoire des légendes, Paris, PUF, 1970, (Que sais-je? n° 670), p. 10.

Merveilleux. — Dans le récit légendaire, le merveilleux se présente sous une double dimension : par sa transcendance, le merveilleux est toujours aux aguets, prêt à investir un nouveau domaine; par son immanence, il est toujours en train de surgir là où on ne l'attendait pas. Qu'il s'agisse de personnes, de lieux ou d'objets, le merveilleux légendaire n'attend qu'une occasion propice pour s'incarner et rayonner. Il résume les aspirations de toute une collectivité.

Les circonstances qui favorisent l'apparition du merveilleux et son implantation sont multiples : une personnalité pittoresque, un espace qui accroche par sa beauté, son étrangeté ou son isolement, un milieu humain réceptif, une époque qui exigeait la coexistence du mystère et du quotidien.

Le merveilleux dans les légendes lanaudoises. — La terre de Lanaudière était propice à la naissance et à la diffusion des légendes. Elle contenait en germes toutes les conditions ou tous les facteurs susceptibles de faire surgir le mystère : l'ancienneté de son histoire, sa proximité du Saint-Laurent, la présence de nombreux moulins, des montagnes, l'émigration des Acadiens dans la région, l'immigration aux États-unis, les aventuriers lanaudois aux États-unis et au Klondike, la participation de la région à la colonisation de l'ouest du Canada, de l'Abitibi, etc. Dans les faits et gestes de tous ces «retours au pays», il y avait matière à bien des récits légendaires.

Les légendes du corpus lanaudois représentent un bon échantillonnage des légendes du Québec. On y retrouve en particulière les deux thèmes qui caractérisent le merveilleux légendaire québécois : l'intervention de l'au-delà et la mort.

Les légendes lanaudoises⁴ présentées ici font état de plusieurs manifestations du merveilleux : revenants, fantômes, loups-garous, âmes du purgatoire, auditions de plaintes, gémissements, bruits étranges, etc.; intervention aussi d'une mystérieuse dame blanche.

Le diable (Satan, Lucifer, etc.) est présent dans certains récits. Parfois même, il s'agit d'une intervention directe (Le Diable s'en mêle). On rencontre le thème de Faust «vendre son âme au diable» dans la légende de la Chasse-Galerie et dans Pourquoi la rivière l'Assomption est si croche? et la variante «vendre sa fille au diable» dans la Chanson de Repentigny. Risquer son salut éternel, braver le Prince des enfers, quitte à le déjouer après coup (Mari Bouilli), fait partie du savoir-faire du héros (et du conteur!).

Le thème du Cheval constructeur d'église (incarnation du diable) apparaît dans deux légendes. Encore ici on triomphe du Malin, mais à condition d'observer certaines règles, sinon... (L'Étalon noir, Église de Saint-Élisabeth).

⁴ On remarquera que quelque-uns des récits, présentés ici, ne comportant pas de merveilleux, n'appartiennent pas strictement au genre «légende». Si on les a retenus, c'est qu'ils font partie du corpus légendaire lanaudois et qu'ils sont «matière à légende».

Les prédictions font partie de l'imaginaire de nos ancêtres. C'est le cas du Vieil ermite et du Père Forget qui prédisent leur mort, et de l'Étranger qui prédit la picote à L'Assomption (sauf pour le Collège).

Les cloches (qui sont personnifiées par leur baptême avec attribution de noms et de parrains) constituent le média par excellence pour transmettre les communications de l'au-delà. À cause du grand rôle qu'elles jouent la vie paroissiale, elles sont l'enjeu de célèbres chicanes (Cloches de Saint-Gabriel) et longtemps après leur disparition, elles sonnent encore (Le clocher de l'église).

En certain cas, le Ciel intervient directement : les agneaux donnent une leçon aux hommes en adorant l'hostie et la puissance de la prière protège le Père Forget du froid.

On note aussi dans le répertoire lanaudois la présence des hommes forts Louis Cyr et Joachim Grenache, héroïsés par leurs exploits.

Enfin dans ce paradis de la chasse et de la pêche, qu'est la région de Lanaudière, on aurait tort d'omettre les exploits de chasse de David Simon, qui a laissé son nom à une montagne (Tragique rencontre).

Pour assurer sa crédibilité et s'adapter à son auditoire, le conteur recourt au merveilleux conventionnel. L'heure de minuit, par exemple, fait partie du merveilleux conventionnel. C'est à minuit, que le revenant vient célébrer sa messe, et non durant le jour. Plusieurs éléments font partie du merveilleux conventionnel utilisé par le conteur : le climat (L'hiver, les tempêtes de neige); le temps (le temps des Fêtes, Noël, le Jour de l'An, le jour des morts); les lieux sacrés (cimetières, églises); les personnes (le curé, les prêtres). Tout en servant de points de repères pour les auditeurs (ou lecteurs), ces éléments contribuent à créer une atmosphère propice au mystère.

3. FONCTIONS DE LA LÉGENDE

On attribue plusieurs fonctions à la légende. Celles qui apparaissent le mieux dans la présente anthologie sont l'étiologie et l'enseignement.

Rôle étiologique. — En ce qui concerne la quête des origines, la légende se rapproche du mythe. Faute d'explication rationnelle sur les origines, on recourt à l'imagination (comme le faisait Platon avec ses disciples). La réponse donnée importe moins que la question posée.

Quelle est l'origine du grand Caillou (ou grosse roche), près de la rivière rouge aux limites de Saint-Liguori et de Crabtree? D'où provient le nom de la Côte du diable, de Saint-Norbert? Celui de la Montagne à David Simon, de Saint-Michel-des-Saints? Celui du lac des Innocents, de Saint-Norbert? Trouvera-t-on un jour la véritable origine du nom de Cinq Guerlots (Base-de-Roc, Joliette)?

Les sites des chapelles de saint-Joseph, de Bonsecours (incendiée en 1986) et de l'église Saint-Charles de Joliette ont-ils été réellement prédestinés à un usage sacré? Comment expliquer les migrations annuelles des corneilles?

Tout le monde a contemplé la tête de l'amérindien des chutes Dorwin à Rawdon. Dans la légende, il s'agit du sorcier Nipissingue. Quel rapport avec la belle Hiawatha?

Connaît-on la vraie raison pour laquelle la première église de Sainte-Élisabeth s'est enfoncée?

Quant aux multiples détours de la rivière l'Assomption (Outaragasipi), auraient-ils vraiment été causés par un désir d'échapper au mauvais Manitou?

Rôle moralisateur. — L'enseignement de la légende est souvent moralisateur, conformément au contexte et à l'atmosphère du XIX^e siècle québécois.

Les aumônes et la générosité de Madame Joliette sont à imiter. Une histoire de revenant invite au respect des morts. Le bien finit toujours par triompher du mal. Le diable est déjoué par la Sainte Vierge (Chanson de Repentigny), par le curé de Sainte-Béatrix (Le trou du diable), par Marie Bouilli et par l'indien de la rivière l'Assomption (Pourquoi la rivière l'Assomption est-elle si croche).

Les péchés graves doivent être expiés. Manquer au devoir de l'hospitalité par avarice exige réparation. L'avare doit revenir sur terre pour racheter son péché (Le fantôme de l'avare). Le colporteur mourant se repent de son vol (Le colporteur). Personne n'échappe à cette loi, L'ancien curé de l'Île-du-Pas, qui avait célébré sa messe trop vite, en sait quelque chose (Une histoire de revenant).

4. LA LÉGENDE, SOURCE D'HISTOIRE ET D'ETHNOGRAPHIE

Peut-on utiliser les légendes comme sources d'histoire régionale? On a vu que les faits historiques sont déformés par la légende et qu'ils sont transmis d'une façon fort capricieuse. Malgré ces déformations, le contenu des légendes est riche d'informations historiques et ethnographiques, mais son interprétation exige un certain discernement.

En premier lieu, il faut accepter le principe selon lequel la légende nous renseigne plus sur son contenant que sur son contenu. De plus, il est nécessaire de tenir compte du contexte du XIX^e siècle, où la vie et les loisirs faisaient appel aux conteurs. Leur mise en scène sera particulièrement riche en informations. Le conteur utilise toutes les ressources de son art pour retenir l'attention de ses auditeurs, souvent analphabètes, mais détenteurs de la tradition orale, des coutumes et des croyances. L'utilisation d'éléments de la vie quotidienne, de repères historiques et religieux, bien connus des auditeurs, aide le conteur à bien camper son récit. Or, ce sont ces éléments «témoins» qui sont les plus authentiques et les plus révélateurs de l'époque.

Des faits historiques. — On relève des faits historiques comme la déportation des Acadiens et leur présence dans la région (Ipsa duce); la présence de travailleurs polonais lors de la construction du barrage Taureau (Saint-Michel des Saints), ainsi que des allusions à la bataille de Saint-Denis, en 1837 (Le jour des morts-Saint Norbert); à l'existence de la télégraphie et à la croix du Mont Saint-Hilaire, élevé en 1841 (La Chasse-Galerie).

Des personnages historiques. — La vraisemblance et la plausibilité des récits légendaires sont confirmées par l'intervention de personnages historiques comme Madeleine de Repentigny, Madame Joliette (Marie-Charlotte de Lanaudière), de même que des représentants des familles de Lavaltrie, de Lanaudière, de Longueuil, ou encore des hommes forts comme Louis Cyr et Joachim Grenache.

Le contenu de corpus lanaudois fournit également une abondante mouture à l'histoire des mentalités et l'ethnographie.

Croyances et dévotions. — Les vivants et les morts communiquent entre eux. (S'agit-il de la Communion des saints du Je crois en Dieu?) Les âmes du purgatoire ne craignent pas de revenir sur terre pour mettre fin à leur tourment, que ce soit sous forme de revenant, ou de plaintes, de gémissements, de lamentations (Le revenant, Le fantôme de l'avare).

Le diable (Lucifer, Satan, etc.) fait partie de l'imaginaire de nos ancêtres lanaudois (Le diable s'en mêle, Pourquoi la rivière l'Assomption est-elle si croche?, Le diable sorti de l'enfer, Marie Bouilli, Côte du Diable, La chasse-galerie).

Les campagnes de tempérances (croix de tempérance) apparaissent dans La Chasse-galerie. La dévotion à la Vierge, aux saints et au chapelet est présente dans Ipsa duce, Une Chanson de Repentigny, Le chapelet du père Forget, Le vieil ermite.

La présence amérindienne. — La présence amérindienne dans la région est attestée dans au moins sept légendes, où des amérindiens jouent un rôle important. L'emploi du terme «sauvage» (salvaticus, silvaticus : habitant de la forêt), plutôt qu'«amérindien, indien, etc.», est conforme à l'usage du XIX^e siècle et est significative de la perception de l'indien à cette époque. (La petite martyre de Noël, Pourquoi la rivière l'Assomption est-elle si croche? Nipissingue, le sorcier indien, Madeleine de Repentigny, Le gros caillou, Tragique rencontre, Le vieil ermite-G. Lamarche).

Omniprésence des femmes. — Les femmes occupent une grande place dans les légendes lanaudoises. Qu'il s'agisse de personnages placés au centre de l'action ou faisant partie du contexte. Elles sont d'excellentes conteuses, des cuisinières hors pair et leur rôle de mère est immense. Elles filent la laine, prisent le tabac, etc.

Coutumes. — On chante beaucoup dans nos légendes. Même le diable chante (Marie Bouilli). Le corpus de Lanaudière contient un spécimen de légende-chanson : «Ah! C'était un riche marchand» (Une chanson de Repentigny).

On sait que les voyageurs, parcourant les cours d'eau à la quête des fourrures, avaient un riche répertoire de chansons. Dans la Chasse-Galerie, d'Honoré Beaugrand, les canotiers aériens utilisent les mêmes chansons, par exemple «Mon père n'avait fille que moi».

Les légendes lanaudoises rappellent l'utilisation de la pierre à feu (Le jour des morts-Saint-Norbert), le recours aux corvées (Église de Sainte-Élisabeth) et le copieux menu des réveillons (La chasse-Galerie).

Le fleuve Saint-Laurent n'est pas un obstacle au bon voisinage des riverains, ni pendant l'été, ni pendant l'hiver. Les jeunes gens de Lavaltrie ont des blondes dans le rang de la Petite Misère à Contrecoeur (Chasse-galerie) et les gens de Repentigny achètent des chaloupes à Verchères (Légende des vieux moulins).

Atmosphère et valeurs. — C'est toute l'atmosphère, la sensibilité et les valeurs du XIX^e siècle qui se révèlent entre les lignes des légendes lanaudoises. On fait allusion aux mœurs électorales, à l'influence indue (Le diable sorti de l'enfer); aux chicanes des paroissiens au sujet des cloches (La cloche de Saint-Gabriel); à la nostalgie de la monarchie (Louis XVII). Le rôle de la famille, des grands parents, de la mère (Je me souviens de Mémère, Mari Bouilli), l'amour (Madeleine de Repentigny), l'attachement à la terre (Le jour des morts-Saint-Norbert), le rôle de la maîtresse d'école (Madame Jacques), sont mis en évidence.

Les fêtes sont nombreuses et on aime bien festoyer. La chasse et la pêche occupent les loisirs (Tragique rencontre, Monsieur Malo et la chasse aux renards, Le lac des Innocents). Le passage des mendiants et des colporteurs brisent la monotonie de la vie quotidienne (Le Colporteur). Et pendant l'hiver, les chantiers attirent bien des jeunes gens (Chasse-Galerie)

État de la langue. — Certaines légendes sont d'excellents témoins de l'état de la langue. À ce titre, la Chasse-Galerie d'Honoré Beaugrand est extrêmement riche. On y retrouve plusieurs termes anciens comme farauder, persuète, le vocabulaire des chantiers, les jurons, des anglicismes, sheer, cook, etc. La présentation, le style et le vocabulaire des récits nous renseignent sur leur origine : source orale, littéraire populaire ou littérature savante.

1- Le vieil ermite de L'Industrie⁵

Par Joseph Laporte, prêtre

Une froide nuit de janvier, au dehors, tient la ville silencieuse sous son étreinte glaciale; les rayons de la lune qui se balance dans un ciel limpide et profond, effleurent, en glissant la neige durcie. À l'intérieur de notre demeure, les rouges lueurs de l'âtre font étinceler le givre des fenêtres, tandis que de grandes ombres dansent sur les murs de l'appartement où nous sommes réunis.

Le vent du nord que l'on entend mugir et la brunante nous ont amené un vieux mendiant. Son souper pris, il s'est retiré près du feu. Instinctivement nous avons fait cercle.

De pauvres haillons couvrent son corps amaigri. Quelques mèches de cheveux blancs, une longue barbe également blanche encadrent sa figure, de la pipe qu'agite sa main tremblante s'échappent d'épaisses spirales de fumée.

Nos yeux, depuis quelques instants, restent attachés sur cet homme à l'air souffrant mais au regard doux et sympathique, lorsque mon père lui dit :

- "L'endroit vous est-il complètement inconnu, ami? N'avez-vous jamais visité ces lieux?"

- "Une fois", répond le vieillard; "j'étais bien jeune alors, j'avais dix-huit ans, je crois; j'en ai soixante-seize aujourd'hui."

Sa paupière se soulève lentement, son oeil brille.

- "Un curieux incident m'arriva..."

Nous présentons un conte, une légende toute peuplée de loups-garous, de revenants. Mon frère tousse, les chaises font du bruit, on s'approche davantage, papa se lève, va ranimer la flamme du foyer et revient s'asseoir. Toute la famille, nous sommes là prêtant l'oreille.

Après une pause, il reprend :

- "Le vent ne soufflait pas ainsi à l'époque dont je veux vous parler, la neige ne couvrait pas le sol; au contraire, la chaleur de l'été commençait à dorer les moissons de mon père dans la paroisse voisine. Ici ni blanches maisonnettes, ni vastes édifices. À la place de la petite ville gentille et propre, partout de grands arbres bornaient l'horizon, d'épaisses broussailles s'enchevêtraient sur les rives de l'Assomption.

Un jour, j'errais dans cette forêt, mon fusil à la main, en quête de gibier. Il pouvait être neuf heures. Fatigué, je cherchai un peu d'ombre pour me reposer et savourer mon frugal repas du matin.

⁵ La Voix de l'écolier. Joliette, Collège de Joliette, 1er mars 1878. P. 246.

J'étais arrivé à l'endroit qu'occupe maintenant l'extrémité sud de la ville. La côte escarpée, dominant les hautes futaies du bord opposé, offrait un coup d'oeil splendide. À mes pieds les eaux coulaient, bouillonnantes et effarées, sur leur lit de roches.

En jetant un regard sur le site qui m'environnait, j'aperçus, à quelques pas de moi, un homme dans l'attitude de la prière. Son long vêtement sombre retombait en larges plis; sur ses épaules flottaient quelques rares boucles de cheveux blancs. Un banc de gazon adossé au tronc d'un énorme pin lui servait de prie-Dieu. Agenouillé, il contemplait une figure de saint Joseph incrustée dans l'écorce du vétéran de la forêt.

Le bruit de mes pas le tira de sa profonde méditation. Sans aucun étonnement, il s'avança vers moi. Je pus alors contempler son visage décharné, son front chauve et ridé, mais où brillait je ne sais quel rayon d'en-haut.

- C'est Dieu, dit-il, qui vous envoie jeune homme, pour me rendre les derniers devoirs, comme il envoya jadis saint Antoine au solitaire de la Thébàide.

Il me fit signe de le suivre. Nous nous enfonçâmes sous le bois par un épais sentier. La forêt était toute imprégnée de soleil, le feuillage frémissait sous la douce haleine des zéphyr, l'air était rempli de chants d'oiseaux et de frémissements d'insectes.

J'entendais de temps en temps, la voix cassée du solitaire murmurer un psaume ou un cantique.

Vers le milieu de notre parcours, il s'arrêta. Là encore s'élevait un banc de verdure, près d'un chêne, mais cette fois, l'image de la Vierge Immaculée avait remplacé celle du Père nourricier de Jésus. Un instant il fixa son regard sur Marie. Deux larmes vinrent mouiller ses joues flétries.

- Consolatrice des affligés, refuge des pécheurs, balbutia-t-il, priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

Le sentier serpentait toujours là, sous les taillis, entre les troncs rugueux; nous le reprîmes.

Enfin, de dessous le feuillage, comme un nid de fauvette, surgit tout-à-coup le toit rustique d'une hutte. L'intérieur disparaissait sous un épais tapis de mousse. Dans un coin, je distinguai un crucifix, quelques ossements humains, des livres couvrant la surface d'une pierre. À ma droite, un lit de feuilles mortes sur lequel se laissa choir le vieillard.

Soudain, une pâleur cadavérique couvrit ses traits, sa paupière se ferma. Vivement, impressionné, je tombai à genoux. Peu à peu pourtant la vie sembla lui revenir; il ouvrit les yeux et me regarda, sa main s'étendit.

1-A- Le vieil ermite de Saint-Paul⁶

Par Gustave Lamarche, c.s.v.

Mais mon cher cousin, cela n'est pas possible, répétait déjà pour la troisième fois Monsieur de Lavaltrie. Vous, l'un des nôtres qui avez en plus du sang des Longueuil, faire mentir tout cela en méprisant la société pour vous faire une vie à part, isolée, inféconde? Jamais, je ne vous donnerai mon approbation.

- Cousin, croyez-moi, depuis longtemps je ressens cet appel. Il faut que j'obéisse. Le père de mon âme m'y autorise. Je ne dois pas résister à Dieu. J'ai péché, il faut que j'expie. J'irais volontiers jusqu'aux extrémités de la terre pour effacer par la pénitence les injures que j'ai faites à mon Dieu souverain.

- Vous avez péché? En ce cas, je ne connais plus personne qui soit juste et qui puisse échapper à l'enfer. Nous savons trop, tous ensemble, quelle conscience délicate vous avez montrée depuis votre enfance...

- C'est mon secret. Laissez-moi seulement faire, accordez-moi votre lointaine protection, et cette vie pénitente me sera bonne. Dieu veillera sur moi. Je laisserai tout, et je ne manquerai de rien.

Lavaltrie réfléchit encore un instant.

- Soit, dit-il enfin. Après tout, il y a diverses manières de servir une lignée et d'honorer un pays. Nous, nous l'avons fait par le travail et les armes. Vous, vous le ferez par le sacrifice et la prière... Mais je n'aurais pas cru que Dieu pût exiger d'une âme généreuse tant d'abnégation.

- Dieu donne les moyens d'accomplir ce qu'il demande...

- Je veillerai sur vous. Je vous enverrai quand il faudra quelques provisions par mon brave huron Outchou. Messire le curé de Saint-Paul vous procurera les secours de la religion suivant vos besoins.

- Je pars donc ce soir, mon cousin, et je vous remercie.

Là-dessus Jean-Baptiste Leprince avait accepté quelques dons en nature du seigneur de Lavaltrie et s'était enfoncé dans la forêt. Il avait tenu à coucher le soir même sans autre abri que la ramure des pins géants qui bordaient à cette époque (on était vers 1770), une grande partie de la rivière Saint-Paul (aujourd'hui L'Assomption).

Le prince était encore un tout jeune homme, à peine trente années. Dès l'âge de quinze ans, soit vers 1755, il semblait devoir se montrer milicien redoutable pour défendre son pays aux côtés des fameux descendants de Lemoyne. Mais les privations de la guerre de Sept Ans avaient affaibli sa constitution dès les premières heures. Forcé à l'inaction, il avait vécu dans une sorte de retraite et avait pris des goûts très marqués de vie pieuse. Toujours sa conduite était restée exemplaire.

⁶ L'Estudiant. Joliette, Séminaire de Joliette, 1952. Vol. 7, no 2, novembre-décembre.

La conquête consommée, il avait à plusieurs reprises tenté d'embrasser la vie religieuse, mais chaque fois se présentait quelque obstacle insurmontable. C'est alors qu'il s'était cru appelé à une sorte de vie érémitique, appel qu'il avait soumis à son confesseur, et après en avoir reçu l'approbation, à son parent et ami le seigneur de Lavaltrie, - le consentement de ce dernier lui étant indispensable pour se fixer sur ses terres.

La première nuit du nouvel ermite n'avait pas été mauvaise. On était au quinze août, fête de l'Assomption, circonstance qui avait déterminé le choix de Jean-Baptiste pour l'inauguration de sa vie pénitente. La lune était belle. Un grand calme descendait du dôme à aiguilles des hauts conifères. Parfois un cri de bêtes sauvages s'élevait dans le silence; le sommeil du jeune homme était si paisible qu'il n'en avait qu'une demi-connaissance. Telle était la confiance de ce "croyant" qu'il n'avait même pas voulu se munir d'un fusil. Lavaltrie avait en vain essayé de le persuader. "Si j'ai la foi de David, avait-il répondu en souriant, Dieu me fournira à temps les moyens de vaincre les ours ou les géants."

Réveillé de très bonne heure, cette fois par le chant bien rythmé des pinsons à gorge blanche, il avait salué l'aube avec les mots du Bénédicté Omnia (car il était lettré), puis s'était mis à l'humble travail des mains, comme les ermites d'autrefois dont il connaissait l'histoire. Le soir même, il avait fini de dresser sa cabane plus que modeste. "Ce sera, dit-il, ma maison de prière. Sans doute, elle ne saurait rivaliser avec les somptueuses basiliques élevées par Constantin comme premier monarque inféodé au suprême Monarque du monde Jésus-Christ; il ne m'est pas donné non plus, à l'exemple de ce grand Empereur, de jeter par terre un diadème et de me prosterner tout de mon long sur le sol avant d'élever des murs de la divine demeure. Du moins je puis pleurer un peu de joie comme ce héros et arborer la croix qui l'avait conduit à la victoire."

Et il versait en effet des larmes de ferveur, tout en fixant au sommet de la hutte une frustre croix de bois, ouvrage de ses mains.

Alors commença pour Jean-Baptiste une vie bien différente de celle des camps ou des villes. Il vivait comme les ermites du désert. La plus grande partie du jour, il priait, utilisant de préférence les formules de l'Église et de la Sainte Écriture. Celle-ci lui fournissait des effusions, nullement sentimentales, mais où le sentiment de Dieu présent et aimant surpassait pour lui la joie de toute autre présence. "Si j'ai Dieu, disait-il, que peut-il me manquer?" Peu à peu l'esprit de Dieu disposait dans son cœur des ascensions de grâce et d'amour. Lui qui avait tout laissé, tout offert, il recevait tout. Non sans lutte, certes. Car par moments, la tentation du retour à la vie ordinaire le harcelait, surtout sous la forme subtile du doute. "N'est-il pas dit que le mieux nuit au bien? N'ai-je pas entrepris au-dessus de mes forces? N'aurais-je pas mieux servi en aidant à la sanctification de mes frères?" Son assurance lui revenait dès qu'il pensait qu'il avait obéi, en ne se soustrayant pas aux avis des conseillers légitimes.

Le temps où il ne priait pas, Jean-Baptiste l'employait à aménager des espaces libres dans la forêt autour de lui. Nous avons omis de dire qu'il avait eu soin de se munir d'une hache, tant pour cette besogne que pour se frayer un chemin à travers un fourré extrêmement épais. Ainsi, il se faisait utile en vue des besoins futurs de la population éventuelle : colon avant les colons proprement dits.

Toutes les semaines, le sauvage Outchou lui apportait des provisions prises aux dépenses ou aux caves du manoir : légumes, pain, fromage, mais jamais de viande, car l'"Ermite" s'était fait une loi, à la manière des Ordres mendiants, de n'y plus toucher du reste de ses jours (pour la même raison d'ailleurs, il n'avait pas eu à se pourvoir d'instruments de chasse). Le reste de son alimentation lui était fourni par les racines de la forêt et le miel sauvage.

L'habitat si primitif de Jean-Baptiste se trouvait sis en bordure de la rivière Saint-Paul. Les eaux, encore très abondantes, en toute saison, se précipitaient sous ses yeux émerveillés et contemplateurs. Il y voyait le cours de cette vie rapide, admirable par les dons qu'elle offre, mais si instable, si précipitée dans le débit qu'elle en fait. Dans son imagination fervente, il suivait ces eaux jusqu'au grand fleuve qui les recevait quelque quarante milles plus bas, puis jusqu'à l'immense océan. Quel symbole, pour lui, de notre évasion vers le fleuve de la mort, puis vers la miséricorde immense du Dieu qui nous intègre à sa propre vie! "A quoi bon", réfléchissait-il alors, non à la façon d'un sceptique désabusé, mais à la façon d'un sage véritable qui, connaissant les choses les évalue suivant leur prix. Et la joie de ses sacrifices bondissait dans son âme plus fort que le torrent entre ses hauts bords de pierre.

Jean-Baptiste vécut là pour le moins quinze ans. La roue de ses jours tournait toujours les mêmes occupations simples et monotones. Souvent, il se disait : "Je suis bien un peu charpentier, comme à Nazareth le bon saint Joseph. Il est vrai que je n'ai pas Jésus et Marie pour me tenir compagnie et accepter mon petit dévouement. Mais ne les ai-je pas invisiblement?" Oui, il les avait, car sa foi, par degrés, s'était faite si vive qu'il ne distinguait plus très bien, cet homme, le visible de l'invisible, le céleste du terrestre. Une nuit, il vit en songe saint Joseph qui lui disait : "Quant tu partiras d'ici, car il faut que tu partes, consacre-moi cet endroit en y enfonçant dans le sol la Croix de mon Fils, après avoir démoli ta cabane. Voici ce que je te donne en retour." Et il lui avait tendu l'Enfant-Jésus. Jean-Baptiste n'avait rien du superstitieux ou du crédule imbécile. Néanmoins, il se dit que le songe ayant été le monde selon lequel Joseph, recevait les messages divins, l'époux de Marie pouvait bien lui avoir vraiment parlé dans son rêve. Il se tint pour dit qu'il devait partir. Ce lui fut une peine, car il aimait ce lieu, maintenant, comme un endroit béni, presque comme une maison paternelle. Le dix-neuf mars 17..., il défit donc sa hutte de bois rond et ficha profondément en terre le signe divin qui avait fait l'honneur de ce toit roya! Il eut soin d'entailler dans le bois desséché l'inscription : AU PÈRE DE JÉSUS. La civilisation, d'ailleurs, envahissait peu à peu le domaine, et la proximité des maisons de colons n'aurait plus permis à l'ermite de vivre en solitude.

Il transplanta quelques arpents plus au nord son avoir inexistant. Quel endroit précis choisir? Suivre encore cette rivière? S'établir plus avant dans les terres? Il hésita longtemps. Les six jours qui séparent le 19 du 25 mars, il pria avec ferveur l'Ange de l'Annonciation se rappelant que si Joseph recevait le ciel par la voie des songes, Marie en était instruite par les purs esprits.

Aucun ange n'apparut à Jean-Baptiste, mais le matin du 25, comme il errait encore entre les arbres déjà gonflés de sève, battant de ci de là le taillis du fer de sa hache, il se trouva soudain en face d'un lys des bois splendidement épanoui, entouré d'une dizaine d'autres sur le point de fleurir. "Oh! se dit-il, Marie avance toujours les bonnes heures. Gabriel lui offre ce lys précoce. MARIE, je bâtirai ici votre tente." Et là il bâtit son nouvel et second ermitage. - Il y vécut encore quinze ans environ, puis, on ne sait pas bien comment, reçut un nouvel avertissement de s'exiler. Peut-être était-ce simplement la proximité plus grande de la civilisation. Comme il avait fait la première fois, il abattit son palais, en planta la croix en terre; et cette fois, sur celle-ci, il grava : ILS M'ONT ÉTABLIE GARDIENNE. Quant aux lys, il les avait précieusement recueillis à maturité, et, les années suivantes, par une culture habile, en avait fait d'admirables fleurs de jardin qui périrent d'ailleurs avec lui.

Jean-Baptiste avait atteint la soixantaine. Il connut encore une tentation de retour, la dernière. Pouvait-il raisonnablement exposer sa vieillesse aux aléas de cette vie en forêt? Outchou était mort depuis longtemps. À la tête de la seigneurie de Lavaltrie, la descendance du seigneur s'intéressait bien peu à ce vieux bizarre, entêté à se croire une vocation autrement que tout le monde. Plus que jamais, Jean-Baptiste était "solitaire". Parfois, il plaisait au Dieu qu'il avait choisi comme compagnon d'éternité avant l'"accomplissement" de son temps, de se faire rare, de s'absenter.

Et la solitude de l'anachorète en venait à ressembler à celle de ce Jésus que par l'imagination il voyait vivant sur sa grosse croix de bois, surtout à l'heure de son adoration quotidienne du signe de la Rédemption. Elles sont rudes, ces tentations de la dernière étape. Jean-Baptiste vainquit celle-là comme les autres. "J'ai eu raison de m'engager, dit-il; j'ai raison de persévérer." Cette logique aisée des âmes fortes et fidèles ne le délaissa plus des quinze autres années qu'il vécut encore.

Pour un motif inconnu, il avait choisi le 4 novembre pour lever le camp. Le même jour, il s'était rebâti en bois à neuf ou dix minutes de l'endroit précédent, en tirant toujours vers le nord-est.

On n'a pas de détails sur sa fin, sauf quelques bribes légendaires qui ne méritent guère de créance. Un témoin digne de foi a prétendu qu'avant de mourir Jean-Baptiste aurait prédit la célébrité à chacun des trois postes où il avait plu à Dieu de lui fixer une demeure temporaire. "Cela, non par mes pauvres mérites, aurait-il expliqué, mais à cause de mes sincères désirs." Son humilité avait grandi au pas de son amour...

Le troisième et dernier endroit du séjour de l'"ermite" est devenu le site de la magnifique cathédrale dédiée à saint Charles-Borromée, l'illustre évêque qu'on fête le 4 novembre. Au premier, fut fixée bien longtemps après la chapelle Saint-Joseph. Sur l'emplacement du second s'est élevé le temple de la Gardienne de la Ville, où fleurissent les lys impérissables de la charité.

Le vieil ermite de L'Industrie

(Saint-Paul d'Industrie)

Registre de la paroisse Saint-Paul

Le quatorze juin, mil huit cent sept, par nous, soussigné, prêtre, curé de cette paroisse, a été inhumé dans le cimetière de cette paroisse le corps de Jean-Baptiste Houle, mendiant de cette paroisse, décédé d'avant-hier, âgé de quatre-vingt-onze ans, époux de Josephthe Dauphin, étaient présents Antoine Beaudry, Jean-Baptiste Beaudry, Joseph Thouin amis, qui ont déclaré ne savoir signer.

F. X. Noël, Ptre

(Document fourni par MM. Émile Lachapelle et Eugène Martin, 19 juillet 1929)

Mémoire du notaire J. O. Leblanc

"Le soussigné étant un jour avec l'Honorable Barthélemy Joliette, à visiter à travers le bois, la rivière au-dessus de la chaussée actuelle, nous trouvâmes des fragments d'une croix qui avait été plantée ce, vis-à-vis le collège au bord de la rivière. Monsieur Joliette, désirant savoir qui y avait planté cette croix, s'adressant à l'un de ses ouvriers, le père Joachim Bazinais, qui nous dit qu'il avait parfaitement connu la personne qui avait demeuré à cette place et planté la croix, cette personne était connue sous le nom de vieux Baptiste plutôt que son vrai nom, Jean-Baptiste Houle, cet homme était espagnol et vivait retiré dans les bois, ne cherchant que la solitude et ne vivant que de pêche et de fruits, hors ce que certaines personnes qui venaient à travers le bois pour faire la pêche, lui apportaient quelques provisions; ce vieux Baptiste dit un jour au père Bazinais vous verrez lui dit-il, cette place devenir prospère, c'est ce que nous dit le père Bazinais. Ce vieux Baptiste est mort à Saint-Paul, selon ce que plusieurs ont dit, chez un nommé Beaudry qui l'avait été cherché dans le bois dans une vieille cabane.

J. O. Leblanc

Joliette, 10 août 1871

Vraie copie : Eugène Martin, prêtre, 1927

Le vieil ermite de Joliette

(Commentaire)

Par Armand Caron, c.s.v.

Monsieur le notaire J.-O. Leblanc, dans un document signé de sa main à Joliette, le 10 août 1871, rapporte être allé un jour avec l'Honorable Barthélemy Joliette à travers le bois pour visiter la rivière au-dessus de la chaussée. Ils trouvèrent les fragments d'une croix qui avait été plantée vis-à-vis le collège, au bord de la rivière.

Monsieur Joliette désirant savoir qui y avait planté cette croix, s'adressa à un de ses ouvriers, Joachim Bazinet, qui leur dit avoir parfaitement connu la personne qui avait demeuré à cette place et planté la croix. C'était un personnage original connu sous le nom de vieux Baptiste, plutôt que de son vrai nom, Jean-Baptiste Houle, ne recherchant que la solitude et vivant de pêche, de fruits et de quelques provisions apportées occasionnellement par des pêcheurs.

Ce vieux Baptiste avait un jour dit au vieux Bazinet : "Vous verrez, cette place sera prospère." Ce vieux Baptiste est mort à Saint-Paul, selon ce que plusieurs ont dit, chez un Monsieur Beaudry qui avait été le chercher dans le bois dans une vieille cabane.

Monsieur Jean-Marie Bélanger, curé à Saint-Paul, 1819-1829, et à Saint-Esprit, 1836-1846, cité par Monsieur Dugas dans Gerbes de souvenirs, tome II, page 181, écrivait ce qui suit dans un rapport de la fête à l'occasion de la bénédiction de la pierre angulaire de la première église de Joliette, le 19 juin 1842, aux pages 181, 182 et 183 :

"Je saisisrai cette occasion pour rapporter une chose qui paraîtra assez étonnante. Sur la terre même où l'on bâtit cette nouvelle église, autrefois a habité un certain ermite, car quel autre nom lui donner? Cet homme doit intéresser par sa famille et surtout par sa vie pénitente; il n'était pas moins qu'allié aux nobles familles de Longueuil et de Lavaltrie; ayant dit un éternel adieu au monde, il fixa d'abord sa demeure dans un lieu qui est maintenant le bas de la rivière de Saint-Paul, mais par la suite, cet endroit devenant fréquenté, il s'éloigna à différentes reprises, plantant une croix à chacune de ses stations."

"Les anciens qui ont établi cette paroisse n'en ont pas trouvé moins de cinq; enfin la dernière station et la dernière croix qu'il planta est près de la nouvelle église. Il existe une ancienne tradition qui rapporte qu'il avait annoncé que ce lieu deviendrait célèbre. La dernière croix qu'il planta se voyait encore il y a quelques années; la souche était plantée en terre, mais les bras étaient tombés; on les distinguait quoique réduits en pourriture; même sur une partie de ces bras il était déjà poussé un arbre assez gros. Les différentes demeures de cet homme singulier n'étaient connues que de Monsieur de Lavaltrie et du curé voisin qui lui donnait de temps en temps les consolations de la religion."

"Quant à sa mort, on n'en sait pas l'époque, mais il paraît qu'il y a au-delà de soixante-dix ans; on ne connaît non plus le lieu de sa sépulture. Les anciens de Saint-Paul, qui en ont entendu parler, le connaissent sous le nom du Vieux Jean-Baptiste. Enfin pour compléter tout ce que la tradition dit de lui, il était garçon. Un sauvage affidé, payé par Monsieur de Lavaltrie, le visitait de temps en temps pour lui porter des provisions quand il ne pouvait s'en procurer lui-même." (Il serait donc mort en 1773.)

Monsieur Bélanger prouve bien qu'il connaît cette tradition "sur le bout de ses doigts". Comme il était curé de Saint-Paul, une quarantaine d'années seulement après la mort du mystérieux personnage, il dut bien souvent en causer avec ses paroissiens; voilà pourquoi il les appelle en témoignage.

Monsieur Joseph Laporte, dans La voix de l'écolier de 1878, nous parle, dans un conte délicieux calqué sur la légende de Monsieur Bélanger, du vieil ermite de Saint-Paul.

Le vieil ermite, paraît-il, s'agenouillait sur les bords de la rivière L'Assomption, en face d'une image de saint Joseph; plus loin devant l'image de la Vierge immaculée et enfin à la hutte où il mourut, en jetant un dernier regard sur son crucifix. Il avait, pour ainsi dire, marqué, par ses stations et ses croix le site des chapelles de Saint-Joseph et du Bon-Secours, de l'église paroissiale et de l'ancien presbytère.

En ajoutant à ces notes ce que contient le Dictionnaire généalogique Tanguay, on saura qu'un Jean-Baptiste Holl est né en Angleterre en 1716, qu'il s'est marié à la Longue-Pointe le 17 octobre 1757 à Marie Joseph Dauphin. Le notaire J.-A. Ferland annotant Tanguay a inscrit la date du 10 octobre 1807 comme celle de sa mort à Saint-Paul, à l'âge de 91 ans.

La parenté avec les nobles familles de Longueuil et Lavaltrie ne serait qu'une invention. La version du notaire J.O. Leblanc ne permet pas cette déduction.

31 août 1950

Histoire de Joliette : documents publiés sous les auspices de la Société historique de Joliette" dans L'Action populaire, "Le vieil ermite", série 3, no 1, no 32, 28 mai 1931, no 2, no 33, 4 juin 1931, no 3, no 34, 11 juin 1931.

2- Le colporteur⁷

(Berthierville)

Par Louis-Joseph Doucet

La côte de la Pinière⁸ est sablonneuse et le soleil du mois d'août, un soleil ardent de la deuxième heure, rend plus dur à monter le chemin long et harassant.

C'est par ce chemin et cette chaleur que marche le colporteur, vous savez le colporteur à barbe rousse et inculte comme la portait, selon les vieilles écritures, Julien l'Apostat. Le colporteur, celui-là même qui l'an dernier, à pareille époque, a dérobé un cadran, à l'église du village.

Cet homme s'éponge le front, et s'assoie sur le bord de la route, la route n'est plus guère longue avant d'atteindre le village aux toits blancs et irrégulièrement échelonnés sur le bord de la grande Rivière, dominé par le clocher effilé de la même église où s'accomplit le vol du cadran.

L'homme qui colportait, portant sur son dos un ballot de marchandise, ne colportera plus. L'eau de la source où il but tantôt, il est mort bien vite, était froide. Son cœur déjà malade a cessé de battre, un passant seul recueillit sa dernière parole : Mon cœur ne veut plus battre, mais le cadran que j'ai volé et que je rapporte à cette église, là-bas, lui, bat encore, voudrez-vous le remettre où je l'ai pris.

Maintenant le cadran a sonné, les cloches ont sonné, le soleil décroît à l'horizon, mais le passant, le colporteur ne passe plus, il est passé, le colporteur ne colportera plus, il a colporté, le voleur ne volera plus, il a volé, il a remis son larcin.

⁷ Doucet, Louis-Joseph, Les palais d'argile. Québec, L'auteur, 1916. Page 25.

⁸ Dans la paroisse de Berthierville.

3- Une histoire de revenant⁹

(Île Dupas)

Par Vincent Plinguet prêtre

... Je ne quitterai pas cette église de la paroisse sans rapporter tout ce qui s'y rattache. L'on croit assez généralement ici qu'il y eut un prêtre inhumé dans cette église; quoique, dans les registres qui existent, je n'aie rien découvert qui pût confirmer cette tradition, je crois celle-ci fondée sur une histoire de revenant, que j'ai hésité à consigner ici; mais me souvenant de celle racontée par M. le chevalier J. C. Taché dans ses Forestiers et voyageurs des "Soirées canadiennes"¹⁰ : pourquoi pas? Me dis-je, et la voici:

On avait remarqué plusieurs fois, dans l'église, au milieu de la nuit, une lumière plus forte que celle donnée par la lampe ordinaire; d'abord, on en fit peu de cas; puis comme la lumière continuait d'apparaître toutes les nuits, on s'en émut, et on résolut d'éclaircir la chose; on se réunit donc au nombre de quatre ou cinq pour se donner un peu de courage, et l'on s'avança sur une seule ligne vers l'église; mais quelle ne fut pas la stupéfaction de ces hommes, lorsqu'ils virent au pied de l'autel un prêtre revêtu de ses habits sacerdotaux, et demeurant toujours au même lieu! Ils n'osèrent pas entrer et s'en retournèrent, même un peu plus vite qu'ils n'étaient venus, et de retour chez eux, ils se livrèrent à mille conjectures.

En entendant parler de ce qui se passait, un nommé Jacques Valois (le trisaïeul de celui de qui je tiens ces détails, et le père de ceux qui s'établirent à Lachine et à la Pointe-Claire), plus brave que les autres, s'engagea à entrer dans l'église, pour voir de plus près ce dont il s'agissait. Un soir donc, après la veillée avec ses amis, il se rendit à l'église, fit sa prière et attendit. Vers minuit, il vit un prêtre, en soutane, sortir de la sacristie, allumer deux cierges aux extrémités de l'autel, tout préparer pour une messe, et rentrer dans le lieu d'où il venait de sortir.

Quelques instants après, il l'en vit ressortir, revêtu de ses ornements, portant le calice, et monter à l'autel. Pensant bien que la messe allait avoir lieu, notre Valois se rend au pied de l'autel, sert la messe qui se dit à l'ordinaire, et reconduit le célébrant à la sacristie; celui-ci, après avoir salué la croix, se tourne de son côté et lui dit : "Depuis trois ans, je viens ici toutes les nuits, pour redire une messe que

⁹ Plinguet, Vincent, Histoire de l'île Dupas. Dans Annuaire de Ville-Marie. Tome premier : Histoire des paroisses du diocèse de Montréal. Montréal, Z. Chapleau, Libraire-éditeur, Rue Notre-Dame, 1867. Pp. : 17-18.

¹⁰ Soirées canadiennes; recueil de littérature nationale. Québec, 1863. P. 167.

j'ai dite avec trop de précipitation; pendant ma vie, j'étais condamné à y venir jusqu'à ce que j'eusse trouvé un servant; grâce à vous, ma pénitence est terminée, je vous remercie." Et il disparut.

Dans ces traditions, il y a toujours un enseignement; la morale de la légende de M. Taché est : Respect aux morts; la conséquence de celle que je viens de rapporter est qu'il faut rendre service à tous ceux qui ont besoin de nous.

N'en pourrait-on pas dire une autre : qu'il ne faut pas avoir peur des morts? De ces trois conséquences, la première et même la seconde seront facilement admises de tout le monde; mais pour la troisième, je pense que d'ici à longtemps, il y en aura plus d'un qui aura de la peine à l'admettre comme règle de pratique.

Que voulez-vous, n'est pas Valois qui veut.



Portrait et plaque commémorative de Vincent Plinguet.
curé de l'île Dupas durant 30 ans (1861-1891)
dans l'Église de La Visitation-de-l'Île-Dupas.

4- Louis XVII à l'Île-du-Pads en 1875¹¹

(Île Dupas)

(Une légende pour la Fête des Rois)

Par Réjean Olivier

Je compose ce court récit légendaire en pensant à l'abbé Sylvio Laporte qui m'avait si bien conté la légende de Louis XVII, lequel aurait vécu et serait enterré à l'Île-du-Pads vers la fin du XIX^e siècle.

La population des îles avait fêté ce Noël de l'année 1874 ainsi que le Jour de l'An comme par le passé. L'église et le curé avaient organisé des fêtes splendides, car à cette époque, on vouait à ces grandioses cérémonies du début de l'hiver un culte religieux très profond, empreint de folklore et d'esprit patriotique. Juste après le Jour de l'An, le grand domaine des îles, assez plat de par sa géographie maritime, avait connu trois journées de grandes poudreries et de neiges abondantes. La campagne était recouverte de plusieurs pieds de blanche neige et il fallait bien penser ouvrir les chemins et débayer les maisons pour enfin célébrer dignement la Fête des Rois qui était à nos portes.

Il y avait bien le Père Latour qui devait avoir dans les quatre-vingt-dix ans et qui vivait seul dans le fond du Rang Nord. Plusieurs fois au cours d'une semaine, il allait jaser au magasin général, assis près du vieux poêle. Là, souvent, il parlait aux vieux de grands châteaux avec boiseries magnifiques, de lustres somptueux, de grands tableaux et surtout d'hommes et de femmes habillés comme des princes et des princesses qui se baladaient à travers les grands couloirs et qui parfois dansaient et valsaient au son des violons anciens. On aimait bien l'entendre et on était fasciné, sans savoir d'où il venait, d'écouter ces récits presque irréels. Lui-même ne se rappelait pas très bien cet autre âge et ces lieux...

Or, pour ce jour des Rois de l'année 1875, il avait été invité à fêter chez les voisins, la famille Chevette, qui au bas mot devait bien comprendre plus de cinquante personnes, hommes, femmes et enfants bien comptés. Il était vêtu de ses plus beaux atours et arriva vers onze heures à la demeure de ses voisins qu'il fréquentait très peu souvent. Il avait été invité pour le dîner des Rois. Vous savez la tradition du pois et de la fève pour élire un roi et une reine...

¹¹ Joliette-Journal, mercredi, le 13 janvier 1982, p. D-2 et Contes pour la Noël à Sainte-Élisabeth de la Bayonne, par Réjean Olivier, son père Georges et ses trois fils : Sébastien, Stéphane et Jérôme. Illustrations de Chantal Olivier. Présentation par Yolande Pelletier Olivier. Joliette, Édition privée, 1983. Pp. : 67-73.

Or, après avoir mangé de cette tourtière campagnarde comme on sait si bien l'apprêter dans les îles, après avoir aussi ingurgité amplement de vin et d'alcool pour rendre les esprits un peu plus animés, on passa au gâteau des Rois. Ce fut le vieux Père Latour, Louis de son prénom, et la plus jeune des filles Chevette qui devait bien avoir dans les vingt ans tout au plus, qui furent élus roi et reine pour la journée des Rois.

On les couronna tous les deux. Celle-ci mit une belle couronne faite avec du papier doré tandis qu'on avait confectionné pour le roi une plus grande couronne de papier argent sur laquelle on avait appliqué trois fleurs de lys découpées dans un carton bleu foncé. Le Père Latour était très ému et des pleurs descendirent lentement sur ses joues et sur son visage ridés par le temps et les épreuves de toutes sortes.

Tout ce qu'il put dire, c'est ceci : "Quand j'étais tout jeune enfant, je me rappelle avoir vu un autre Louis qui portait une belle couronne; mais c'est bien vague dans mon idée..." Les gens ne portèrent pas attention à cette remarque.

Père Latour, malgré son air campagnard, avait en ce moment une allure royale et ses yeux jetaient un regard à la fois songeur et aussi très solennel. Puis on fêta tout le reste de la journée au son de la danse des violons et des chants du vieux français de France et, à chaque nouvelle chanson, le regard de Louis devenait rayonnant et songeur.

Puis, Louis s'en retourna à la fin de la soirée dans sa pauvre chaumière. On peut dire que les îles avaient reçu sans le savoir et avaient fêté le fils de Louis XVI, le dauphin et héritier du trône de France, perdu dans un coin de la Nouvelle-France de jadis!

En effet, Louis Latour mourut quelques années après cette belle fête et fut enterré dans le terrain réservé aux pauvres et aux déshérités, dans ce que nous appelons communément "la fosse commune".

Or, voilà que vers les années 1900, un historien français très bien renseigné sur le régime royal en France était venu à l'Île-du-Pads. Il avait dit aux habitants que vers 1793, quelques fervents monarchistes avaient enlevé le dauphin, fils du Roi Louis XVI qui était mort à la guillotine le 21 janvier de cette même année et qu'ils l'avaient mis sur un bateau en partance pour la Nouvelle-France ou Canada.

Le jeune devait avoir huit ans au plus. On l'avait alors confié à des habitants qui allaient s'établir dans la région de Berthier. Son prénom était Louis, car il allait devenir Louis XVII, et on avait ajouté comme nom de famille Latour, nom qui avait une consonance bien monarchiste; mais il fallait le savoir...

Alors, les plus vieux s'expliquèrent pourquoi Louis Latour, quand il se rendait au magasin général, parlait de rois, de châteaux et d'autres sujets semblables. La jeune Chevrette qui avait été couronnée reine en 1875 et qui avait bien maintenant dans les quarante-cinq ans se rappela alors la Fête des Rois d'il y a vingt-cinq ans et pensa donc qu'on avait couronné en Nouvelle-France, au Québec, pour une journée mémorable, celui que les monarchistes français recherchaient pour lui faire reprendre possession du trône de France après plus de cent ans d'abolition de la monarchie.

Ainsi, si vous allez prier dans le cimetière, sur la tombe de Louis Latour, vous pourrez bien penser que cet humble habitant des îles de Berthier aurait pu, selon un autre hasard de la Providence, être couronné Roi de France et vivre une longue aventure à la cour entouré de ministres, de princes et de princesses, de comtes et de comtesses de toutes sortes. Car, il semble bien que Louis Latour, d'après les plus anciens qui se souvenaient de lui, avait une allure princière et royale à la fois!



Et il parlait de châteaux...

En ce jour des rois de l'année 1875, une humble famille de l'Île du Pads
a élu roi pour une journée le dauphin, futur roi de France.
(Dessin au crayon feutré par Stéphane Olivier, 10 ans)

5- La petite martyre de Noël de Lachenaie¹²

Par Louis-Joseph Doucet

Le 30 octobre de l'année 1874, dans le vieux cimetière de la Pointe-aux-Trembles, le fossoyeur découvrit le squelette pétrifié d'un enfant de 7 ou 8 ans dont l'inhumation devait remonter à plus d'un siècle et demi, selon toute vraisemblance. À côté du petit cadavre se trouvait un tomahawk, arme ancienne des sauvages. Un journal populaire de ce temps ajoutait, pour plus de détails, à cette même date : "Ce petit squelette n'est pourtant pas celui d'un enfant sauvage, la conformation du crâne indique plutôt qu'il est de descendance blanche. Les deux mains et les deux pieds manquent, mais les deux mains ont été replacées dans le cercueil."

"Serions-nous en face des os d'un petit corps mutilé par les Iroquois? Tout nous porte à le croire."

Je tiens ce bout de journal d'un collectionneur qui ne peut d'ailleurs certifier s'il est de "L'Étendard" ou de la "Minerve". Après quelques recherches et le hasard m'aidant, je crois être en mesure, aujourd'hui, de donner une réponse logique à ce point interrogatif posé, pour ainsi dire, dans l'histoire des grands ou des petits martyrs du pays.

Il serait inutile d'appuyer longuement sur l'autorité d'un manuscrit, possession de M. Pierre Grandchamp dit Cornellier, de la rue Montcalm, no 21, maison aujourd'hui démolie pour l'agrandissement des cours du garage du Pacifique-Canadien. J'aurais pu, à la rigueur, à l'aide du dictionnaire généalogique de l'abbé Tanguay, supposer que le nom de la petite victime était Françoise-Angélique Quevillon, j'en suis sûr maintenant.

Lachenaie formait, en ces jours sombres, un petit hameau qu'on appelait, mais bien improprement : Le Fort. Presque tous nos villages ont porté ce nom, puisque, dès la formation de nouvelles paroisses, chaque bourg ou hameau était un lieu de protection contre la trahison des sauvages. L'abbé Ferland nous dit à ce propos :

"Pour protéger les habitants et procurer un lieu de refuge aux gens en cas de surprise, on construisait des petits forts et des palissades sur les points les plus exposés. C'est en raison de cette pratique que l'on a donné le nom de forts à ces villages qui n'ont jamais été fortifiés."

¹² Doucet, Louis-Joseph, Contes du vieux temps; ça et là. Montréal, J.-G. Yon, 1991. 144 p. Voir aussi : Martel, Claude, Histoire de Lachenaie : 300 ans d'histoire à découvrir, 1683-1983. Lachenaie, Corporation du tricentenaire, 1983. 408 pages.

Lachenaie n'était qu'une mission en 1783, - pour commémorer la fête de la patrie lointaine, on avait résolu de "chanter la messe de minuit dans la première chapelle. Mon Dieu! Les cérémonies étaient bien simples ainsi que les décorations : une messe basse et des cantiques, des sapins et pas d'Enfant-Jésus, si ce n'est une image, un violon du pays et un violoneux venu de Normandie.

On chanta des chants déjà anciens dans cet ancien temps, et parmi les voix qui chantaient pleine d'émotions, des âmes bretonnes rêvèrent de la vieille Bretagne. Mais dans cette fête austère de la Nativité, bien que les Noël's soient toujours joyeux, celui-là fut témoin d'abondantes larmes. Le missionnaire dit quelques mots d'encouragement à ces braves défricheurs.

"Que Dieu vienne en aide à notre colonie naissante; il n'y a que lui pour nous sauver. Prions-le de tout notre coeur et de toute notre âme de chrétiens! Nos ennemis sont puissants, perfides et cruels; sans le secours d'en haut, nous périrons sous leurs coups; s'ils nous tuaient du moins sans nous martyriser! Mais vous savez ce qu'ils firent endurer à nos compagnons..." Le missionnaire n'avait pas fini de parler qu'une des douzaines de chandelles qui éclairaient la petite église s'éteignit en même temps que se brisait un carreau d'une des fenêtres de l'ouest; une flèche habilement tirée glissa, avec un sifflement, au pied du pauvre et unique autel. Un murmure confus se mêlait aux rafales. Des Iroquois attaquaient la petite église. Les plus robustes d'entre les Normands et les Bretons sortirent à la hâte, qui avec un banc, qui avec une planche, plusieurs avec des rondins de bois de cordes qui servaient à chauffer la nef.

Le vent soufflait à geler le coeur des loups.

Les Iroquois peu nombreux à la vérité, n'acceptèrent pas la bataille. Ils semblaient plutôt satisfaits de regarder brûler une maison à laquelle ils venaient de mettre le feu.

Bientôt tout le monde, femmes et hommes, se portait vers la maison en flammes, dont le sceptre sinistre éclairait les nuages.

Les sauvages se mirent à hurler, et dans le murmure confus de leurs voix sourdes, on entendait les voix enfantines, tremblantes et désolées, qui pleuraient dans la nuit.

La maison qui brûlait était celle de Jacques Landry. La première demi-heure d'affolement passée, et les flammes de la maison diminuées, chacun retourna chez soi... Mais M. et Mme Quevillon ne retrouvèrent pas leurs deux filles : Françoise-Angélique, âgée de sept ans, et Catherine, âgée de 4 ans; c'était donc leur voix qu'on avait entendue, là-bas.

Le pauvre père courut chez tout le monde chercher du renfort, pour poursuivre les sauvages qui tendaient peut-être une embûche. Hélas! Hélas! La maison de Jacques Landry brûlait encore et déjà, à l'orée du grand bois s'élevait une flamme encore plus tragique.

Françoise-Angélique, malgré son jeune âge, avait été forcée de chanter son chant de mort, et d'une voix claire et mourante devant les sapins pointus et sans échos tant ils étaient chargés de givre, la pauvre enfant avait chanté :

Venez Divin Messie,
Sauvez nos jours infortunés!
Venez source de vie,
Venez! Venez! Venez!

Là-bas, elle aperçut, pour la dernière fois, son petit clocher natal se dessinant sur l'horizon sombre, éclairé par les flammes. Soudain sa pensée affolée disait : Papa, pourquoi pas venir? Au loin, hurlaient et aboyaient les chiens du hameau : elle crut reconnaître l'abolement de Lindor, le chien de la maison où les Iroquois épouvantables l'avaient prise, elle et sa petite soeur, dans le sommeil. Et ce fut le supplice, la grande douleur. Au même instant, elle était scalpée, ses deux mains et ses deux pieds étaient coupés, puis attachés à la tête d'un bouleau plié, elle était ainsi suspendue au bûcher fatal.

Un bout d'une longue écorce de bois blanc est liée la tête du bouleau qui retient la petite martyre au-dessus du feu, on donna l'autre bout à sa petite soeur Catherine, à qui on fit signe de tirer, pour éviter à Françoise de brûler trop vite. Catherine tremblait en pleurant tirant sur la grande écorce de bois blanc, dans le vain espoir de soulager sa soeur que la fumée étouffait.

Françoise gémissait : "Ah! Mon Dieu! Ah! Mon dieu!" Les Iroquois chantaient : "Sahontès, Sahontès, ouatchi, anionkerin..."

Et lorsque les plaintes de la petite martyre ralentissaient, l'un d'eux tendait une branche de feu à l'extrémité de ses jambes et de ses bras coupés.

Vers quatre heures de ce jour fatal, quand le père arriva à la tête de ses compagnons, il ne vit que ce petit corps brûlé, roulé, anéanti d'un reste de cendre fumante.

Comme on enveloppait ce corps, ce charbon humain dans un "capot", la petite bouche sans lèvres, dit, pour la dernière fois : "Ah! Mon Dieu!" Et dans ses yeux crevés roulaient encore des larmes, surcroît de vie, souvenir de souffrance.

Six ans plus tard, un jour de Noël, Madame Quevillon, malade, eut un songe : elle vit la petite Catherine qu'on avait tant cherchée vainement, qui portait un seau de chaque bras, puisant de l'eau dans la rivière. Elle avait été vendue par des sauvages, au village de la Pointe-aux-Trembles. On pleura de joie à son retour, et par la suite, on pleura bien des fois de tristesse au récit qu'elle fit des tortures endurées par la petite Françoise.

Catherine Quevillon se maria, vécut jusqu'à un âge avancé, fut mère d'une nombreuse famille et fut l'ancêtre de l'ardent et éloquent politique Papineau.

6- Le renard du Père Durand¹³

(Saint-Henri-de-Mascouche)

Par Louis-Joseph Doucet

Par une belle nuit de Noël, Louis Durand, son épouse et leur fille Carmélise, partirent de Saint-Henri afin de se rendre au village assister à la Messe de Minuit.

Il y avait une bonne distance entre la maison des Durand et l'église et Louis craignait d'être en retard pour la messe, chose que Monsieur le curé Loranger tolérait difficilement.

Les sapins pointus avec leur neige sur le dos semblaient danser comme des lutins dans la savane.

Au cordon du Petit Saint-Henri, au bout de la terre de Gaspard Coutu, près de la savane Ponteuse, un beau renard roux se promenait au clair de lune juste au moment où le Père Durand allongeait un coup de fouet à sa jument. Celle-ci fit un écart et la voiture passa sur la pauvre bête. On s'arrêta. Louis ramassa le renard, lui assena un vigoureux coup de grâce avec le manche de son fouet et le mit dans le grand sac de toile où se trouvait la ration d'avoine de "Café".

"Ça va me faire de bonnes mitaines", se dit-il, en entrant dans l'église, la bête ne gèlera pas et sera plus facile à "plumer".

Les trois Durand prirent leur place habituelle, au jubé, à côté de Tanfant Bonin, en avant du banc d'Olivier Boucher, près de la corniche.

Peut-être ignorez-vous que l'ancienne église avait une grande corniche d'un pied de large, qui partait d'un côté du jubé pour rejoindre l'autre en passant par le chœur.

La messe commença enfin, l'église était remplie. Le maître d'école, Baptiste Gallien, entonna l'Introït, les actes de foi montaient des coeurs et les plus beaux cantiques ébranlaient la voûte sacrée.

La dévotion gagnait les âmes et au moment où Louis Plante chantait avec une conviction presque surhumaine "Satan est enchaîné"... on vit, sur la corniche, une espèce de diable à la queue énorme et traînante, au regard fuyant. La "chose" s'avavançait silencieusement puis, dans un élan infernal, sauta dans la crèche et bouscula le bon petit Jésus, rédempteur du monde.

¹³ Doucet, Louis-Joseph, En regardant passer la vie. Montréal, Éditions de la Tour de Pierre, 1925. Il existe aussi une autre édition dans Les soirées de l'École littéraire de Montréal. Montréal, 1925. P. 285 et une version modifiée dans les Archives des Clercs de Saint-Viateur à Joliette.

Le brave Durand, qui revenait de la Sainte Table, eut un moment de distraction en reconnaissant son renard et en regrettant ses chaudes mitaines.

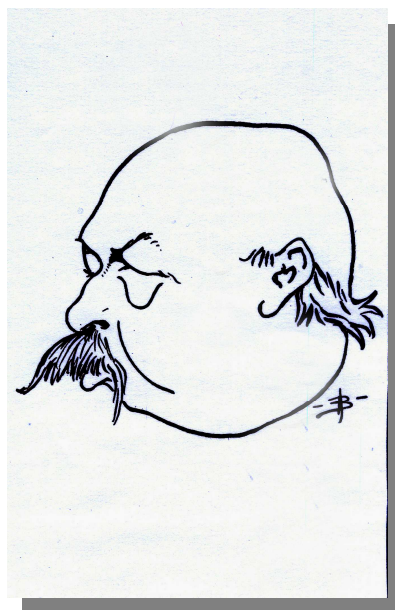
"Miséricorde", dit Gilberte Champagne, Satan n'est pas enchaîné, c'est lui, le diable!

Le sourd à Baril qui s'y connaissait en fait de revenants et de possédés du démon, affirma sans réplique que c'était un loup-garou de première classe, même si on avait appris que Louis Durand avait assommé un renard dans le chemin de ligne.

Le lendemain matin, le bedeau, Edmond Lippé, remarqua une vitre brisée à l'un des soupiraux de la cave de l'église et dans la neige, des pistes de renard se distinguaient nettement.

Pourtant on voulut bien croire au loup-garou qui avait voulu dévorer l'Enfant-Jésus et on en parla longtemps.

Les renards de chez nous seraient-ils plus rusés que ceux d'ailleurs?



Louis-Joseph Doucet, par Albéric Bourgeois.
Extrait de Nos immortels (page 72) par Germain Beaulieu (1931).

7- Le diable s'en mêle¹⁴

(Anecdote)

(L'Assomption)

Par Odilon Guilbault, prêtre

Si l'on en croit les Anciens, le Bois Robert, situé entre la route 48 et la rivière, et occupé en grande partie par notre Club de Golf, aurait été la scène de bien des mésaventures au temps jadis. Dans les notes laissées par M. Odilon Guilbault (décédé ici le 13 décembre 1905), nous retrouvons l'anecdote suivante qui ne manque pas de mystère et qui nous reporte au temps où M. J.-J. Roy était curé de L'Assomption, soit vers 1820.

"... Je tiens à relater le fait suivant qui arriva de son temps, et qui me fut raconté souvent dans ma famille. Une nuit d'automne, si je me rappelle bien, on vint demander M. le curé pour un malade du Haut-de-L'Assomption; c'était, assure-t-on, un pauvre pêcheur qui touchait à ses derniers moments. Le bon pasteur ne se fit pas prier, il partit avec le saint viatique.

Quand on fut arrivé au Bois Robert, le cheval, conduit par un de mes oncles, refusa d'avancer, comme s'il eut rencontré un obstacle insurmontable. Il n'y avait pas de temps à perdre; le curé était le plus intéressé à le comprendre. Il s'informe si le cheval est vigoureux, et finit par dire à son conducteur : "Mets ton pied sur le mien, et commande ton cheval."

Et aussitôt la voiture est soulevée comme si elle avait eu à passer sur une grosse pièce. Le curé put se rendre à temps pour réconcilier son malade, mais ne voulut pas revenir de nuit.

Y avait-il, dans cet incident, une intervention diabolique qui a été déjouée par le contact du ministre de Dieu, portant la Sainte Hostie, avec celui qui avait l'honneur de le conduire? On l'a toujours cru ainsi."

¹⁴ Roy, Christian, L'Histoire de L'Assomption. L'Assomption, Édité par la Commission des Fêtes du 250e, 1967. P. 524. Document 29. Probablement tiré des carnets de l'abbé Guilbault.

8- Le visiteur du soir¹⁵

(L'Assomption)

Par Claude Saint-Jean

Voici un conte de Noël inspiré d'un fait réel noté dans les mémoires de l'abbé Casaubon, ancien professeur au Collège de l'Assomption vers 1884. Au cours de sa rédaction, l'auteur, un passionné du patrimoine et de l'histoire, a habilement profité de l'occasion pour glisser quelques informations sur la situation du Collège vers la fin du siècle dernier.

Cette veille de Noël de 1884 s'annonce sans histoire. La poudrerie soulève dans le silence du soir ses nuages de neige qui frôlent les vieux murs de pierre. La rafale s'enfile dans les rues étroites et obstruées du village endormi pour aller mourir sur la rivière dans les ténèbres et les sifflements mordants du nordet.

Au centre de la presqu'île, rue Saint-Damase, le Collège de l'Assomption défie le temps. Son nouveau dôme domine depuis 1883 les nouvelles mansardes élevées à la même époque sur les anciens murs de maçonnerie. Le Collège accueille cette année-là 227 garçons de 11 à 21 ans, pour des études supérieures dispensées par une trentaine d'adultes presque tous prêtres ou clercs.

Ce soir-là, l'abbé Trefflé Gaudet, directeur du Collège¹⁶, finit d'arpenter sur quatre étages les longs corridors silencieux du bâtiment de pierre. À 46 ans, le bon père est responsable de la vie qui se déroule entre les murs de son institution. Tout semble calme à l'extérieur.

Monsieur Gaudet descend lentement au rez-de-chaussée, regardant avec inquiétude le temps maussade qui se lamente aux carreaux des fenêtres. Il pousse la porte de sa chambre et monte la lueur de sa lampe. Savourant enfin sa solitude, il s'installe confortablement dans son fauteuil pour méditer sur quelques psaumes de la messe de Noël. Satisfait de sa journée, alourdi par la fatigue, il laisse tomber son bréviaire sur ses genoux et s'assoupit, vaincu par l'heure tardive.

Dehors, le désordre continue, pas âme qui vive. Le désert blanc envahit tout.

¹⁵ Extrait de L'Écrivain public, 17 décembre 1993, pp. : 10-13. Publié aussi dans La Lucarne, vol. XIV, no 9, hiver 1994-1995, pp. : 8-9.

¹⁶ 6e directeur, 1862-1889.

Pan! Pan! Pan!

- Ohé! Y a quelqu'un?

Pan! Pan! Pan!

- La charité s'il vous plaît!

Pan! Pan! Pan!

Surpris, le père Gaudet s'éveille en sursaut. Il ramasse dévotement son psautier, secoue sa soutane fatiguée et se dirige vers la porte principale du Collège à la lueur de sa bougie.

Dehors, une silhouette blanche frotte une mitaine sur les carreaux de la porte et frappe de nouveau.

Pan! Pan! Pan!

Pan! Pan! Pan!

Tapant des pieds sur le perron du Collège et secouant à grands coups son capot enneigé, le visiteur tardif retient son impatience à la vue de la lumière vacillante qui vient à sa rencontre.

Monsieur Gaudet braque sa lanterne sur la vitre gelée et aperçoit un visage mordu par le froid. La lueur de la lampe brille dans les yeux de l'étranger.

- Qu'est-ce que tu veux? Interpelle le bon père.

- Juste un coin chaud pour passer la nuit... pour l'amour du bon Dieu! marmonne le visiteur, de sa voix étouffée par le vent.

Le directeur dépose sa lampe, tire le loquet de la porte et l'ouvre d'un robuste coup d'épaule. Le visiteur se glisse à l'intérieur, poussé par la rafale, traînant avec lui son maigre baluchon enneigé et durci par le froid. Puis l'abbé Gaudet referme la porte d'un coup sec et reprend sa lanterne.

L'homme glacé se débarrasse de la crémone qui protège à demi son visage rond. Les poils de sa moustache sont raidis par le frimas et les coins des yeux sont collés par le froid. Le visiteur du soir guette en silence son bienfaiteur.

Le directeur mène le vagabond aux cuisines où les domestiques au service du Collège viennent d'attiser les poêles aux deux extrémités du bâtiment. L'homme dépose son sac sur une grande table au centre de la pièce. Le prêtre aide le malheureux à se départir de son capot qu'il suspend aux crochets alignés derrière un poêle. Tuque, foulards, mitaines sont également suspendus aux autres crochets libres. Assis à sa table, l'homme enlève lentement ses bottes en grimaçant de douleur.

Pendant ce temps, l'abbé Gaudet tire sur le réchaud du poêle une tinette de lait et prépare un guignon de pain frais. Sitôt servi, le pauvre engloutit sa pitance et n'en finit plus de tourner sa croûte dans le fond de son bol de lait pour ne pas en perdre une seule goutte.

Silencieux devant cette scène émouvante, l'abbé Gaudet regarde passer l'heure et médite dans son coeur ces paroles de l'évangile de Noël : "Quia non erat eis locus in divertorio..." ("Car il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie...") À la fin du repas, l'homme passe le revers de sa manche sur ses lèvres. Le directeur sort quelques "confortables" sombres et usés et une pailasse fraîche qu'il étend près du poêle. Monsieur Gaudet laisse sa lanterne sur la table et abandonne le visiteur à son sommeil. Le prêtre, guidé par l'habitude, se dirige d'un pas lourd vers sa chambre. Le visiteur n'a presque rien dit. Seul sur son grabat, il souffle la bougie en silence.

Au petit matin, Monsieur Gaudet arrive à la cuisine prendre des nouvelles du visiteur inattendu. L'homme déjà tout habillé est attablé à une petite desserte en marge de la pièce où s'affairaient les domestiques du Collège qui préparent les repas de la fête de Noël pour toute la petite communauté. Le directeur approche sa chaise et salue sobrement l'étranger. Ce dernier déborde de reconnaissance et ne tarit pas d'éloges pour les dames qui l'ont servi tôt ce matin. Il n'y a plus de traces de son séjour, à part ses vêtements encore accrochés au mur.

Monsieur Gaudet apprend que l'étranger est un Irlandais catholique qui arrive des Cantons du Nord. La veille, il avait fait le tour du village dans la tempête sans trouver personne pour l'accueillir. Dans sa bonté, le curé Dorval l'avait heureusement référé aux prêtres du Collège. L'étranger pousse subitement son assiette vide et, sûr de lui, se lève pour aller chausser ses bottes encore toutes chaudes. Il ajuste sa grosse tuque verte et s'enveloppe avec précaution dans ses écharpes aux vifs coloris. Puis il enfile son vieux capot noir qu'il attache avec une bonne corde toute tressée.

Pendant ce temps, au bout de la grande table brune, la vieille Coderre glisse des provisions et quelques friandises dans le sac du voyageur sous l'oeil approbateur du directeur. Elle noue ensuite le baluchon et, en silence, le tend à l'étranger.

Debout, celui-ci saisit son sac et s'adresse au père Gaudet à voix basse :

"Mon père! Mille fois merci pour votre charité et que Dieu veuille vous en récompenser abondamment. Avant de vous quitter, je vous fais une prédiction : au printemps prochain, la guerre va éclater au Nord-Ouest. Je vous annonce également que la picote va sévir au même moment dans tout le pays et particulièrement à L'Assomption. Mais soyez rassuré, votre Collège sera préservé du fléau." L'appel soudain des cloches de l'église paroissiale met fin aux prédictions inattendues de l'étranger et presse celui-ci de partir pour la première messe du matin de Noël. Saluant rapidement son bienfaiteur, l'étranger part sans se retourner... On n'entendit plus parler de lui.

Ses prédictions, par contre, s'accomplirent à la lettre. Il y eut une guerre au Nord-Ouest et même un Ancien du Collège, le père Fafard y trouva la mort. Il y eut aussi 17 cas de picote dans le village de L'Assomption dont trois mortels. Mais l'épidémie ne pénétra jamais le Collège.

Depuis ces temps anciens, ces faits, rapportés par l'abbé Louis Casaubon dans ses mémoires, n'en finissent pas de fasciner l'imagination des lecteurs et d'interroger l'esprit critique des chercheurs.

9- La seigneuresse de Lavaltrie¹⁷

(Lavaltrie)

Par Joseph Bonin

Un jour, c'était en l'absence de son époux¹⁸. La seigneuresse, assiégée par un certain nombre de mendiants, n'avait pu résister à l'entraînement de son bon cœur : d'une aumône à l'autre, elle avait donné jusqu'à quatorze minots de blé!

A la fin de sa journée, réfléchissant qu'elle avait plus consulté sa générosité que sa discrétion, elle craignait de recevoir des reproches à cause d'une pareille prodigalité. Son inquiétude était assez vive. Pour prévenir la réprimande, elle avait chargé un ami d'avertir son époux de ce qui était arrivé.

En apprenant cette conduite, celui-ci vint la trouver, et la félicitant sur sa bonne action : "Fais, à l'avenir, lui dit-il, selon que te le conseillera ton cœur généreux, tout ceci t'appartient, ajouta-t-il, en lui désignant du geste, le manoir et les environs."

Digne et noble réponse, qui entoure de la même gloire, et la charité de l'épouse et la grandeur d'âme de l'époux.

Dans une autre circonstance, Madame Joliette, dont l'oeil vigilant surveillait tout, s'était transportée auprès du vaste four, d'où l'on retirait en ce moment le pain qui devait nourrir sa nombreuse famille de serviteurs. Sur ses pas, comme d'habitude, les pauvres avaient accourus demandant l'aumône.

Émue jusqu'aux larmes à la vue des haillons qui les couvraient, de leur misère peinte sur leur figure, la noble dame leur distribua toute la fournée de pains. Les mendiants s'en retournèrent en bénissant son nom et celui de son époux, tandis qu'en souriant, elle donnait des ordres pour une nouvelle fournée.

¹⁷ Bonin, Joseph, Biographies de l'Honorable Barthélemy Joliette et de Monsieur le Grand Vicaire Manseau. Montréal, E. Senécal, 1874. P. 87.

¹⁸ L'Honorable Barthélemy Joliette.

10- La chasse-galerie¹⁹

(Lavaltrie)

Par Honoré Beaugrand

On était à la veille du Jour de l'An 1858, en pleine forêt vierge, dans les chantiers des Ross, en haut de la Gatineau. La saison avait été dure et la neige atteignait déjà la hauteur du toit de la cabane.

Le bourgeois avait, selon la coutume, ordonné la distribution du contenu d'un petit baril de rhum parmi les hommes du chantier, et le cuisinier avait terminé de bonne heure les préparatifs du fricot de pattes et des glissantes pour le repas du lendemain. La mélasse mijotait dans le grand chaudron pour la partie de tire qui devait terminer la soirée.

Chacun avait bourré sa pipe de bon tabac canadien, et un nuage épais obscurcissait l'intérieur de la cabane, où un feu pétillant de pin résineux jetait, cependant, par intervalles, des lueurs rougeâtres qui tremblotaient en éclairant par des effets merveilleux de clair-obscur, les mâles figures de ces rudes travailleurs des grands bois.

Joe le cook était un petit homme assez mal fait, que l'on appelait assez généralement le bossu, sans qu'il s'en formalisât, et qui faisait chantier depuis au moins 40 ans. Il en avait vu de toutes les couleurs dans son existence bigarrée et il suffisait de lui faire prendre un petit coup de jamaïque pour lui délier la langue et lui faire raconter ses exploits.

Je vous disais donc, continua-t-il, que si j'ai été un peu tough dans ma jeunesse, je n'entends plus risée sur les choses de la religion. J'vas à confesse régulièrement tous les ans, et ce que je vais vous raconter là se passait aux jours de ma jeunesse quand je ne craignais ni Dieu ni diable. C'était un soir comme celui-ci, la veille du Jour de l'An, il y a de cela 34 à 35 ans. Réunis avec tous mes camarades autour de la cambuse, nous prenions un petit coup; mais si les petits ruisseaux font les grandes rivières, les petits verres finissent par vider les grosses cruches, et dans ces temps-là, on buvait plus sec et plus souvent qu'aujourd'hui, et il n'était pas rare de voir finir les fêtes par des coups de poings et des tirages de tignasse. La jamaïque était bonne - pas meilleure que ce soir - mais elle était bougrement bonne, je vous le parsouête. J'en avais bien lampé une douzaine de petits gobelets, pour ma part, et sur les onze heures, je vous l'avoue franchement, la tête me tournait et je me laissai tomber sur ma robe de carriole pour faire un petit somme en attendant l'heure de sauter à pieds la tête d'un quart de lard, de la vieille année dans la nouvelle, comme nous allons le faire ce soir sur l'heure de minuit, avant d'aller chanter la guignolée et souhaiter la bonne année aux hommes du chantier voisin.

¹⁹ Beaugrand, Honoré, La chasse-galerie. Montréal, Fides, 1972. Pp. : 19-32 (Collection du Nénuphar).

Je dormais donc depuis assez longtemps lorsque je me sentis secouer rudement par le boss des piqueurs, Baptiste Durand, qui me dit :

- Joe! Minuit vient de sonner et tu es en retard pour le saut du quart. Les camarades sont partis pour faire leur tournée et moi je m'en vais à Lavaltrie voir ma blonde. Veux-tu venir avec moi?

- À Lavaltrie! Lui répondis-je, es-tu fou? Nous en sommes à plus de cent lieues et d'ailleurs aurais-tu deux mois pour faire le voyage, qu'il n'y a pas de chemin de sortie dans la neige. Et puis, le travail du lendemain du Jour de l'An?

- Animal, répondit mon homme, il ne s'agit pas de cela. Nous ferons le voyage en canot d'écorce, à l'aviron, et demain matin à six heures nous serons de retour au chantier.

Je comprenais.

Mon homme me proposait de courir la chasse-galerie et de risquer mon salut éternel pour le plaisir d'aller embrasser ma blonde, au village. C'était raide! Il était bien vrai que j'étais ivrogne et débauché et que la religion ne me fatiguait pas à cette époque, mais risquer de vendre mon âme au diable, ça me surpassait.

- Cré poule mouillée! Continua Baptiste, tu sais bien qu'il n'y a pas de danger. Il s'agit d'aller à Lavaltrie et de revenir dans six heures. Tu sais bien qu'avec la chasse-galerie, on voyage au moins 50 lieues à l'heure lorsqu'on sait manier l'aviron comme nous. Il s'agit tout simplement de ne pas prononcer le nom du bon Dieu pendant le trajet, et de ne pas s'accrocher aux croix des clochers en voyageant. C'est facile à faire et pour éviter tout danger, il faut penser à ce qu'on dit, avoir l'oeil où l'on va et ne pas prendre de boisson en route. J'ai déjà fait le voyage cinq fois et tu vois bien qu'il ne m'est jamais arrivé malheur. Allons mon vieux, prends ton courage à deux mains et si le coeur t'en dit, dans deux heures de temps, nous serons à Lavaltrie. Pense à la petite Liza Guimbette et au plaisir de l'embrasser. Nous sommes déjà sept pour faire le voyage mais il faut être deux, quatre, six ou huit et tu seras le huitième.

- Oui! Tout cela est très bien, mais il faut faire serment au diable, et c'est un animal qui n'entend pas à rire lorsqu'on s'engage à lui.

- Une simple formalité, mon Joe. Il s'agit simplement de ne pas se griser et de faire attention à sa langue et à son aviron. Un homme n'est pas un enfant, que diable! Viens! Viens! Nos camarades nous attendent dehors et le grand canot de la drave est tout prêt pour le voyage.

Je me laissai entraîner hors de la cabane où je vis en effet six de nos hommes qui nous attendaient, l'aviron à la main. Le grand canot était sur la neige dans une clairière et avant d'avoir eu le temps de réfléchir, j'étais déjà assis dans le devant, l'aviron pendant sur le plat-bord, attendant le signal du départ. J'avoue que j'étais un peu troublé, mais Baptiste qui passait, dans le chantier, pour n'être pas allé à confesse depuis sept ans, ne me laissa pas le temps de me débrouiller. Il était à l'arrière, debout, et d'une voix vibrante, il nous dit : - Répétez avec moi!

Et nous répétâmes : - Satan! Roi des enfers, nous te promettons de te livrer nos âmes, si d'ici à six heures nous prononçons le nom de ton maître et du nôtre, le bon Dieu, et si nous touchons une croix dans le voyage. A cette condition, tu nous transporteras, à travers les airs, au lieu où nous voulons aller et tu nous ramèneras de même au chantier! Acabris, Acabras! Acabram! Fais-nous voyager par-dessus les montagnes!

A peine avions-nous prononcé les dernières paroles que nous sentîmes le canot s'élever dans l'air à une hauteur de cinq ou six cents pieds. Il me semblait que j'étais léger comme une plume et au commandement de Baptiste, nous commençâmes à nager comme des possédés que nous étions. Aux premiers coups d'aviron le canot s'élança dans l'air comme une flèche, et c'est le cas de le dire, le diable nous emportait. Ça nous en coupait le "respir" et le poil en frisait sur nos bonnets de carcajou.

Nous filions plus vite que le vent. Pendant un quart d'heure, environ, nous naviguâmes au-dessus de la forêt sans apercevoir autre chose que les bouquets des grands pins noirs. Il faisait une nuit superbe et la lune, dans son plein, illuminait le firmament comme un beau soleil du midi. Il faisait un froid du tonnerre et nos moustaches étaient couvertes de givre, mais nous étions cependant tous en nage. Ça se comprend aisément puisque c'était le diable qui nous menait et je vous assure que ce n'était pas sur le train de la Blanche. Nous aperçûmes bientôt une éclaircie, c'était la Gatineau dont la surface glacée et polie étincelait au-dessus de nous comme un immense miroir. Puis, p'tit-à-p'tit nous aperçûmes des lumières dans les maisons d'habitants; puis des clochers d'églises qui reluisaient comme des baïonnettes de soldats, quand ils font l'exercice sur le Champ de Mars à Montréal. On passait des clochers aussi vite qu'on passe les poteaux de télégraphe, quand on voyage en chemin de fer. Et nous filions toujours comme tous les diables, passant par-dessus les villages, les forêts, les rivières et laissant derrière nous comme une traînée d'étincelles. C'est Baptiste, le possédé, qui gouvernait, car il connaissait la route et nous arrivâmes bientôt à la rivière des Outaouais qui nous servit de guide pour descendre jusqu'au lac des Deux-Montagnes.

- Attendez un peu, cria Baptiste. Nous allons raser Montréal et nous allons effrayer les coureux qui sont encore dehors à cette heure-ci. Joel! Là, en avant, éclaircis-toi le gosier et chante-nous une chanson sur l'aviron.

En effet, nous apercevions déjà les mille lumières de la grande ville, et Baptiste, d'un coup d'aviron, nous fit descendre à peu près au niveau des tours de Notre-Dame. J'enlevai ma chique pour ne pas l'avaler, et j'entonnai à tue-tête cette chanson de circonstance que tous les canotiers répétèrent en chœur :

Mon père n'avait fille que moi,
Canot d'écorce qui va voler,
Et dessus la mer il m'envoie :
Canot d'écorce qui vole, qui vole,
Canot d'écorce qui va voler!

Et dessus la mer il m'envoie,
Canot d'écorce qui va voler,
Le marinier qui me menait :
Canot d'écorce qui vole, qui vole,
Canot d'écorce qui va voler!

Le marinier qui me menait,
Canot d'écorce qui va voler,
Me dit ma belle embrasse-moi :
Canot d'écorce qui vole, qui vole,
Canot d'écorce qui va voler!

Me dit, ma belle, embrasse-moi,
Canot d'écorce qui va voler,
Non, non, monsieur, je ne saurais :
Canot d'écorce qui vole, qui vole,
Canot d'écorce qui va voler!

Non, non, monsieur, je ne saurais,
Canot d'écorce qui va voler,
Car si mon papa le savait :
Canot d'écorce qui vole, qui vole,
Canot d'écorce qui va voler!

Car si mon papa le savait,
Canot d'écorce qui va voler,
Ah! C'est bien sûr qu'il me battrait.
Canot d'écorce qui vole, qui vole,
Canot d'écorce qui va voler!

Bien qu'il fut près de deux heures du matin, nous vîmes des groupes s'arrêter dans les rues pour nous voir passer, mais nous filions si vite qu'en un clin d'oeil nous avions dépassé Montréal et ses faubourgs, et alors je commençai à compter les clochers : la Longue-Pointe, la Pointe-aux-Trembles, Repentigny, Saint-Sulpice, et enfin les deux flèches argentées de Lavaltrie qui dominaient le vert sommet des grands pins du domaine.

- Attention! vous autres, nous cria Baptiste. Nous allons atterrir à l'entrée du bois, dans le champ de mon parrain, Jean Gabriel et nous nous rendrons ensuite à pied pour aller surprendre nos connaissances dans quelque fricot ou quelque danse du voisinage.

Qui fut dit fut fait, et cinq minutes plus tard notre canot reposait dans un banc de neige à l'entrée du bois de Jean-Jean Gabriel; et nous partîmes tous les huit à la file pour nous rendre au village. Ce n'était pas une mince besogne car il n'y avait pas de chemin battu et nous avions de la neige jusqu'au califourchon. Baptiste qui était plus effronté que les autres s'en alla frapper à la porte de la maison de son parrain où l'on apercevait encore de la lumière, mais il n'y trouva qu'une fille engagère qui lui annonça que les vieilles gens étaient à un snaque chez le père Robillard, mais que les farauds et les filles de la paroisse étaient presque tous rendus chez Baptiste Augé, à la Petite-Misère, en bas de Contrecoeur, de l'autre côté du fleuve, où il y avait un rigodon du Jour de l'An.

- Allons au rigodon, chez Batissette Augé, nous dit Baptiste, on est certain d'y rencontrer nos blondes.
- Allons chez Batissette!

Et nous retournâmes au canot, tout en nous mettant mutuellement en garde sur le danger qu'il y avait de prononcer certaines paroles et de prendre un coup de trop, car il fallait reprendre la route des chantiers et y arriver avant six heures du matin, sans quoi nous étions flambés comme des carcajous, et le diable nous emportait au fin fond des enfers.

Acabris! Acabras! Acabram!

Fais-nous voyager par-dessus les montagnes!

cria de nouveau Baptiste. Et nous voilà repartis pour la Petite-Misère, en naviguant en l'air comme des renégats que nous étions tous. En deux tours d'aviron, nous avons traversé le fleuve et nous étions rendus chez Batissette Augé dont la maison était tout illuminée. On entendait vaguement, au dehors, les sons des violons et les éclats de rire des danseurs dont on voyait les ombres se trémousser, à travers les vitres couvertes de givre. Nous cachâmes notre canot derrière les tas de bourdillons qui bordaient la rive, car la glace avait refoulé, cette année-là.

- Maintenant, nous répéta Baptiste, pas de bêtises, les amis, et attention à vos paroles. Dansons comme des perdus, mais pas un seul verre de Molson, ni de jamaïque, vous m'entendez! Et au premier signe, suivez-moi tous, car il faut repartir sans attirer l'attention.

Et nous allâmes frapper à la porte.

Le père Batissette vint ouvrir lui-même et nous fûmes reçus à bras ouverts par les invités que nous connaissions presque tous.

Nous fûmes d'abord assaillis de questions :

- D'où venez-vous?
- Je vous croyais dans les chantiers!
- Vous arrivez bien tard!
- Venez prendre une larme!

Ce fut encore Baptiste qui nous tira d'affaire en prenant la parole :

- D'abord, laissez-nous décapoter et puis ensuite laissez-nous danser. Nous sommes venus exprès pour ça. Demain matin, je répondrai à toutes vos questions et nous vous raconterons tout ce que vous voudrez.

Pour moi, j'avais déjà reluqué Liza Guimbette qui était faraudée par le p'tit Boisjoli de Lanoraie. Je m'approchai d'elle pour la saluer et pour lui demander l'avantage de la prochaine qui était un reel à quatre. Elle accepta avec un sourire qui me fit oublier que j'avais risqué le salut de mon âme pour avoir le plaisir de me trémousser et de battre des ailes de pigeon en sa compagnie. Pendant deux heures de temps, une danse n'attendait pas l'autre et ce n'est pas pour me vanter si je vous dis que dans ce temps-là, il n'y avait pas mon pareil à dix lieues à la ronde pour la gigue simple ou la voleuse. Mes camarades, de leur côté, s'amusaient comme des lurons, et tout ce que je puis dire, c'est que les garçons d'habitants étaient fatigués de nous autres, lorsque quatre heures sonnèrent à la pendule. J'avais cru apercevoir Baptiste Durand qui s'approchait du buffet où les hommes prenaient des nippes de whisky blanc, de temps en temps, mais j'étais tellement occupé avec ma partenaire que je n'y portai pas beaucoup d'attention. Mais maintenant que l'heure de remonter en canot était arrivée, je vis clairement que Baptiste avait pris un coup de trop et je fus obligé d'aller le prendre par le bras pour le faire sortir avec moi, en faisant signe aux autres de se préparer à nous suivre sans attirer l'attention des danseurs. Nous sortîmes donc les uns après les autres sans faire semblant de rien et cinq minutes plus tard, nous étions remontés en canot, après avoir quitté le bal comme des sauvages, sans dire bonjour à personne; pas même à Liza que j'avais invitée pour danser un rigodon. J'ai toujours pensé que c'était cela qui l'avait décidée à me trigauder et à épouser le petit Boisjoli sans même m'inviter à ses noces, la bougresse. Mais pour revenir à notre canot, je vous avoue que nous étions rudement embêtés de voir que Baptiste Durand avait bu un coup, car c'était lui qui nous gouvernait et nous n'avions juste que le temps de revenir au chantier pour six heures du matin, avant le réveil des hommes qui ne travaillaient pas le jour du Jour de l'An. La lune était disparue et il ne faisait plus aussi clair qu'auparavant, et ce n'est pas sans crainte que je pris ma position à l'avant du canot, bien décidé à avoir l'oeil sur la route que nous allions suivre. Avant de nous enlever dans les airs, je me retournai et je dis à Baptiste :

- Attention! Là, mon vieux. Pique droit sur la montagne de Montréal, aussitôt que tu pourras l'apercevoir.

- Je connais mon affaire, répliqua Baptiste, et mêle-toi des tiennes!

Et avant que j'aie eu le temps de répliquer :

Acabris! Acabras! Acabram!

Fais-nous voyager par-dessus les montagnes!

Et nous voilà repartis à toute vitesse. Mais il devint aussitôt évident que notre pilote n'avait plus la main aussi sûre, car le canot décrivait des zigzags inquiétants. Nous ne passâmes pas à cent pieds du clocher de Contrecoeur et au lieu de nous diriger vers l'ouest, vers Montréal, Baptiste nous fit prendre les bordées vers la rivière Richelieu. Quelques instants plus tard, nous passâmes par-dessus la montagne de Beloeil et il ne s'en manqua pas de dix pieds que l'avant du canot n'allât se briser sur la grande croix de tempérance que l'évêque de Québec avait plantée là.

- À droite! Baptiste! À droite! Mon vieux, car tu vas nous envoyer chez le diable, si tu ne gouvernes pas mieux que ça!

Et Baptiste fit instinctivement tourner le canot vers la droite en mettant le cap sur la montagne de Montréal que nous apercevions déjà dans le lointain. J'avoue que la peur commençait à nous conduire de travers, nous étions flambés comme des gorets qu'on grille après la boucherie. Et je vous assure que la dégringolade ne se fit pas attendre, car au moment où nous passions au-dessus de Montréal, Baptiste nous fit prendre une sheer et avant d'avoir eu le temps de m'y préparer, le canot s'enfonçait dans un banc de neige, dans une éclaircie, sur le flanc de la montagne. Heureusement que c'était dans la neige molle, que personne n'attrapa de mal et que le canot ne fut pas brisé. Mais à peine étions-nous sortis de la neige que voilà Baptiste qui commence à sacrer comme un possédé et qui déclare qu'avant de repartir pour la Gatineau, il veut descendre en ville et prendre un verre. J'essayai de raisonner avec lui, mais allez donc faire entendre raison à un ivrogne qui veut se mouiller la lnette. Alors, rendus à bout de patience, et plutôt que de laisser nos âmes au diable qui se léchait déjà les babines en nous voyant dans l'embarras, je dis un mot à mes autres compagnons qui avaient aussi peur que moi, et nous nous jetons tous sur Baptiste que nous terrassons, sans lui faire de mal, et que nous plaçons ensuite au fond du canot, - après l'avoir ligoté comme un bout de saucisse et lui avoir mis un bâillon pour l'empêcher de prononcer des paroles dangereuses, lorsque nous serions en l'air. Et :

Acabris! Acabras! Acabram!

Nous voilà repartis sur un train de tous les diables car nous n'avions plus qu'une heure pour nous rendre au chantier de Gatineau. C'est moi qui gouvernais, cette fois-là, et je vous assure que j'avais l'oeil ouvert et le bras solide. Nous remontâmes la rivière Outaouais comme une poussière jusqu'à la Pointe à Gatineau et de là nous piquâmes au nord vers le chantier. Nous n'en étions plus qu'à quelques lieues, quand voilà-t-il pas cet animal de Baptiste qui se détortille de la corde avec laquelle nous l'avions ficelé, qui s'arrache son bâillon et qui se lève tout droit, dans le canot, en lâchant un sacre qui me fit frémir jusque dans la pointe des cheveux.

Impossible de lutter contre lui dans le canot sans courir le risque de tomber d'une hauteur de deux ou trois cents pieds, et l'animal gesticulait comme un perdu en nous menaçant tous de son aviron qu'il avait saisi et qu'il faisait tourner sur nos têtes en faisant le moulinet comme un Irlandais avec son shilelagh. La position était terrible, comme vous le comprenez bien. Heureusement que nous arrivions, mais j'étais tellement excité, que par une fausse manoeuvre que je fis pour éviter l'aviron de Baptiste, le canot heurta la tête d'un gros pin et que nous voilà tous précipités en bas, dégringolant de branche en branche comme des perdrix que l'on tue dans les épinettes. Je ne sais pas combien je mis de temps à descendre jusqu'en bas, car je perdis connaissance avant d'arriver, et mon dernier souvenir avant d'arriver était comme celui d'un homme qui rêve qu'il tombe dans un puits qui n'a pas de fond.

Vers les huit heures du matin, je m'éveillai dans mon lit dans la cabane, où nous avaient transportés des bûcherons qui nous avaient trouvés sans connaissance, enfoncés jusqu'au cou, dans un banc de neige du voisinage. Heureusement que personne ne s'était cassé les reins mais je n'ai pas besoin de vous dire que j'avais les côtes sur le long comme un homme qui a couché sur les ravalements pendant toute une semaine, sans parler d'un blackeye et de deux ou trois déchirures sur les mains et dans la figure.

Enfin, le principal, c'est que le diable ne nous avait pas tous emportés et je n'ai pas besoin de vous dire que je ne m'empresserai pas de démentir ceux qui prétendirent qu'ils m'avaient trouvé, avec Baptiste et les six autres, tous saouls comme des grives, et en train de cuver notre jamaïque dans un banc de neige des environs. C'était déjà pas si beau d'avoir risqué de vendre son âme au diable, pour s'en vanter parmi les camarades; et ce n'est que bien des années plus tard que je racontai l'histoire telle qu'elle m'était arrivée.

Tout ce que je puis vous dire, mes amis, c'est que ce n'est pas si drôle qu'on le pense que d'aller voir sa blonde en canot d'écorce, en plein coeur d'hiver, en courant la chasse-galerie : surtout si vous avez un maudit ivrogne qui se mêle de gouverner Si vous m'en croyez, vous attendrez à l'été prochain pour aller embrasser vos p'tits coeurs, sans courir le risque de voyager aux dépens du diable.

Et Joe le cook plongea sa micouane dans la mēlasse bouillante aux reflets dorés, et déclara que la tire était cuite à point et qu'il n'y avait plus qu'à l'étirer.



La chasse-galerie
par Caroline Bouchard (Ville de Le Gardeur)

11- Madame Jacques²⁰

(L'Épiphanie)

Par Ernest Forest

On a vanté chez nous, l'oeuvre si importante, si pleine de dévouement, de la maîtresse d'école. Madame Jacques incarna bien ce type à L'Épiphanie. Une génération d'enfants a été formée par elle, à l'école qui se tenait dans la propriété qu'occupe aujourd'hui Monsieur Gaston Brien. Ce fut l'école du village, remplacée par le collège actuel vers 1915.

Madame Jacques, venue des paroisses du sud, nous arriva vers 1898. Elle se construisit une maison, celle qu'occupe actuellement M. Josaphat Riopel, sur la rue Leblanc et prit charge de l'école des garçons.

C'était tout un genre que Madame Jacques; ayant de l'âge, audacieuse, tranchée, c'était un tempérament de chef. Très pieuse, elle était à la messe tous les matins, dans le premier banc du côté de l'épître, entonnant la messe quand le chantre retardait, et cela, de sa plus belle voix, forte et agréable.

Elle donnait une bonne instruction. Grâce à elle, je suis entré au classique à L'Assomption, ainsi que plusieurs après moi.

Lorsque les religieux prirent charge de l'enseignement ici, elle se retira dans sa maison, où elle vécut encore plusieurs années, ne connaissant que deux chemins : celui de l'église et celui de sa maison. Les enfants la saluaient avec respect, c'était justice : elle avait fait du bien tout le long de ces années d'enseignement à L'Épiphanie.

Madame Jacques était de bonne famille, elle-même fille de notaire, elle avait de belles relations. Sir L.-O. Taillon, ancien premier ministre de la province, qui était son conseiller lui rendait visite de temps en temps et tint à assister à ses funérailles.

Le souvenir de Madame Jacques fait revivre chez ceux de ma génération une messe de minuit d'un genre bien spécial.

²⁰ De source inconnue, peut-être Le Guide de Joliette. Voir archives des Clercs de Saint-Viateur, Joliette.

C'était vers 1913, je crois. Madame Jacques obtint l'autorisation de reconstituer, à l'église, les scènes de la naissance de l'Enfant-Dieu. Notre curé d'alors, M. le chanoine Isaïe Cléroux, homme très digne, ancien professeur de philosophie au Séminaire de Joliette, prêtre au coeur d'or, aimant les belles cérémonies, lui donna carte blanche. Après tout, cette reconstitution était de nature à impressionner ses paroissiens et devrait leur faire du bien.

Pendant un grand mois, qu'il y en eut des répétitions de chant, des processions de bergers, avec costumes, houlettes, flûtes, instruments de musique de toutes sortes! La classe en souffrit bien un peu, mais c'était pour le petit Jésus, pour l'édification des fidèles. En avant donc!

Le soir de Noël venu, pas un enfant de chœur - ou plutôt rien que les servants; tous les autres étaient à la sacristie, costumés en berger.

Monsieur le curé était bien un peu inquiet, mais enfin, tout était prêt et dans l'église, les paroissiens, bien au courant par les enfants, avaient hâte de voir ça.

Après le "Minuit Chrétiens", chanté à l'orgue, la procession se mit donc en marche. Les fidèles entendirent d'abord un murmure; puis des voix semblant venir de loin (on avait soigneusement fermé les portes de la sacristie). Ensuite, tout se rapprocha, et enfin ce fut la procession qui s'avancait et prenait l'allée du côté du couvent.

S'il y en avait des bergers! De toutes les grandeurs avec toutes sortes de costumes : reconstitution vivante évidemment.

Les chants remplissaient l'église. En avant, à la balustrade, Madame Jacques dirigeait le tout de la voix et du geste. La procession avançait lentement, avec, en dernier lieu, l'enfant qui portait dans ses bras le Petit Jésus. C'était un manque de réflexion et de mise en scène de Madame Jacques : on allait adorer le Petit Jésus de la crèche, et, un enfant le portait dans ses bras à la fin de la procession. Ce qui devait arriver arriva et pour cause!

Pendant ce temps, le bedeau Delphis Bleau, qui n'avait pas tout suivi, se mit à chercher le Petit Jésus que M. le curé avait acheté, renouvelé justement cette année. Ne le trouvant pas, il prit le Petit Jésus des années passées, et, rapidement, alla le déposer dans la crèche, comme il faisait toujours, sans penser davantage. Personne n'y fit attention, on suivait la procession des yeux. Le bedeau retourna à la sacristie: la procession! Les chants! Il n'entendait que cela depuis un mois et ça ne l'intéressait plus.

La procession avançait toujours. Les fidèles suivaient cela avec combien d'attention. "Pas mal, disaient-ils!"

Déjà les bergers avaient envahi le chœur alors que l'enfant, portant le Petit Jésus, arrivait à la crèche. Il vit bien qu'il y en avait un, mais, dans sa naïveté, il réagit en enfant! Il avait été formé à déposer là son Petit Jésus et c'est ce qu'il fit.

La cérémonie était terminée... La messe continua... mais le lendemain, partout, dans la paroisse, on répétait : "Cette année, à L'Épiphanie, on a eu deux Petits Jésus."

Madame Jacques n'aimait pas se faire dire ça... et M. le curé donc...! Il en entendit parler longtemps dans le diocèse; on le suppose.

Cette chère Madame Jacques, elle a bien le droit d'être là, parmi les figures qu'il faut faire revivre.



Fête de la moisson

par William Bent Berczy, époux de la seigneuresse d'Ailleboust, Louise-Amélie Panet, v. 1840-1850.

Aquarelle sur mine de plomb sur papier vélin.

« Cette vue représente probablement la campagne autour d'Ailleboust, où l'artiste réside de 1832 jusqu'à la fin de sa vie. La première église de Sainte-Mélanie a été construite en 1832.

Vers la gauche, on pense que la construction représenterait le manoir d'Ailleboust. »

Catalogue Berczy, MBA, 1992. P. 270.

12- Le miracle des petits agneaux²¹

(Rawdon)

Par Napoléon Paré, S.J.

Il y a une vingtaine d'années, je prêchai une retraite à la maison-mère des Soeurs de Sainte-Anne, à Lachine. Le jour de mon départ, prenant mon dîner chez M. Nazaire Piché, curé de Lachine, depuis quarante ans, le vénérable septuagénaire me dit : "J'étais au parloir tout-à-l'heure, appelé par une bonne dame de Rawdon, dont la nièce a pris l'habit ce matin. Au cours de la conversation, elle me demanda :

- Vous rappelez-vous, Monsieur le Curé, le miracle des petits moutons de Rawdon?
- Certes, si je me le rappelle, répondis-je, et combien de fois ne l'ai-je pas raconté!
- J'étais là, vous savez, Monsieur le Curé, j'étais l'une des enfants témoins du miracle, j'avais dix ans. J'en ai soixante bien comptés, aujourd'hui...
- Cela ne vous dit rien, mon cher Père, reprit le curé. Eh! bien, voici les faits :

Vers l'année 1850, par une belle matinée de juin, une voiture s'arrêta devant le presbytère de Rawdon, petit village niché au flanc des Laurentides. On venait chercher le vicaire pour aller porter le bon Dieu à un malade assez éloigné. Dans nos campagnes, comme vous savez, le saint Sacrement est porté de manière ostensible. Près des maisons, le cocher agite sa clochette, tout le monde sort et vient s'agenouiller au bord du chemin, dans un bel acte de foi et d'adoration au Dieu de l'Eucharistie.

Ils cheminaient ainsi paisiblement sur la grand'route, le jeune prêtre et son compagnon, lorsqu'ils virent venir à eux un camion que conduisait un orangiste connu par sa haine féroce de notre sainte religion. Il se dit sans doute qu'il avait là une belle occasion de manifester son mépris pour tous ces rites superstitieux de l'Eucharistie. Le chemin était large, mais le malheureux approcha sa lourde voiture de manière à heurter violemment celle du prêtre, dans le but apparent de la faire chavirer. Le cocher bondit d'indignation; armé de son fouet, il leva le bras pour cravacher l'insulteur et venger l'injure faite à l'auguste Sacrement. "Non, non, asseyez-vous, lui dit tranquillement le vicaire, laissez cet homme. Vous verrez que Notre-Seigneur saura tirer sa gloire de l'insulte qu'on vient de lui faire."

Ils parvinrent au domicile du malade. Les membres de la famille, des personnes du voisinage, des enfants étaient groupés sur la galerie et aux abords pour adorer le divin Consolateur des mourants. Tout près de là passaient sept ou huit jeunes agneaux du printemps. À peine eurent-ils vu le prêtre descendre de voiture, portant dans ses mains la sainte custode, qu'ils accoururent, et ensemble, formés en demi-cercle, ils s'agenouillèrent devant l'Agneau de Dieu qui passait. Vous concevez l'émotion du vicaire et de tous les témoins du miracle.

²¹ Le Messager canadien du Sacré-Coeur. Vol. XXXII, no 6, juin 1923. Pp. (263)-265.

L'Hostie sainte une fois donnée au malade et les prières dites, on entoura le prêtre, les enfants surtout, encore très excités.

- Monsieur, Monsieur, avez-vous vu tout à l'heure les petits moutons, agenouillés comme nous autres?

- Certainement, mes enfants, répondit le vicaire, et je vais vous donner l'explication du prodige.

Il raconta alors l'incident de la route, l'outrage fait à l'Eucharistie par le farouche sectaire, la réparation promise au conducteur pour apaiser sa sainte colère.

- - Je ne croyais pas, mes enfants, poursuivit-il, que ma prédiction se réaliserait si tôt. Mais voyez comme le bon Dieu s'y est pris : il a renouvelé le miracle de la Crèche. La sainte Écriture nous rappelait au temps de Noël le mot du prophète : "Israël ne reconnut point le Dieu qui l'avait fait, mais le boeuf reconnut son seigneur et l'âne la crèche de son maître." L'homme ennemi n'a pas voulu tantôt reconnaître et respecter la présence du Dieu caché sous les voiles eucharistiques; le Père qui est dans les cieux lui a fait rendre cet hommage par ces petits agneaux, très gentils, mais dépourvus de la raison. Quelle leçon pour nous tous, mes enfants, et comme elle doit ranimer notre amour envers la divine Eucharistie!

En racontant ce fait, le curé de Lachine n'avait pu se défendre d'une profonde émotion. Se tournant vers moi :

- Savez-vous, dit-il qui était ce jeune vicaire de Rawdon?

- Je ne saurais le dire, Monsieur le Curé.

- Eh! bien, c'était celui qui vous parle en ce moment. Oui, j'ai vu de mes yeux vu ce miracle des petits agneaux; rien de plus véritable; je l'ai raconté bien des fois. Je vous en prie, cher Père, publiez-le à votre tour, à la plus grande gloire de Jésus au très saint Sacrement.

Ce très digne prêtre devait bientôt, après ses noces d'or de sacerdoce, monter vers les Tabernacles éternels, pour y contempler sans voiles le Dieu qu'il avait si fidèlement aimé et servi.

Suivant son désir, j'ai refait maintes fois le récit du curé de Lachine. Aujourd'hui, je le consigne dans ces pages, in memoriam.

13- Nipissingue²², le sorcier indien à la tête de pierre

(Rawdon)

Par Henri Tellier

Il y a bien de cela des lunes, vivait dans les terres de chasse des Algonquins, sur les hauteurs que couronne aujourd'hui le village de Rawdon, un vieux sorcier indien, le méchant et tout puissant Nipissingue. Maître en sorcellerie, Nipissingue pouvait rendre des points à tous les sorciers des autres tribus, et le grand conseil des Sachems ne décidait jamais rien sans l'avoir auparavant consulté.

Fort rusé, adroit et mauvais, le sorcier menait à sa guise le clan des Algonquins. Bien des ennemis personnels avaient rejoint leurs ancêtres pour lui avoir déplu. Personne n'avait osé lui résister.

Dans la même tribu vivait la douce Hiawatha. Fille de Sachem, l'incomparable Indienne aux yeux sombres était belle comme le jour ensoleillé et droite comme une épinette. Sa jeunesse et sa beauté avaient captivé bien des coeurs mais le terrible Nipissingue l'aimait et personne ne la lui disputait. Malheureusement pour le sorcier, Hiawatha n'était plus libre car elle avait donné son coeur à un autre. Elle possédait un maître.

Née sur les bords du fleuve géant au confluent de la rivière Qui-Marche, la jeune Algonquine avait vécu chez les blancs et parmi eux avait écouté la Robe Noire, le Père Jogues, plus tard martyrisé; ce dernier avait parlé à Hiawatha du vrai Manitou. Celui qui aime et qui pardonne, Celui qui s'était donné à la mort pour que nous vivions. Captivée par les figures de Jésus et de Marie, Hiawatha s'était renseignée et bientôt avait cru.

Baptisée, elle était profondément chrétienne, bien plus, elle avait, comme les bonnes soeurs venues de la si lointaine France, donné son coeur à ce maître si bon, promettant de lui garder toujours.

La jeune indienne ne pouvait donc, ni ne voulait entrer dans le "wigwam" du grand sorcier. Mais la jeune Hiawatha était chrétienne, Nipissingue ne l'était pas et se moquait bien de telles sornettes.

Un soir de conseil, quand le calumet eut trois fois circulé autour de la fleur rouge dansante, Nipissingue se leva drapé dans la couverture de lin rouge et blanche : Hugh frères. Le grand Manitou ne veut plus voir son sorcier seul sur la route. Hiawatha l'accompagnera. J'ai dit."

Trois fois encore le calumet s'aviva aux bouches lippues sous le nez en bec d'aigle et le plus vieux des Sachems articula en grimaçant : "Le Grand Manitou est sage, Nipissingue ne marchera plus seul." Le sorcier était fiancé.

²² Fournier, Marcel, Rawdon : 175 ans d'histoire. S.d., L'auteur, 1974. Pp. : 220-225.

Il ne restait plus qu'à préparer les magnifiques cérémonies et les danses qui consacraient à jamais l'union d'une fille de Sachem avec le tout puissant messager du Manitou. Hiawatha cependant ne l'entendait pas de cette oreille. Désespérée, elle se livra à une prière intense et demanda l'aide de Dieu à qui elle s'était confiée, puis décida d'aviser Nipissingue de son vœu. Le sorcier éclata de rire, puis se moqua d'elle avant de la menacer de mort, si elle ne changeait point sa décision.

Hiawatha se sentit perdue. Soudain, elle eut une idée. Fille de Sachem, elle n'avait point le droit de refuser le mariage mais de choisir son époux. Elle n'avait qu'à choisir un autre que Nipissingue, par exemple Arondack, son ennemi juré qui comprenait sans doute la promesse de Hiawatha, car il était bon. Ainsi la jeune promise garderait son cœur intact au Grand Maître.

La jeune Algonquine fit connaître sa décision au Conseil des Sachems qui s'inclina. Elle se prévalait d'un droit traditionnel qui n'appartenait point aux Sachems de faire disparaître. Nipissingue, informé, fit une colère noire, se rua au feu du conseil, jura de faire sombrer le clan sous ses maléfices si la jeune Indienne ne l'épousait pas... puis se retira vaincu, la haine dans le cœur et l'injure à la bouche. Hiawatha, cependant n'épousa point Arondack.

Nipissingue, sorcier retors toujours écouté au conseil des Sachems comme messager du Grand Manitou, lança les Algonquins sur le sentier de la guerre. Si Nipissingue avait compté sur les aléas des combats pour se débarrasser de son ennemi... il avait bien juré... La guerre fut désastreuse et Arondack revint mourant à son Wigwam.

Hiawatha, fiancée par son choix, et d'ailleurs depuis toujours garde-malade de la tribu, se tint à son chevet et prépara les infusions de plantes qu'elle cueillait elle-même dans les bois environnants.

Un jour, manquant de plantes et s'éloignant du camp pour en récolter, Hiawatha se dirigea vers le profond précipice Dorwin au fond duquel coulait alors un mince filet d'eau saumâtre. Quelques racines de salsepareille couraient sur les bords du gouffre. La jeune Algonquine se pencha pour les cueillir. Nipissingue à l'affût, la vit.

Toute rancune afflua dans son cœur d'Indien. Sans réfléchir, devant cette proie facile qui s'offrait à lui, il s'empressa et courut sur elle. D'un geste brusque, il la précipita dans l'abîme puis se pencha pour voir son corps frêle se déchiqueter sur les rocs.

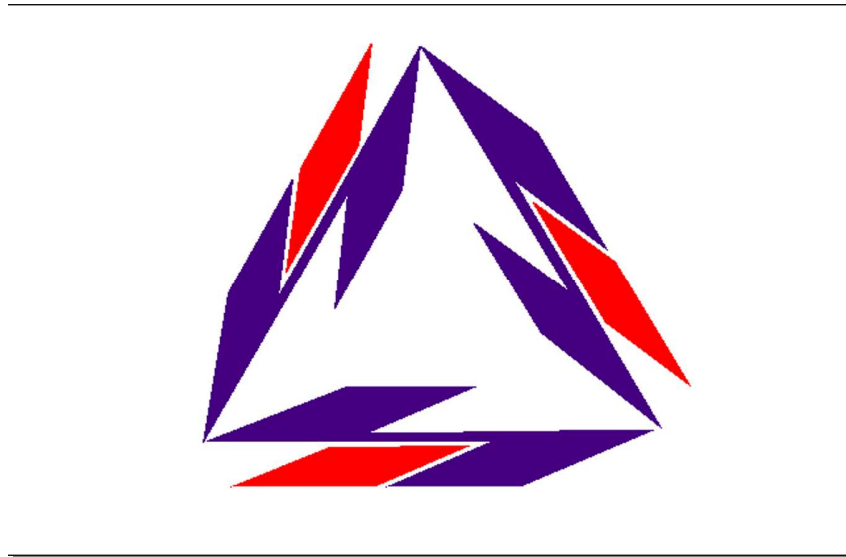
Il ricana féroce ment savourant sa vengeance mais... il ne vit rien. Il ne verra jamais plus rien.

À peine le corps de Hiawatha eut-il touché le mince filet d'eau que le précipice vibra d'un coup de tonnerre et qu'une magnifique chute, multipliant à l'infini la robe de l'Indienne, jaillit et se rua dans la gorge étroite, où depuis elle ne cesse de bondir et de chanter. Nipissingue, stupéfait, s'immobilisa et fut immédiatement changé en pierre par le Grand Manitou et condamné à entendre ainsi pendant des siècles le chant de victoire de Hiawatha.

Si vous allez aujourd'hui à Rawdon, à la chute Dorwin qui devrait se nommer HIAWATHA, vous verrez le sorcier de pierre. Si vous vous penchez un peu, vous admirerez la fine robe blanche d'Hiawatha qui brille de mille éclats sous le soleil du printemps, et si vous êtes un peu poète, vous entendrez le chant de la victoire que ne cesse de fredonner la chute bondissante.

En écoutant la chute, vous pourrez voir un dernier témoignage de la véracité de mon récit. Les rhizomes bruns de la salsepareille tapissent maintenant les parois de la chute en souvenir des bontés d'Hiawatha et la sanglante sanguinaire s'y étale chaque printemps pour y célébrer son martyre.

Voilà l'authentique histoire de Nipissingue et d'Hiawatha.



Logo de Lanaudière représentant le fléché.

14- Légende des vieux moulins²³

(Repentigny)

Par G. R. Talbot

À Repentigny, deux vieux moulins-à-vent se regardent par-dessus la route poussiéreuse qui longe le fleuve.

De loin, on admire leurs silhouettes gracieuses qu'égaie le paysage, mais de près on se sent douloureusement ému à la vue des nombreuses blessures que le temps leur a infligées.

La brise du large s'engouffre dans leurs ouvertures béantes et, le soir, quand tout s'endort, on entend un murmure mystérieux, tantôt doux comme une mélodie, tantôt plaintif comme un gémissement, tantôt grave et expirant comme un sanglot. Instinctivement, le passant solitaire presse le pas en appelant à son aide tous les saints du paradis. Les uns disent que ce sont les plaintes des âmes des farouches Iroquois cernés et brûlés dans une maison du voisinage par François Le Moyne, sieur de Bienville, le 7 juin 1691. Les autres soutiennent que ce sont les ombres errantes de deux jeunes amoureux disparus tragiquement un soir du siècle dernier et dont le destin précaire fut si intimement lié à celui des deux moulins.

Phénomène ou avertissement, histoire ou légende, voici ce que racontent les vieux un soir au coin du feu.

Jean était fils unique de François, meunier du coteau sud, et Blanche, fille unique de Narcisse, meunier du coteau nord. Tous deux, orphelins de mère, s'aimaient tendrement et les vieux meuniers caressaient l'espoir d'unir leurs intérêts par un partage si bien assorti.

Un soir de journée très chaude, Jean proposa à Blanche de l'accompagner à Verchères, sur la rive opposée du fleuve, pour remettre à Desmarais, le chaloupier, le prix d'une embarcation neuve. Blanche voulait bien, il fallait au préalable l'assentiment de son père. Le temps était superbe : le soleil couchant glissait doucement sur la cime bleutée des Laurentides quelques légers nuages comme des rubans de tulle rose flottaient à la dérive sur un firmament d'or en fusion. Mais au sud, de gros nuages gris montaient lentement à l'horizon et, comme de gigantesques mouches-à-feu, s'embrasaient soudainement pour s'éteindre aussitôt. Les nuages inquiétaient les deux meuniers; aussi, firent-ils quelques objections au voyage sur l'eau. Mais Jean était si confiant, Blanche se fit si cajoleuse, qu'après un dernier baiser, les jeunes s'embarquèrent et s'éloignèrent en chantant, à la cadence des rames, la vieille romance des "Deux Amants".

²³ La Revue moderne, décembre 1933.

C'étaient deux amants qui rêvaient d'amours lointaines,
C'étaient deux amants qui s'aimaient bien tendrement.
Ils s'en sont allés sur une barque fragile,
Ils s'en sont allés au pays des exilés.

Leurs voix s'éteignirent dans le lointain et les vieux meuniers, debout sur la grève, les virent disparaître dans l'étroite passe qui sépare l'île Marie de l'Île-Bouchard. Cette passe aboutit à l'Île-aux-Prunes, en face de Verchères et dispense d'un détour de trois lieues.

Nos voyageurs débarquèrent au Vieux-Moulin, situé près du monument de Madeleine, puis, ayant accompli leur mission, ils s'attardèrent chez des amis.

Vers dix heures, ils décidèrent de revenir malgré l'obscurité et malgré le vent qui déjà s'élevait. Des éclairs sillonnaient le firmament; un roulement lointain annonçait l'orage. Sourds aux conseils de leurs amis qui voulaient les retenir à Verchères, Jean et Blanche s'embarquèrent, espérant devancer la tempête. Ils disparurent bientôt dans la direction de la passe en arrière de l'Île aux Prunes.

Réunis au moulin du coteau du sud, François et Narcisse attendaient avec inquiétude le retour de leurs enfants. Ils avaient placé un fanal allumé dans l'embrasure de la lucarne donnant sur le fleuve, pour les guider dans l'obscurité.

La tempête longtemps annoncée se déclina avec une violence inouïe.

Le vent mugissait, hurlait dans les ailes et la toiture. La pluie et la grêle crépitaient dans les fenêtres, menaçant de tout casser. Sur le fleuve, à la lueur des éclairs, on voyait des nuages bas, échevelés, raser, bousculer les vagues écumantes. Les éléments confus se dressaient les uns contre les autres, se tordaient dans un corps à corps titanesque, chaotique, infernal.

Narcisse et François, instinctivement, tombèrent à genoux et d'une voix émue récitèrent le chapelet pour implorer la protection de la Vierge. Presqu'aussitôt, le tonnerre s'éloigna, la pluie cessa. Le vent seul continua à souffler et la vague agitée déferla sur la grève. À minuit, comme les voyageurs n'apparaissaient pas, les meuniers en conclurent qu'ils avaient décidé de passer la nuit à Verchères et, confiants, ils allèrent se coucher.

Le jour parut, radieux. La matinée s'écoula, ensoleillée. Aucune embarcation sur le fleuve. L'inquiétude s'insinua peu à peu, sournoise, lancinante dans les coeurs paternels. Bientôt elle grandit, les enserra comme dans un étai. N'en pouvant plus, ils se consultèrent, descendirent sur la grève et appareillèrent pour aller aux nouvelles. Soudain, une chaloupe montée par deux hommes, parut entre les deux îles. Aussitôt qu'ils furent à portée de voix, le père Narcisse héla les rameurs. C'étaient Louis Chevalier et Désiré Nantais de Verchères, des amis de la famille, qui avaient assisté au départ des amoureux et venaient s'informer d'eux.

Les deux vieillards devinrent livides et se regardèrent sans se voir : un voile jaune flottait devant leurs yeux. Le coeur en arrêt, ils comprirent qu'un grand malheur fondait sur eux. Alors ce fut une scène de désespoir à fendre l'âme : les deux vieillards pleuraient, criaient, erraient sur la grève en se tirant les cheveux. Pendant ce temps, les deux rameurs avaient atterri et, à force de paroles d'espoir et de suppositions, parvinrent à les calmer : les enfants n'étaient peut-être pas morts; ils étaient peut-être échoués sur une île; il valait mieux organiser des recherches. On alerta les voisins et bientôt six chaloupes montées par les Goulet, les Rivest, les Juneau, les Laporte, les Grenier, partirent dans différentes directions pour explorer les îles. Tout l'après-midi et jusqu'au coucher du soleil, on fit des recherches. Le soir, la côte de Repentigny et celle de Verchères furent mises en alarme. Les femmes passèrent la nuit en prière. À l'aube, quarante chaloupes quittèrent les deux rives, chargées de vaillants rameurs munis de grappins, de perches, de cordes et de provisions pour la journée. On visita l'Île aux Prunes, l'Île aux Bœufs, l'Île à Prive, sans succès. En amont, on visita l'île Beauregard, l'île Hertel, l'île Bellegarde, l'île Robinet, l'île Lebel et finalement sur la grève de l'Île à la Dague on trouva une chaloupe renversée, sans rame. Plus de doutes, les malheureux avaient péri, victimes de la tempête. Trois jours durant, on continua les recherches. Aucun résultat. Tout le monde était consterné et, le dimanche, au prône, les curés de Repentigny et de Verchères récitèrent des prières publiques pour retrouver les deux disparus. Le lundi matin, on alla quérir à Varennes le tableau miraculeux de sainte Anne et, après avoir exploré toute la côte sud, on trouva enfin, en face des Grèves, les corps flottant au fil des eaux, étroitement enlacés. Fait étrange, un solide rosaire les retenait par le cou, les unissant dans le trépas.

Les funérailles eurent lieu à l'église de Repentigny. La population des deux rives était accourue comme pour un jour d'obligation. Les sympathies et les consolations affluèrent chez les deux malheureux pères. Ils demeurèrent inconsolables et moururent tous deux de chagrin au cours de l'année. Les deux moulins furent abandonnés. Depuis ce temps, quand la brise souffle du large, on entend, près des moulins, ce murmure mystérieux, tantôt doux comme une mélodie, tantôt plaintif comme un gémissement, tantôt grave et expirant comme un sanglot.

Certain soir d'été, on aperçoit au clair de lune un esquif monté par un jeune homme et une dame blanche, qui longe l'île Marie. La brise apporte l'écho du refrain de la complainte de "Deux amants" :

C'étaient deux amants qui rêvaient d'amours lointaines,
C'étaient deux amants qui s'aimaient bien tendrement.
Ils s'en sont allés sur une barque fragile,
Ils s'en sont allés au pays des exilés.

Leur nacelle, doucement bercée par la vague, disparaît comme une brume diaphane dans la direction de l'Île à la Bague. Personne n'a jamais pu les rejoindre, ni les interroger. C'est le secret des ombres, le secret de ceux qui, comme nous, ont vécu, rêvé et pleuré et qui, par delà la tombe, continuent à vivre et à s'aimer.

15- Madeleine de Repentigny²⁴

Par Françoise²⁵

J'ai souvenance d'avoir lu, dans l'heureux temps où l'on croit aux contes merveilleux, la touchante histoire de Madeleine de Repentigny dont les vieilles annales des Ursulines conservent encore le nom.

C'était en 1717. Un jeune sauvage appartenant à la grande tribu iroquoise, dans une rixe avec un Français qui avait insulté sa soeur Fleur du Printemps, avait tué son adversaire.

Le jeune Indien, qu'on avait baptisé sous le nom de Paul, était, selon l'histoire, un des types les plus beaux de la race guerrière : grand, bien fait, intelligent, il avait été adopté par un éminent ecclésiastique de ce temps, lequel, destinant son protégé à la prêtrise, lui avait donné toute la science nécessaire.

Mais le sang des vaillants chefs, ses pères, coulait trop bouillant dans les veines de Paul, et quand il eut atteint l'âge de la majorité, il alla rejoindre son peuple.

Or, le jeune Iroquois avait, quelque temps auparavant, sauvé des eaux Madeleine de Repentigny. À la vive reconnaissance de celle-ci se mêla bientôt un sentiment plus tendre qui changea toute la vie de Madeleine.

Paul n'avait jamais paru s'apercevoir de la préférence marquée que la jeune fille avait pour lui. Fier et hautain, il se retranchait derrière un masque de froideur impénétrable.

Les Français et les Iroquois étaient alors en paix et ceux-ci avaient souvent accès dans le fort; ce fut dans une de ces visites que s'éleva la querelle sanglante dont on a déjà parlé. Paul fut arrêté et jeté en prison.

L'amour rend ingénieux. Madeleine de Repentigny parvint à tromper la surveillance des gardiens et lui fit parvenir, dans un petit pain, une lime et un plan d'évasion qu'elle avait conçu pour lui.

Mais quand, par une nuit profonde, Paul tenta de s'échapper de sa prison en se laissant glisser le long du mur, la sentinelle crut entendre un léger bruit et déchargea immédiatement son arme dans cette direction.

²⁴ Petite-fille (1698-1739) du seigneur Pierre Legardeur de Repentigny, elle devint religieuse chez les Ursulines. Avant d'entrer en religion, elle vécut probablement à Montréal.

²⁵ Françoise, pseudonyme de Barry, Madeleine, Chroniques du lundi. Montréal, Sans éditeur, 1895. Pp. : 143-146.

La balle, hélas! atteignit en pleine poitrine le fugitif qui tomba dans les bras de mademoiselle de Repentigny, postée au bas de la tour avec sa vieille nourrice et un serviteur dévoué.

On s'empressa autour de Paul, mais la blessure était mortelle. Il ouvrit les yeux, et, apercevant Madeleine tout en pleurs qui se penchait sur lui, il porta la main à son coeur et mourut en disant :

- Je l'aimais, pourtant.

Quelques mois plus tard, Madeleine de Repentigny entra aux Ursulines pour s'y faire religieuse.

Quand et où ai-je lu cette histoire? Je ne me rappelle pas. Il m'en échappe bien des détails, ainsi que le nom de l'auteur et le titre du livre lui-même.

Mais tout enfant que j'étais alors, il me resta de cette aventure un souvenir si fort, si vivace que je le retrouve tout frais dans mon esprit.

Qu'une Madeleine de Repentigny eut existé, cela ne saurait faire aucun doute; les registres du cloître en font foi et disent, de plus, qu'elle laissa une certaine somme d'argent destinée à l'entretien perpétuel d'une lampe comme elle en avait fait le voeu.²⁶

Quand j'allai aux Ursulines, j'éprouvai un plaisir indicible en songeant que j'allais y voir les traces du passage de mon héroïne.

Et lorsque, pour la première fois, j'entrai avec mes compagnes dans la chapelle du cloître, lorsque, promenant mes regards sur les murs blanchis à la chaux, les vieux tableaux d'un autre siècle qui les ornent, ces hautes imposantes stalles où psalmodient d'une voix grave et solennelle les filles d'Angèle de Mérici, je ne pus me défendre d'un sentiment d'émotion profonde.

Tout devant la grille du sanctuaire brûlait la lampe du tabernacle, mais plus haut, dans la pénombre d'un grand jubé, vis-à-vis l'autel de Notre-Dame du Grand Pouvoir, j'aperçus une petite flamme qui brillait doucement. Je me dis en la regardant si belle et si claire :

- La voilà donc enfin, la chère petite lumière qui ne s'éteint jamais.

Je ne m'étais pas trompé.

Et chaque fois que le règlement de la communauté nous réunissait au saint lieu, c'était un plaisir pour moi de retrouver ma vieille amie, de lui parler et de deviner ce que pourrait me dire sa lueur mystique.

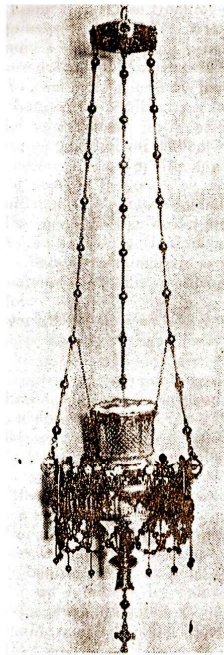
²⁶ Lire à ce propos "La lampe votive des Ursulines" par G.-E. Marquis, dans Le Terroir, vol. XIX, no 5, octobre 1937. P. 3.

Je chérissais son histoire et la gardais avec un soin jaloux, depuis le jour où j'avais confié le roman de mademoiselle de Repentigny à ma maîtresse de littérature, qui l'accueillit avec un haussement d'épaules et un sourire de crédulité.

En effet, ce n'était pas tout ce que la sévérité des règles monastiques pouvait désirer, et je m'exposai plus à ce qu'on détruisit ma légende ou qu'on doutât de son authenticité...

Depuis, bien des jours ont passé. D'autres histoires, ou plus réelles ou plus fictives encore, sont venues s'ajouter à la touchante histoire de Madeleine, et je les garde toutes dans mon âme : petites lumières qui ne s'éteignent jamais!...

Media Item



Caption: La lampe votive de Mlle de
Repentigny
Date: ca 1927
Categories:

Description: Photo parue dans l'article
suivant : «La lampe votive de
Madeleine de Repentigny» dans
«Québec et l'île d'Orléans.
Évocations historiques», par J.-
Camille Pouliot, Juge à la Cour
Supérieure. Québec, 1927. pp.
55-59, photo, p. 56.

Links:

: [not linked to people, facts, or sources]

16- La cloche de Saint-Gabriel²⁷

(Saint-Gabriel-de-Brandon)

Par Gonzague Ducharme

Dans la paroisse de Saint-Gabriel de Brandon, "en janvier 1849, la cloche, que l'on avait installée sur une chèvre, disparut mystérieusement, et malgré toutes les recherches, on ne put d'abord la retrouver...

L'évêque, que Monsieur le curé Théoret avait informé de cet événement peu ordinaire, ordonna à ce prêtre et aux marguilliers de prendre des procédures contre les détenteurs de la cloche. Ces derniers firent avertir le pasteur que plutôt que de se départir de l'objet en litige, ils préféreraient le détruire. Les marguilliers, sachant que les rebelles²⁸ étaient déterminés, hésitèrent devant ces menaces; de plus, on ne savait pas alors, d'une manière certaine, qui avait pris la cloche, ni qui l'avait en sa possession.

Un jour, le secret fut dévoilé : on sut où elle se trouvait. Aussitôt, 5 ou 6 gars bien déterminés, parmi lesquels un Morrison et un Desmarais, allèrent pendant la nuit l'enlever de la grange où on l'avait mise, et ils la rapportèrent à la chapelle du village. On la remit sur une chèvre, et, pour prévenir un nouvel enlèvement de cette cloche, qui n'avait pas probablement le poids du bourdon de l'église Notre-Dame de Montréal, chaque soir, lorsque l'angélus était sonné, on la descendait de son poste aérien et on la mettait sous clef. Un soir, on retarda quelque peu de prendre cette précaution, et lorsque vers neuf heures, on voulut rentrer la cloche, on s'aperçut, avec stupéfaction, qu'elle était de nouveau disparue.

Les gens d'en bas se la passèrent de main en main, secrètement, puis l'immergèrent dans la baie à Barolette, près de la décharge du lac, dans la rivière Maskinongé.

Lorsque les esprits furent un peu calmés, il y eut à Saint-Gabriel une retraite dont les vieillards ont gardé le souvenir. Elle dura plusieurs jours et devait se terminer le jour de Pâques (1851). Il n'y a pas de doute que l'éloquent prédicateur²⁹ qui la prêcha fit allusion aux récents événements. La tradition nous rapporte que pendant ses sermons, peu d'yeux restèrent secs.

²⁷ Ducharme, Gonzague, Histoire de Saint-Gabriel de Brandon. Montréal, Librairie Ducharme, 1917. P. 81.

²⁸ Un groupe de paroissiens de la Rivière qui s'opposaient à la reconstruction de l'église paroissiale au village actuel.

²⁹ Charles Chiniquy, l'apôtre de la tempérance qui devait apostasier quelques années plus tard.

Il sut vaincre les dernières résistances des rebelles d'en bas, déjà ébranlés par les manières aimables et polies de M. Dequoy³⁰. Toujours est-il que le matin de Pâques, un bruit inusité fit sortir de leurs demeures les rares habitants du village : la cloche revenait, non pas de Rome, mais, nouvelle Naïade, sortant des eaux glacées du lac, elle arrivait sur une voiture, escortée par le grand Louison³¹ et quelques autres citoyens de la Rivière.

Ce jour-là, les paroissiens eurent le bonheur d'ouïr de nouveau les sons aimés de leur cloche, muette depuis si longtemps.



La musique traditionnelle et le fléché sont à l'honneur.

À l'occasion d'une rencontre à la bibliothèque du Collège de l'Assomption vers 1980 : première rangée, de gauche à droite, Stéphane Olivier, Pierre Bélanger, artisan du fléché et Marc Brien, chanteur folklorique; à l'arrière, Réjean Olivier, bibliothécaire du Collège de l'Assomption.

³⁰ M. Joseph Dequoy, nommé curé de Saint-Gabriel en 1850.

³¹ Louis Beausoleil, homme d'une force peu commune, qui, à la demande des rebelles, avait enlevé la cloche.

17- La côte du diable³²

Glanures et anecdotes historiques

Saint-Norbert de Berthier, I

Par Réal Aubin, C.S.V.

Au nord de la paroisse de Saint-Norbert, dans le comté de Berthier, se développent deux rangs appelés Rang de Sainte-Anne et Rang du Chemin du Lac. Ce dernier chemin porte aussi le nom de Route Alfred. Voisins à leur départ du village, ces deux rangs s'étendent presque parallèlement jusqu'au moment où le Rang du Chemin du Lac quitte les limites de la paroisse pour continuer seul vers le village de Saint-Gabriel de Brandon. À trois milles et demi, au nord de l'église paroissiale de Saint-Norbert, un chemin transversal unit les deux rangs; c'est sur ce chemin transversal, à peu près à mi-chemin entre les deux rangs mentionnés, que se trouve située la "Côte du Diable" dont nous allons raconter l'histoire.

À première vue, cette côte semble bien ordinaire : si le chemin serpente un peu, les pentes ne sont pas trop raides; le point est bien modeste, tout autant que le ruisseau qui, après un détour, se dirige vers Saint-Félix-de-Valois; les champs avoisinants paraissent incultes et des massifs d'aulnes les ont envahis. Seulement, sur cette butte dénudée, toute voisine du ponceau, s'est déroulée un jour l'aventure si effroyable d'où cet endroit tire son nom.

Voici les faits, tels qu'on les racontait encore il y a une douzaine d'années.

Il y avait dans cette partie de la paroisse un homme qui aimait bien la pêche à la ligne et qui, hélas!, était devenu tristement célèbre par les jurons et les "sacres" qu'il proférait. Tous déploraient l'inconvenance de ses propos et on pensait même que ce "langage de charretier" recevrait un jour sa punition du ciel. Malgré les avertissements de ses voisins et de ses amis, notre homme - appelons-le Baptiste - ne s'était jamais corrigé de son lamentable défaut.

Un matin d'été, Baptiste décida d'aller à la pêche. La truite et le goujon abondent dans les trous noirs que le ruisseau fait en sortant de l'érablière voisine. À bonne heure, notre pêcheur était déjà posté au pied de la butte, à une soixantaine de pieds du chemin. Mais contrairement à l'ordinaire, ce matin-là, Baptiste ne prenait rien : il avait beau choisir le meilleur ver, tendre la ligne en appliquant tous les trucs qu'il avait si souvent expérimentés, rechercher les coins ombragés, ça ne voulait pas mordre et les grenouilles qui dansaient entre les sagittaires semblaient pouffer de rire. Pauvre Baptiste! Les jurons et les sacres augmentaient avec sa déconvenue.

³² Ce récit est extrait du manuscrit Saint-Norbert de Berthier, par Réal Aubin, monographie dactylographiée de 112 pages (1947) conservée aux archives des Clercs de Saint-Viateur à Joliette. Voir dossier Légendes.

Midi était passé quand Baptiste décida de rentrer à la maison et commença d'enrouler sa corde à pêcher autour de la longue branche d'aulne qui lui servait de canne. C'est alors que survint quelque chose d'aussi extraordinaire qu'inattendu.

Juste au moment où Baptiste atteignait le faite de la butte et se préparait à enjamber la "pagée" de clôture en maudissant poissons, ruisseaux, nature, il se sentit vivement soulevé de terre. C'était Satan lui-même qui l'avait agrippé par les épaules et qui le transportait maintenant dans les airs. Notre pêcheur était plus mort que vif! Un tas de questions se pressaient dans son esprit épouvanté : où allait-il? Qu'allait-il devenir? Ce diable, dont il sentait les griffes lui entrer dans les épaules, allait-il le mener dans quelque coin perdu ou peut-être même jusqu'en enfer où on le ferait frire comme une truite dans le beurre, en expiation de tous ses péchés?

Baptiste n'eut pas le loisir de s'en demander davantage. Le diable venait de le laisser tomber dans un sentier sablonneux, à l'extrémité nord de la paroisse. Ce chemin privé, qui existe encore, mettait en communication le Rang de Sainte-Anne avec l'actuelle paroisse de Saint-Cléophas. On appelle ce chemin le "p'tit Sainte-Anne".

On pense bien que Baptiste dut se hâter de rentrer chez lui et surtout qu'il se repentait de ses jurons. On pense aussi qu'il n'aimait pas trop raconter son étrange voyage et qu'il n'en aurait soufflé mot s'il n'avait été aperçu alors qu'il passait au-dessus du Rang de Sainte-Anne. Si l'on ignore tout à fait ce qu'il advint de Baptiste, on conserve néanmoins le souvenir de son aventure, puisque depuis on a appelé "Côte du Diable", la scène principale de ce drame.



Le Moulin de Saint-Cuthbert (Pinsonneault, Trois-Rivières)

Carte postale de la BNQ

18- Le lac des innocents³³

Glanures et anecdotes historiques

Saint-Norbert de Berthier, II

Par Réal Aubin, C.S.V.

Un autre incident, moins tragique, s'est déroulé à Saint-Norbert, vers 1880, sur l'étang qui avoisine le presbytère et qui donne au village beaucoup de sa poésie. C'est là un conte qui est, dit-on, de l'histoire.

Tout comme aujourd'hui, il y avait alors un lac minime, si petit qu'on n'osait pas l'appeler lac. C'est là que devait arriver l'aventure si amusante et en même temps si dramatique qui devait laisser un nom à ce lac.

À ce moment, une chaussée barrait l'eau un peu en aval du pont actuel qui n'existait pas encore à ce moment. Les habitants du Rang de Sainte-Anne venaient alors à l'église par cette pointe de terre qui étrangle l'étang, à l'arrière du presbytère.

L'eau amassée par la chaussée fournissait le pouvoir hydraulique au moulin à bois et à farine et procurait aux villageois ainsi qu'à leur curé, une nappe d'eau qui avait l'air d'un lac, un lac bien peu profond en vérité, mais un lac qui réjouissait et égayait tout le village. C'est encore ainsi aujourd'hui.

Les enfants d'alors l'aimaient et le curé, Monsieur Joseph-Sinoide Saint-Aubin, s'y promenait en chaloupe. Or, le plus triste de cette histoire, c'est que pour quelque malheureuse affaire politique, le curé se brouilla bel et bien avec le propriétaire du moulin. Celui-ci n'avait pas la parole facile de Monsieur le Curé, mais il disposait d'une autre arme, comme nous allons le voir.

Voyant un jour Monsieur le Curé en train de dire son bréviaire dans une chaloupe amarrée au beau milieu du lac, il courut aussitôt ouvrir toute grande l'écluse en bois qui maintenait le niveau de l'étang, non sans avoir averti de l'affaire les enfants du village.

³³ Idem. Cette légende a été racontée à l'auteur par l'abbé Gaston Malo. Le Père Aubin se demande si c'était une légende ou un fait véridique.

Monsieur le Curé, tout absorbé aux soins de l'office divin, ne remarqua rien d'insolite jusqu'à ce qu'il se vit tout à coup échoué sur le fond boueux de la rivière.

"Le pauvre innocent!"

Le pire est que la victime dut regagner son presbytère en franchissant le fond vaseux de l'étang, au grand amusement des badauds et sous les rires railleurs des gamins du village, tout réjouis de la bonne aventure que s'était fait jouer l'autre, trop innocent pour prévoir un pareil guet-apens.

C'est depuis ce jour-là que Saint-Norbert possède un lac que les malins appellent encore le "Lac des Innocents".



Le Moulin de Saint-Cuthbert (Pinsonneault, Trois-Rivières)
(Point de vue différent) Carte postale de la BNQ

19- Le fantôme de l'avare³⁴

(Saint-Sulpice)

Par Honoré Beaugrand

Vous connaissez tous, vieillards et jeunes gens, l'histoire que je vais vous raconter. La morale de ce récit, cependant, ne saurait vous être redite trop souvent, et rappelez-vous que derrière la légende, il y a la leçon terrible d'un Dieu vengeur qui ordonne au riche de faire la charité.

C'était la veille du jour de l'an de grâce 1858.

Il faisait un froid sec et mordant.

La grande route qui longe la rive nord du Saint-Laurent de Montréal à Berthier était couverte d'une épaisse couche de neige, tombée avant la Noël.

Les chemins étaient lisses comme une glace de Venise. Aussi, fallait-il voir si les fils des fermiers à l'aise des paroisses du fleuve se plaisaient à "pousser" leurs chevaux fringants, qui passaient comme le vent au son joyeux des clochettes de leurs harnais argentés.

Je me trouvais en veillée chez le père Joseph Hervieux, que vous connaissez tous. Vous savez aussi que sa maison, qui est bâtie en pierre, est située à mi-chemin entre les églises de Lavaltrie et de Lanoraie. Il y avait fête ce soir-là chez le père Hervieux. Après avoir copieusement soupé, tous les membres de la famille s'étaient rassemblés dans la grande salle de réception.

Il est d'usage que chaque famille canadienne donne un festin au dernier jour de chaque année, afin de pouvoir saluer, à minuit, avec toutes les cérémonies voulues, l'arrivée de l'inconnue qui nous apporte à tous une part de joies et de douleurs.

Il était dix heures du soir.

Les bambins, poussés par le sommeil, se laissaient les uns après les autres rouler sur les robes de buffle qui avaient été étendues autour de l'immense poêle à fourneau de la cuisine.

Seuls, les parents et les jeunes gens voulaient tenir tête à l'heure avancée, et se souhaiter mutuellement une bonne et heureuse année, avant de se retirer pour la nuit.

³⁴ Beaugrand, Honoré, La chasse-galerie. Montréal, Fides, 1979. P. : 83-92. (Collection du Nénuphar).

Une fillette vive et alerte qui voyait la conversation languir, se leva tout à coup et allant déposer un baiser respectueux sur le front du grand-père de la famille, vieillard presque centenaire, lui dit d'une voix qu'elle savait irrésistible :

- Grand-père, redis-nous, je t'en prie, l'histoire de ta rencontre avec l'esprit de ce pauvre Jean-Pierre Beaudry - que Dieu ait pitié de son âme - que tu nous racontas l'an dernier, à pareille époque. C'est une histoire bien triste, il est vrai, mais ça nous aidera à passer le temps en attendant minuit.

- Oh! Oui! Grand-père, l'histoire du jour de l'an, répétèrent en chœur les convives qui étaient presque tous les descendants du vieillard.

- Mes enfants, reprit d'une voix tremblotante l'aïeul aux cheveux blancs, depuis bien longtemps, je vous répète à la veille de chaque jour de l'an, cette histoire de ma jeunesse. Je suis bien vieux, et peut-être pour la dernière fois, vais-je vous la redire ici ce soir. Soyez toute attention, et remarquez surtout le châtement terrible que Dieu réserve à ceux qui, en ce monde, refusent l'hospitalité au voyageur en détresse.

Le vieillard approcha son fauteuil du poêle, et ses enfants ayant fait cercle autour de lui, il s'exprima en ces termes :

- Il y a de cela soixante-dix ans aujourd'hui. J'avais vingt ans alors.

Sur l'ordre de mon père, j'étais parti de grand-matin pour Montréal, afin d'aller y acheter divers objets pour la famille; entre autres, une magnifique dame-jeanne de Jamaïque, qui nous était absolument nécessaire pour traiter dignement les amis à l'occasion du nouvel an. À trois heures de l'après-midi, j'avais fini mes achats, et je me préparais à reprendre la route de Lanoraie. Mon "berlot" était assez bien rempli, et comme je voulais être chez nous avant neuf heures, je fouettai vivement mon cheval qui partit au grand trot. À cinq heures et demie, j'étais à la traverse au bout de l'île, et j'avais jusqu'alors fait bonne route. Mais le ciel s'était couvert peu à peu et tout faisait présager une forte bordée de neige. Je m'engageai sur la traverse, et avant que j'eusse atteint Repentigny, il neigeait à plein temps. J'ai vu de fortes tempêtes de neige durant ma vie, mais je ne m'en rappelle aucune qui fût aussi terrible que celle-là. Je ne voyais ni ciel ni terre, et à peine pouvais-je suivre le "chemin du roi" devant moi; les "balises" n'ayant pas encore été posées, comme l'hiver n'était pas avancé. Je passai l'église Saint-Sulpice à la brunante; mais bientôt, une obscurité profonde et une "poudrerie" qui me fouettait la figure, m'empêchèrent complètement d'avancer. Je n'étais pas bien certain de la localité où je me trouvais, mais je croyais alors être dans les environs de la ferme du père Robillard. Je ne crus pouvoir faire mieux que d'attacher mon cheval à un pieu de la clôture du chemin, et de me diriger à l'aventure à la recherche d'une maison pour y demander l'hospitalité en attendant que la tempête fût apaisée. J'errai pendant quelques minutes et je désespérais de réussir, quand j'aperçus, sur la gauche de la grande route, une masure à demi ensevelie dans la neige et que je ne me rappelais pas avoir encore vue. Je me dirigeai en me frayant avec peine un passage dans les bancs de neige vers cette maison que je crus tout d'abord abandonnée. Je me trompais cependant; la porte en était fermée, mais je pus apercevoir par la fenêtre la lueur rougeâtre d'un bon feu de "bois franc" qui brûlait dans l'âtre. Je frappai et j'entendis aussitôt les pas d'une personne qui s'avançait pour m'ouvrir.

Au "Qui est là?" traditionnel, je répondais en grelottant que j'avais perdu ma route, et j'eus le plaisir immédiat d'entendre mon interlocuteur lever le loquet. Il n'ouvrit la porte qu'à moitié, pour empêcher autant que possible le froid de pénétrer dans l'intérieur, et j'entrai en secouant mes vêtements qui étaient couverts d'une couche épaisse de neige.

- Soyez le bienvenu, me dit l'hôte de la mesure en me tendant une main qui me parut brûlante, et en m'aidant à me débarrasser de ma ceinture fléchée et de mon capot d'étoffe du pays.

Je lui expliquai en peu de mots la cause de ma visite, et après l'avoir remercié de son accueil bienveillant, et après avoir accepté un verre d'eau-de-vie qui me réconforta, je pris place sur une chaise boiteuse qu'il m'indiqua de la main au coin du foyer. Il sortit, en me disant qu'il allait sur la route quérir mon cheval et ma voiture, pour les mettre sous une remise, à l'abri de la tempête.

Je ne pus m'empêcher de jeter un regard curieux sur l'ameublement original de la pièce où je me trouvais. Dans un coin, un misérable banc-lit sur lequel était étendue une peau de buffle, devait servir de couche au grand vieillard aux épaules voûtées qui m'avait ouvert la porte. Un ancien fusil, datant probablement de la domination française, était accroché aux soliveaux en bois brut qui soutenaient le toit en chaume de la maison. Plusieurs têtes de chevreuil, d'ours et d'originaux étaient suspendues comme trophées de chasse aux murailles blanchies à la chaux. Près du foyer, une bûche de chêne solitaire semblait être le seul siège vacant que le maître de céans eût à offrir au voyageur qui, par hasard, frappait à sa porte pour lui demander l'hospitalité.

Je me demandai quel pouvait être l'individu qui vivait ainsi en sauvage en pleine paroisse de Saint-Sulpice, sans que je n'en eusse jamais entendu parler? Je me torturai en vain la tête, moi qui connaissais tout le monde, depuis Lanoraie jusqu'à Montréal, mais je n'y voyais goutte. Sur ces entrefaites, mon hôte rentra et vint, sans dire mot, prendre place vis-à-vis de moi, à l'autre coin de l'âtre.

- Grand merci de vos bons soins, lui dis-je, mais voudriez-vous bien m'apprendre à qui je dois une hospitalité aussi franche. Moi qui connais la paroisse de Saint-Sulpice comme mon "pater", j'ignorais jusqu'aujourd'hui qu'il y eût une maison située à l'endroit qu'occupe la vôtre, et votre figure m'est inconnue.

En disant ces mots, je le regardai en face, et j'observai pour la première fois les rayons étranges que produisaient les yeux de mon hôte; on aurait dit les yeux d'un chat sauvage. Je reculai instinctivement mon siège en arrière, sous le regard pénétrant du vieillard qui me regardait en face, mais qui ne me répondait pas.

Le silence devenait fatigant, et mon hôte me fixait toujours de ses yeux brillants comme les tisons du foyer.

Je commençais à avoir peur.

Rassemblant tout mon courage, je lui demandai de nouveau son nom. Cette fois, ma question eut pour effet de lui faire quitter son siège. Il s'approcha de moi à pas lents, et posant sa main osseuse sur mon épaule tremblante, il me dit d'une voix triste comme le vent qui gémissait dans la cheminée :

- Jeune homme, tu n'as pas encore vingt ans, et tu demandes comment il se fait que tu ne connaisses pas Jean-Pierre Beaudry, jadis le richard du village. Je vais te le dire, car ta visite ce soir me sauve des flammes du purgatoire où je brûle depuis cinquante ans, sans avoir jamais pu jusqu'aujourd'hui remplir la pénitence que Dieu m'avait imposée. Je suis celui qui jadis, par un temps comme celui-ci, avait refusé d'ouvrir sa porte à un voyageur épuisé par le froid, la faim et la fatigue.

Mes cheveux se hérissaient, mes genoux s'entrechoquaient, et je tremblais comme la feuille du peuplier pendant les fortes brises du nord. Mais, le vieillard sans faire attention à ma frayeur, continuait toujours d'une voix lente :

- Il y a de cela cinquante ans. C'était bien avant que l'Anglais n'eût jamais foulé le sol de ta paroisse natale. J'étais riche, bien riche, et je demeurais alors dans la maison où je te reçois, ici, ce soir. C'était la veille du Jour de l'An, comme aujourd'hui, et seul près de mon foyer, je jouissais du bien-être d'un abri contre la tempête et d'un bon feu qui me protégerait contre le froid qui faisait craquer les pierres des murs de ma maison. On frappa à ma porte, mais j'hésitais à ouvrir. Je craignais que ce ne fût quelque voleur, qui sachant mes richesses, ne vint pour me piller, et qui sait, peut-être m'assassiner.

"Je fis la sourde oreille et après quelques instants, les coups cessèrent. Je m'endormis bientôt, pour ne me réveiller que le lendemain au grand jour, au bruit infernal que faisaient deux jeunes hommes du voisinage qui ébranlaient ma porte à grands coups de pied. Je me levai à la hâte pour aller les châtier dans leur impudence, quand j'aperçus en ouvrant la porte, le corps inanimé d'un jeune homme qui était mort de froid et de misère sur le seuil de ma maison. J'avais, par amour de mon or, laissé mourir un homme qui frappait à ma porte, et j'étais presque un assassin. Je devins fou de douleur et de repentir.

"Après avoir fait chanter un service solennel pour le repos de l'âme du malheureux, je divisai ma fortune entre les pauvres des environs, en priant Dieu d'accepter ce sacrifice en expiation du crime que j'avais commis. Deux ans plus tard, je fus brûlé vif dans ma maison et je dus aller rendre compte à mon créateur de ma conduite sur cette terre que j'avais quittée d'une manière si tragique. Je ne fus pas digne du bonheur des élus et je fus condamné à revenir à la veille de chaque nouveau Jour de l'An, attendre ici qu'un voyageur vint frapper à ma porte, afin que je pusse lui donner cette hospitalité que j'avais refusée de mon vivant à l'un de mes semblables. Pendant cinquante hivers, je suis venu, par l'ordre de Dieu, passer ici la nuit du dernier jour de chaque année, sans que jamais un voyageur dans la détresse ne vienne frapper à ma porte. Vous êtes enfin venu ce soir, et Dieu m'a pardonné. Soyez à jamais béni d'avoir été la cause de ma délivrance des flammes du purgatoire, et croyez que, quoi qu'il vous arrive ici-bas, je prierai Dieu pour vous là-haut."

Le revenant, car c'en était un, parlait encore quand, succombant aux émotions terribles de frayeur et d'étonnement qui m'agitaient, je perdis connaissance... Je me réveillai dans mon berlot, sur le chemin du roi, vis-à-vis l'église de Lavaltrie. La tempête s'était apaisée et j'avais sans doute, sous la direction de mon hôte de l'autre monde, repris la route de Lanoraie.

Je tremblais encore de frayeur quand j'arrivai ici à une heure du matin, et que je racontai aux convives assemblées, la terrible aventure qui m'était arrivée.

Mon défunt père, - que Dieu ait pitié de son âme - nous fit mettre à genoux, et nous récitâmes le rosaire, en reconnaissance de la protection spéciale dont j'avais été trouvé digne, pour faire sortir ainsi des souffrances du purgatoire une âme en peine qui attendait depuis si longtemps sa délivrance. Depuis cette époque, jamais nous n'avons manqué, mes enfants, de réciter à chaque anniversaire de ma mémorable aventure, un chapelet en l'honneur de la vierge Marie, pour le repos des âmes des pauvres voyageurs qui sont exposés au froid et à la tempête.

Quelques jours plus tard, en visitant Saint-Sulpice, j'eus l'occasion de raconter mon histoire au curé de cette paroisse. J'appris de lui que les registres de son église faisaient en effet mention de la mort tragique d'un nommé Jean-Pierre Beaudry, dont les propriétés étaient alors situées où demeure maintenant le petit Sansregret. Quelques esprits forts ont prétendu que j'avais rêvé sur la route. Mais où avais-je donc appris les faits et les noms qui se rattachaient à l'incendie de la ferme du défunt Beaudry, dont je n'avais jusqu'alors jamais entendu parler. M. le curé de Lanoraie, à qui je confiai l'affaire, ne voulut rien en dire, si ce n'est que le doigt de Dieu était en toutes choses et que nous devons bénir son saint nom.

Le maître d'école avait cessé de parler depuis quelques moments, et personne n'avait osé rompre le silence religieux avec lequel on avait écouté le récit de cette étrange histoire. Les jeunes filles émues et craintives se regardaient timidement sans oser faire un mouvement, et les hommes restaient pensifs en réfléchissant à ce qu'il y avait d'extraordinaire et de merveilleux dans cette apparition surnaturelle du vieil avare, cinquante ans après son trépas.

Le père Montépel fit enfin trêve à cette position gênante en offrant à ses hôtes une dernière rasade de bonne eau-de-vie de la Jamaïque, du retour heureux des voyageurs. On but cependant cette dernière santé avec moins d'entrain que les autres, car l'histoire du maître d'école avait touché la corde sensible dans le cœur du paysan franco-canadien : la croyance à tout ce qui touche aux histoires surnaturelles et aux revenants.

Après avoir cordialement salué le maître et la maîtresse de céans et s'être redit mutuellement de sympathiques bonsoirs, garçons et filles reprirent le chemin du logis. Et en parcourant la grande route qui longe la rive du fleuve, les fillettes serraient en tremblotant le bras de leurs cavaliers, en entrevoyant se balancer dans l'obscurité la tête des vieux peupliers; et en entendant le bruissement des feuilles, elles pensaient encore malgré les doux propos de leurs nouveaux amoureux, à la légende du "Fantôme de l'avare".

20- Le trou du diable³⁵

(Sainte-Béatrix)

Par Josée Loyer

L'île d'Orléans a eu ses légendes. Philippe Aubert de Gaspé raconte des faits au sujet de "feux follets", de "sorciers", de "jeteurs de sorts", etc... Nos premiers défricheurs avaient, eux aussi, leurs récits auxquels ils croyaient.

Ici, à Sainte-Béatrix, il y avait le "trou du diable". On le situait dans les pointes de terres avoisinant la rivière L'Assomption, dans le rang Sainte-Cécile. Il y avait là un colon qui, tous les soirs ou à peu près, entendait se promener les carcasses des animaux morts dans les champs voisins. C'était un va-et-vient continu près de la maison. À leur tour, les patates se promenaient du caveau à la maison. En plus de ces scènes cocasses, il était ennuyé par un voisin qu'on disait "étrangleur de maîtresses d'écoles". La vie n'étant plus tenable, il fit demander le curé Blanchard pour bénir les lieux et chasser les prétendus sorciers.



Saint-Henri-de-Mascouche : le manoir des Le Gardeur de Repentigny
ou manoir Pangman. Façade / Edgar Gariépy.

³⁵ Loyer, Josée, Sainte-Béatrix d'hier à aujourd'hui. Sainte-Béatrix, Comité du développement touristique, 1983. P. 106.

21- La légende de l'étalon noir³⁶

(Sainte-Élisabeth)

La première église de Sainte-Élisabeth a été démolie parce qu'elle enfonçait dans l'argile. Les colons eurent tôt fait d'en construire une autre à un autre endroit. Une corvée fut levée : tous les paroissiens se mirent à l'ouvrage. Une bonne journée, alors que tous les hommes suaient sang et eau et que des bras manquaient pour "venir à bout de l'ouvrage", un grand étalon noir apparut, sortant des bois. On ne l'avait jamais vu : n'importe qui se serait souvenu de ce cheval à fière allure et dont la beauté de la robe en faisait un être à part. Le cheval approcha, calme et docile. Les paroissiens l'eurent vite amadoué et ... attelé. Par la suite, ils s'en servirent pour effectuer toutes les lourdes tâches qu'ils avaient du mal à effectuer faute de force musculaire. L'église fut érigée en un rien de temps. On n'y avait pas célébré la première messe que le cheval est disparu. Personne ne l'a plus jamais revu.³⁷



Première église de Sainte-Élisabeth
bénite le jour de la Toussaint 1814 et démolie en 1903
(Le Diocèse de Montréal à la fin du dix-neuvième siècle. Montréal, Senécal, 1900)

³⁶ Guide de Lanaudière : culture, histoire et tourisme. Sous la direction de Christian Morissonneau. Joliette, Conseil régional de la culture de Lanaudière, 1985. P. 225.

³⁷ Voir aussi dans Le Saint-Laurent historique, légendaire et topographique. 1906. P. 27 : "L'église Saint-Pierre de Sorel" ou "La légende du cheval blanc".

22- Le chapelet du père Forget³⁸

(Saint-Jean-de-Matha)

Par Théophile-Stanislas Provost, prêtre

Le 27 janvier 1853, Monsieur Gagnon, archiprêtre et curé de Berthier, au nom de Mgr de Montréal, fait le choix de l'emplacement de la première église de Saint-Jean-de-Matha et y érige une croix.

Neuf jours après la plantation de la croix, le 5 février, un jour de vent et de froid extraordinaires, où le thermomètre marqua la plus basse température de cette saison rigoureuse, un vieillard de quatre-vingts ans, Louis Forget, l'un des donateurs du terrain de l'église, sortit de sa maison vers les neuf heures du matin, revêtu d'un vieil et mince habit d'été. Remontant, par le chemin public, la petite éminence qui conduisait à la croix, il s'arrêta devant celle-ci. Il se découvre respectueusement, se jette à genoux dans la neige, fait un signe de croix long, solennel et plein de dévotion, puis il commence à voix demi-haute, lente et régulière, la récitation du chapelet de la Sainte Vierge.

La bise glacée du nord siffle autour de lui; la neige en poudrierie lui fouette la figure, ses longs cheveux blancs se lèvent, se rabattent et tournoient sur sa tête au gré de la tourmente; de fois à autre, son buste et même sa personne disparaissent dans les tourbillons de cette poussière de glace, mais quand le vent fléchit, un instant comme pour reprendre une nouvelle force, on voit la neige s'écouler de la tête et des épaules du vieillard qui, droit et fixe comme une statue, continue toujours sa prière.

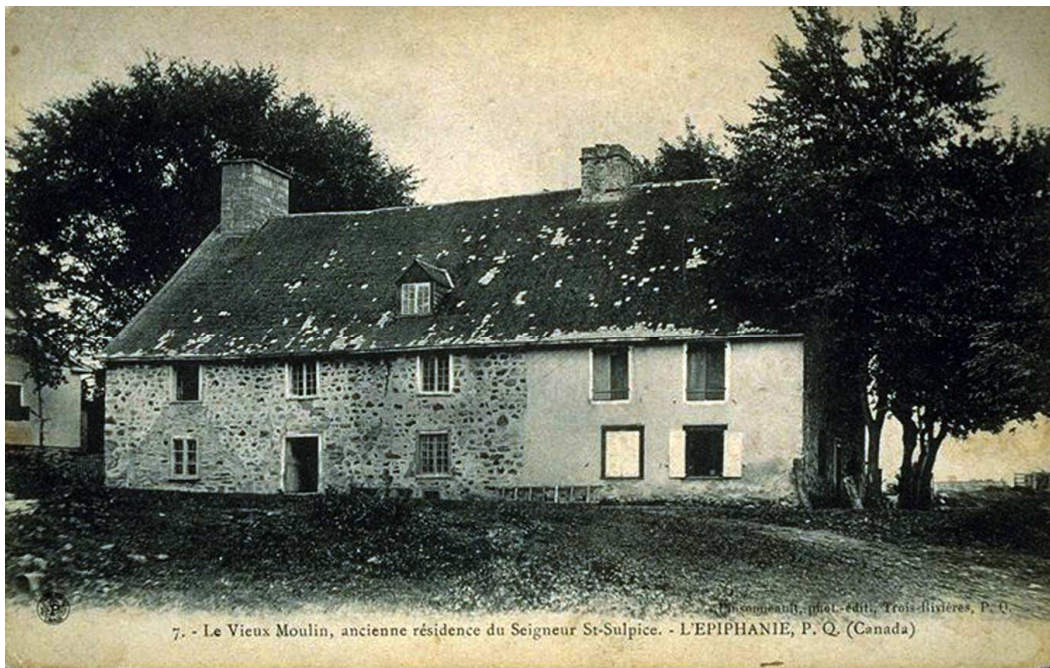
Quelques personnes témoins de cet acte plus que méritoire sont surprises, étonnées de ce que cet homme ne soit déjà engourdi, gelé, étouffé, sous l'action de cette effroyable tempête. On se demande ce qu'on doit faire, si l'on doit aller le chercher ou le laisser dans cette situation? Qui sait le temps qu'il y restera? On s'apprête à sortir pour aller lui parler. À ce moment-là même, l'ouragan a repris haleine, ce ne sont plus des nuages de poudrierie qui se soulèvent dans l'air, mais des montagnes de neige qui obscurcissent le ciel. On rebrousse chemin pouvant à peine respirer, et on se rejette dans la maison qui craque et qui gémit sous l'effort d'un vent glacial, impétueux, furieux. Des branches d'arbres sont cassées, saisies par la tourmente et jetées à de grandes distances. Tout le monde est effrayé de la tempête, le froid est intense, personne ne bouge, pas un homme dehors, excepté le père Forget au pied de la croix et qui poursuit toujours sa prière.

³⁸ Provost, Théophile-Stanislas, L'histoire d'un établissement paroissial de colonisation, Saint-Jean-de-Matha. Joliette, L'Estudiant, 1888. P. 55.

Dans l'intervalle de répit qui suivit cette crise de fureur, on put s'apercevoir que le vieillard achevait tranquillement son chapelet. Il n'avait pas bougé. Seulement la neige s'était amoncelée autour de lui, elle lui arrivait sous les bras. Il termina sa prière qui avait bien duré une demi-heure, renouvela le plus révérencieux signe de croix, se leva, remit son bonnet sur sa tête, fit un profond salut à la croix, puis redescendit tranquillement à sa maison, dans la neige à moitié jambes.

Explique qui pourra cet acte de foi et de piété, accompli dans des circonstances extraordinaires où, humainement parlant, l'homme le plus vigoureux n'aurait pu résister, sinon sans périr, du moins sans contracter une maladie. Et cependant le père Forget n'en fut nullement affecté.

L'église fut construite l'année suivante et le père Forget y entendit la première messe; étant au commencement du carême en parfaite santé, il annonça sa mort à ses enfants pour le vendredi saint, et la chose arriva à point; il fut inhumé le lendemain de Pâques, dans l'église, comme il l'avait demandé, et cette sépulture fut la première dans la nouvelle paroisse, environ deux mois après l'arrivée du premier curé.



Le vieux moulin, ancienne résidence du seigneur de St-Sulpice, L'Épiphanie

Photo : Pinsonneault, Trois-Rivières.

23- Le jour des morts³⁹

(Saint-Norbert)

Par Irénée Lavallée, Rhétorique

Prions! Prions pour ceux qui dorment sous la terre.
Que le Seigneur leur donne un asile plus doux!
Prions! Quand nous serons près d'eux dans la poussière,
Un chrétien, en passant, se souviendra de nous.

(B. P. D'Autreches)

... Et de toutes ces têtes blondes d'enfants, penchées sous l'or pâle de la lampe, des cris légers, des voix claires montent dans l'air chaud où s'exhale une odeur de fine cuisine.

«Maman, P'tit-Louis ne veut pas me donner ma poupée» crie tout à coup Irène, la bambine aux grands yeux bleus.

«Louis, c'est laid faire pleurer ta petite soeur, le jour des Morts... J'aurais honte, moi, à ta place» reprend la voix douce de la mère...

C'est vrai, pense en lui-même Louis; alors pour réparer sa faute et avec un air de grand monde : «Pépère, voulez-vous nous conter une histoire triste?», murmure Louis, en pressant dans ses petites mains blanches les doigts du vieillard...

Le père Plante ne répond pas; on dirait qu'il souffre d'une douleur muette, son front livide et pâle dit des angoisses souffertes...

«Pépère, voulez-vous nous conter une histoire triste?» murmure de nouveau l'enfant blond. Une histoire triste!... Ah! Il en sait bien des histoires tristes, le père Plante; et dans cette nuit froide de novembre, où tout frissonne et semble avoir peur, sa pensée s'envole dans le soir lourd de tristesse, à travers les croix froides du cimetière, pour se reposer sur des tombes aimées...

Une histoire triste!... mais là-bas, sur une terre que nos pères ont défrichée, il y a de petits enfants qui souffrent dans leur langue et leur foi, sublimes martyrs de la race!...

Les mains du vieillard se crispent, et son visage s'empourpre d'indignation...

³⁹ Lavallée, Irénée, "Le jour des morts" dans Les premiers coups d'ailes. Montréal, Les Clercs de Saint-Viateur, 1918. Pp. : (175)-183.

Soudain, ouvrant de grands yeux gonflés de pleurs, le père Plante soupire profondément; on dirait qu'avant de commencer son histoire, il la regarde dans le lointain de sa vie, comme le moissonneur mesure de l'oeil son champ, avant que sa faux l'entame. Puis avec une voix qui dit que quelque chose souffre dans l'âme, et des paroles pressées comme le blé qu'il jette en terre, le vieux, à petit bruit, dans le foyer qui se tait, parle du passé...

«Ah! Il y a juste cinquante ans aujourd'hui que les Saint-Père ont hérité du domaine des Landry... Vous autres, les jeunesses d'à c'theure, vous ne savez pas ce que c'est que la terre; mais pour nous, les vieux, la terre labourée, hersée, sumée, couverte tant de fois de beaux blés dorés, la terre qui nous a vus tour à tour espérer, souffrir, pleurer, c'est un peu comme une ancienne connaissance, plus on vieillit, plus on l'aime.» Et le bonhomme Plante pleure de nouveau; aucune voix ne répond à ses sanglots désespérés, seul le vent hurlant au dehors dans les sapins, telle une âme qui se lamente, soulève sur les chemins durcis des tourbillons de feuilles mortes...

Oui, il y a juste cinquante ans aujourd'hui que les Saint-Père ont hérité du domaine des Landry; nous étions ce soir-là une couple d'amis à veiller chez Norbert Latourelle, un bon vivant, j'vous assure,... pas fêteurs et plein d'histoires... Tiens! En parlant d'histoires, il me semble encore l'entendre raconter les batailles de '37; le père Norbert avait fait le coup de feu à Saint-Denis, sa main droite veuve de quatre doigts en était la preuve...

Ce soir-là donc, il faisait noir comme sur le loup; au bord du chemin du roy, les clôtures ressemblaient à des rangées de fantômes, et de loin les maisons courbées avaient l'air de vieilles personnes abandonnées. Dans la maison, les minutes filaient et le père Latourelle parlait toujours... Les semences et les sucres, les taxes, la dîme, une chose n'attendait pas l'autre; et de fil en aiguille, le vieux Latourelle en était arrivé à nous parler du charnier et des morts; quand on est vieux, c'est tout naturel, on a plus d'amis au ciel que sur la terre, et les cercueils, pressés comme les strophes d'un cantique ou les anneaux d'une chaîne, se suivent de si près qu'il est impossible de n'y point penser.

Une ombre passa subitement à travers les carreaux de la fenêtre, et trois coups frappés d'une main fébrile à la porte nous donnèrent la souler... Sans attendre de réponse, une grande femme maigre fit son apparition; de longs cheveux scandaient les mouvements de ce corps décharné, ses yeux remplis de stupeur et d'effroi se posaient sur chacun de nous, depuis les têtes blanches jusqu'aux têtes blondes...

Cette femme n'était autre que Maria Saint-Père, une pauvre du village, recueillie un soir d'hiver tout près du cimetière, par l'un des voisins du bonhomme Latourelle.

- M'sieur Latourelle, ça nous ferait bien plaisir chez nous d'avoir votre pierre à feu; vivre dans la noirceur...

- Prends-la, notre pierre à feu, si tu la désires, elle est sur la corniche bleue... Dis donc, Maria, tu n'es pas peureuse de venir ici en pleine nuit, le jour des Morts?

- Moi, peureuse!... Aujourd'hui, m'sieur Latourelle, les femmes sont plus braves que les hommes!

- Encore une, les amis, qui veut se vanter...

- Non m'sieur Latourelle, les morts ne me font pas peur, quand bien même je verrais une tombe pleine de sang, je ne tremblerais pas;... je pourrais même aller coucher au cimetière...

- Les femmes plus crânes que les hommes!... Ah! Ah! Ah! Ah!... Tiens, Maria, j'te prends au mot; si tu veux aller passer la nuit au cimetière, je te donne la concession que j'ai achetée des Landry. Tous ces gens-là sont des témoins!... et demain chez le notaire...

- Accepté!... Bonsoir! M'sieur Latourelle...

Et sur les marches du perron résonnèrent les pas de Maria qui disparut dans l'immensité noire...

Bientôt une silhouette longea la clôture de pierre du cimetière, et quelques instants après, l'on pouvait distinguer une forme humaine au pied d'une croix...

Le vent sifflait dans les champs déserts, et sur le sol nu de gros flocons de neige descendaient lourdement; la tristesse mettait un voile de deuil sur les âmes et les choses...

Ce matin-là, les cloches de la petite église de Saint-Norbert tintaient des notes lugubres : elles pleuraient Maria Saint-Père, trouvée morte dans le cimetière;... sur une tombe fraîche, ses bras raidis enlaçaient une croix, et ses regards levés vers le ciel priaient encore...

Chez le notaire du village, on conserve un vieux papier jauni qui date de ce jour, et sur lequel on lit ces mots :

Moi, Noé Latourelle, je m'engage, devant témoins ici présents, à donner à Zéphirin Saint-Père, frère de Maria Saint-Père, ma concession du petit rang, achetée l'an dernier des Landry.

En ce jour du trois novembre dix-huit cent cinquante-neuf, où Maria Saint-Père fut trouvée morte au cimetière, pour avoir trop aimé la terre.

Noé Latourelle
Zénon Roch, N.P.

Témoins présents : Adam Boivin,
Eugène Champoux.

Saint-Norbert, le trois novembre dix-huit cent cinquante-neuf.
3 novembre 1859.

«Oui, il y a juste cinquante ans aujourd'hui, les enfants, que les Saint-Père ont hérité du domaine des Landry, murmure une dernière fois le père Plante, avec des sanglots dans la voix. Et dire que de nos jours, on n'aime plus la terre, on va même jusqu'à l'abandonner et la maudire!...»

Avec des gestes beaux comme des regards et des mots lents, paisibles, qui touchent les cœurs et mettent des silences entre les âmes, tout un passé, on le sent, parle par la voix du père Plante et s'élève contre cet oubli de la race.

Bien qu'au soir de la vie, le bon vieux prêche toujours l'amour du sol; à ceux de demain, il dit les choses d'hier, car il sait dans son labeur obscur que l'avenir s'inspire du passé.

Et tandis que la douce lumière de la lampe se pose mollement sur le crucifix du mur et la figure du vieillard, pour unir dans une même clarté l'amour de Dieu et l'amour de la terre; le père Plante, lui, des larmes pleins les yeux, regarde le disque lunaire border les nuages d'un ourlet d'or, comme autrefois - pêcheur de la côte - il regardait la marée monter,... monter sans fin,... sur la mer bleue qu'illuminaient les étoiles...

23-A- Le jour des morts à Saint-Norbert⁴⁰

Par Irénée Lavallée

"Ah! Il y a juste cinquante ans aujourd'hui que les Saint-Père ont hérité du domaine des Landry... Vous autres, les jeunes d'à c'theure, vous ne savez pas ce que c'est la terre; mais pour nous, les vieux, la terre labourée, hersée, sumée, couverte tant de fois de beaux blés dorés, la terre qui nous a vus tour à tour espérer, souffrir, pleurer, c'est un peu comme une ancienne connaissance, plus on vieillit, plus on l'aime [...]."

Oui, il y a juste cinquante ans aujourd'hui que les Saint-Père ont hérité du domaine des Landry; nous étions ce soir-là une couple d'amis à veiller chez Norbert Latourelle, un bon vivant, j'vous assure... pas fêteurs, et plein d'histoires... Tiens! En parlant d'histoires, il me semble encore l'entendre raconter les batailles de "37"; le père Norbert avait fait le coup de feu à Saint-Denis, sa main droite veuve de quatre doigts en était la preuve...

Ce soir-là donc, il faisait noir comme sur le loup; au bord du chemin du roy, les clôtures ressemblaient à des rangées de fantômes, et de loin les maisons courbées avaient l'air de vieilles personnes abandonnées. Dans la maison, les minutes filaient et le père Latourelle parlait toujours... Les semences, les sucres, les taxes, la dîme, une chose n'attendait pas l'autre; et de fil en aiguille, le vieux Latourelle en était arrivé à nous parler du charnier et des morts; quand on est vieux, c'est tout naturel, on a plus d'amis au ciel que sur la terre, et les cercueils pressés comme les strophes d'un cantique ou les anneaux d'une chaîne, se suivent de si près qu'il est impossible de n'y point penser.

Une ombre passa subitement à travers les carreaux de la fenêtre, et trois coups frappés d'une main fébrile à la porte nous donnèrent la souleur...

Sans attendre de réponse, une grande femme maigre fit son apparition; de longs cheveux scandaient les mouvements de ce corps décharné, ses yeux remplis de stupeur et d'effroi se posaient sur chacun de nous, depuis les têtes blanches jusqu'aux têtes blondes...

Cette femme n'était autre que Maria Saint-Père, une pauvre du village, recueillie un soir d'hiver tout près du cimetière, par l'un des voisins du bonhomme Latourelle.

- M'sieur Latourelle, ça nous ferait bien plaisir chez nous d'avoir votre pierre à feu; vivre dans la noirceur...

⁴⁰ "Glanures historiques et légendaires au diocèse de Joliette", dans Rapport : 1949-1950, La Société canadienne d'histoire de l'Église catholique. Pp. : 147-148.

- Prends-la, notre pierre à feu, si tu la désires, elle est sur la corniche bleue... Dis donc, Maria, tu n'es pas peureuse de venir ici en pleine nuit, le jour des Morts?

- Moi, peureuse!... Aujourd'hui, M'sieur Latourelle, les femmes sont plus braves que les hommes!

- Encore une, les amis, qui veut se vanter...

- Non m'sieur Latourelle, les morts ne me font pas peur, quand bien même je verrais une tombe pleine de sang, je ne tremblerais pas;... je pourrais même aller coucher au cimetière...

- Les femmes plus crânes que les hommes!... Ah! Ah! Ah! Ah!... Tiens, Maria, j'te prends au mot; si tu veux aller passer la nuit au cimetière, je te donne la concession que j'ai achetée des Landry. Tous ces gens-là sont témoins?... et demain chez le notaire...

- Accepté!... "Bonsoir! M'sieur Latourelle..."

Et sur les marches du perron résonnèrent les pas de Maria qui disparut dans l'immensité noire...

Bientôt une silhouette longea la clôture de pierre du cimetière, et quelques instants après, l'on pouvait distinguer une forme humaine au pied d'une croix...

* * * * *

Ce matin-là, les cloches de la petite église de Saint-Norbert tintaient des notes lugubres; elles pleuraient Maria Saint-Père, trouvée morte dans le cimetière; sur une tombe fraîche, ses bras raidis enlaçaient une croix, et ses regards levés vers le ciel priaient encore...

Chez le notaire du village, on conserve un vieux papier journal jauni qui date de ce jour, et sur lequel on lit ces mots : « Moi, Noé Latourelle, je m'engage devant témoins ici présents, à donner à Zéphirin Saint-Père, frère de Maria Saint-Père, ma concession du petit-rang, achetée l'an dernier des Landry. En ce jour du trois novembre dix-huit cent cinquante-neuf, où Maria Saint-Père fut trouvée morte au cimetière, pour avoir trop aimé la terre. »

Noé Latourelle,
Zénon Roch, N.P.

Témoins présents : Adam Boivin,
Eugène Champoux.

Saint-Norbert, le trois novembre dix-huit cent cinquante-neuf (3 novembre 1859)

« Oui, il y a juste cinquante ans aujourd'hui, les enfants, que les Saint-Père ont hérité du domaine des Landry, murmure une dernière fois le père Plante, avec des sanglots dans la voix. Et dire que de nos jours on n'aime plus la terre, on va même jusqu'à l'abandonner et la maudire!... »⁴¹

« Comme conclusion de son article, Monsieur Charbonneau écrit ce qui suit : "Sur cette pensée d'amour de la terre, s'achève notre tournée, dans les champs de notre histoire diocésaine. Le domaine était vaste, la moisson, abondante. »

« Puissent ces Glanures donner quelque idée de la valeur de notre terre, susciter un plus grand amour de notre petite patrie, et provoquer, pour la moisson des générations futures, des gerbes encore plus belles et plus riches. »



Cuisine dans une maison de ferme.

Photo d'Edgar Gariépy, diapositive sur verre au gélatino-bromure ; 10,1 x 8,2 cm. Cuisine d'été dans une maison de ferme traditionnelle. On y voit un poêle à bois avec une bouilloire, des armoires, une chaise, un calendrier accroché au mur et un escalier menant à l'étage supérieur.

⁴¹ Cité par Anthime Charbonneau, agronome, dans "Glanures historiques et légendaires au diocèse de Joliette", dans Rapport : 1949-1950, La Société canadienne d'histoire de l'Église catholique. Pp. : 147-148.

24- Pourquoi la rivière L'Assomption est-elle si croche?

(La rivière et le lac L'Assomption)

Par Marcel Ducharme, folkloriste

Un jour, il y a bien longtemps, un sauvage était parti chasser. Son canot sur le dos, il s'est dirigé vers le nord. Il voulait aller le plus loin possible pour découvrir de nouveaux territoires de chasse.

Alors, il a marché pendant plusieurs jours. Il a traversé des lacs, remonté des rivières, traversé des montagnes, puis, un jour, il a décidé de revenir chez-lui. Il se sentait fatigué et craignait de ne pas avoir assez de force pour refaire la distance qui le séparait de son village. Alors, il s'est assis et a commencé à réfléchir.

Quel serait le meilleur chemin pour revenir chez-lui? Le meilleur moyen, bien sur, serait de trouver une rivière dont le courant le ramènerait chez-lui. Mais comment trouver ce cours d'eau qui justement descend jusqu'au fleuve où se trouve son village?

Alors, il pensait et repensait, puis à un moment donné, désespéré, il a crié : "Je donnerais mon âme pour trouver une rivière qui me ramènerait au fleuve." Sa voix a résonné dans les montagnes, tellement que le diable a bien entendu ce qu'il venait de dire.

Enfin, le sauvage se fit un abri avec son canot et s'endormit. Dans son sommeil, le diable lui dit : "Demain matin, tu vas trouver la rivière que tu cherches. Les montagnes vont s'ouvrir devant ton canot pour te laisser passer, mais une fois que tu seras revenu à ton village, tu m'appartiendras tel que tu l'as dit." Le lendemain matin, quelle ne fut pas sa surprise de voir près de lui un beau grand lac se jetant dans une rivière aux eaux tranquilles qui se dirigeait vers le soleil levant. C'était le lac L'Assomption.

Il s'est engagé sur la rivière et a avironné doucement, aidé par le courant, toujours vers la même direction, lorsque soudain il a pensé à ce que le diable lui avait dit : "Une fois que tu seras revenu à ton village, tu m'appartiendras tel que tu l'as dit."

Mais là, il regrettait ce qu'il avait dit. Mais comment se défaire de cet engagement? Alors il s'est dit : "Il me faut du temps pour réfléchir." Et comme le diable lui avait dit : "Les montagnes vont s'ouvrir devant ton canot pour te laisser passer." Il a commencé à faire des détours, à tourner vers la gauche, puis vers la droite pour allonger le trajet le plus possible. Puis il a descendu comme ça jusqu'au fleuve près de Montréal où était son village.

Puis après, jamais plus personne n'a entendu parler de lui. C'est ça la raison pour laquelle la rivière L'Assomption est si croche.

25- Marie Bouilli

(Lanaudière)

Par Marcel Ducharme, folkloriste

Marie Bouilli était une femme qui demeurait dans un rang éloigné. Elle avait une grosse famille et elle était débordée de travail. Un jour, elle était en train de filer et elle était très fatiguée. Elle regardait le gros tas de laine qu'elle avait près d'elle. Elle était complètement découragée. "Je donnerais n'importe quoi pour voir toute cette laine filée" qu'elle dit à un moment donné.

C'est alors qu'un monsieur très chic se présente dans l'embrasure de la porte (c'était le diable en personne) et lui dit : "Bonjour, chère madame, mais comme vous semblez fatiguée? Est-ce que je ne pourrais pas faire quelque chose pour vous aider?" Marie lui répond : "Oh! Je ne penserais pas gentil monsieur. Ce qui m'embête le plus, c'est toute cette laine que j'ai à filer comme vous voyez." - "Ah! Oui! Mais chère madame, je peux vous la filer votre laine si vous voulez!" - "Oui mais" lui répondit Marie, "je n'ai même pas d'argent pour vous payer pour vos services." - "Bah! Ca ne fait rien du tout. Ce que vous aurez à faire c'est seulement de dire mon nom lorsque je vous rapporterai votre laine ou bien vous deviendrez à mon service." Alors, sans plus réfléchir, elle accepte le marché.

Mais une fois que le monsieur est parti avec la laine, elle pense à son affaire et réalise qu'elle ne connaît pas le nom de ce monsieur. Alors, elle commence à invoquer tous les Saints du ciel de lui suggérer une façon de s'en sortir.

Tout à coup, il y a un voisin qui frappe à la porte. "Bonjour Marie!" lui dit-il. "Bonjour voisin!" qu'elle lui répond. Alors le voisin lui dit : "Je ne sais pas ce qui se passe mais je viens de voir quelque chose de bien étrange." - "Oui, qu'est-ce que vous avez donc vu madame?" demanda Marie. "Ben, j'ai vu dans un buisson, pas bien loin d'ici, un monsieur très bien vêtu, pis qui est en train de filer de la laine tout en chantant, pis dans sa chanson y parle de vous." - "Ah! Oui, c'est sûrement le monsieur qui est venu chercher ma laine, mais qu'est-ce qu'elle disait donc sa chanson?" - Ben, ça, ça allait à peu près comme ça" lui répondit le voisin : "Si Marie Bouilli savait que je m'appelle Quejallais, elle serait contente et elle me réjouirait." - "Ah! Ben là par exemple, vous ne savez pas, voisin, le service que vous venez de me rendre. Merci ben gros là!" Le voisin a rien compris puis il est reparti. Mais quand le diable est revenu avec la laine, la dame se promenait dans la maison ben d'bonne humeur. Ce qui a surpris un peu monsieur le diable. Alors, il lui a dit : "Tiens, voilà votre laine toute bien filée. Asteur, êtes-vous capable de dire mon nom?" Toute contente, Marie lui répond : "Ben sûr, votre nom est Quejallais." Le diable a tombé dans une grande colère, une grosse boule de feu est apparue et le diable a disparu.

--- chanson notée ---

26- L'église de Sainte-Élisabeth

(Sainte-Élisabeth)

Par Marcel Ducharme, folkloriste

Il y a longtemps, à Sainte-Élisabeth, on a décidé de bâtir une église. Alors, un automne, on a commencé à charroyer de la pierre et en même temps les maçons ont commencé à monter les murs. Tous ceux qui avaient des chevaux dans la paroisse étaient là pour transporter la pierre à partir de la carrière jusqu'au village. Durant l'hiver, tout allait bien. Mais quand est arrivé le printemps, les habitants voulaient bien faire leurs semences. Alors ils ont dit au curé : "On va arrêter pour l'été, puis on recommencera après les récoltes." Mais le curé était bien désappointé. Il se promenait, les mains dans le dos, en pensant à trouver un moyen de transporter la pierre, puis à continuer la construction de son église. À un moment donné, il dit tout haut : "Diable (c'était son patois), qu'est-ce que je pourrais faire pour transporter cette damnée pierre-là?" Tout à coup, il aperçoit passer à côté de lui un inconnu avec un beau gros cheval noir tout attelé. "Bonjour, monsieur le curé" lui dit le monsieur. "Vous avez donc bien l'air triste!" "Bien oui" lui répondit le curé. "Je voudrais bien finir mon église, mais je n'ai pas de chevaux pour transporter la pierre." - "Mais, mon curé, je vais vous prêter le mien; je n'en ai pas besoin." - "Oui, mais" répondit le curé "un cheval seulement ne pourra jamais fournir les maçons." - "Ne vous inquiétez pas, monsieur le curé, un cheval comme ça vous n'en avez jamais vu." - "Eh bien! Vous êtes bien gentil monsieur; j'accepte votre offre. On va essayer." - "Mais, là il y a une condition par exemple. Il ne faudra jamais enlever sa bride; sans ça, votre église ne tiendra pas debout."

Alors le curé engagea un charretier pour s'occuper du cheval et il lui fit ses recommandations tel qu'il lui avait été dit de ne jamais enlever la bride. Un cheval comme ça, on n'en avait jamais vu. Il voyageait entre la carrière et le village au petit trot, du matin jusqu'au soir, avec des voyages autant que la voiture pouvait en porter. Le charretier est devenu bien attaché à son cheval et ne trouvait pas ça normal de ne jamais enlever la bride. La construction était sur le point d'être complètement terminée. Un bon jour, il se dit : "Qu'est-ce que ça pourrait bien faire que je lui enlève sa bride? Après tout, c'est un cheval bien docile et quel rapport ça peut bien avoir avec la solidité de l'église? Je vais essayer pour voir. Mais par mesure de précaution, je vais l'attacher solidement après le coin de l'église. Comme ça, il ne pourra pas se sauver." Mais aussitôt que sa bride fut enlevée, le cheval s'est maté (cabré), il a donné un grand coup, assez fort que l'église a penché, puis il est disparu.

Plusieurs années plus tard, il a fallu démolir l'église puis en construire une autre.

27- Le gros caillou

(La rivière Ouareau)

Par Marcel Ducharme, folkloriste

Il y a bien longtemps, il y avait une tribu de sauvages qui vivait près de la rivière Ouareau. Le chef avait deux fils et naturellement il était prévu que ce serait le plus vieux qui prendrait la relève lorsque le père mourrait. Et le plus jeune des deux frères était jaloux à mort de son frère aîné. Un bon jour qu'ils étaient à la chasse ensemble, le jeune frère décida d'éliminer son frère aîné. Il laisserait croire à son retour que le canot avait chaviré et que son frère était mort noyé. Ainsi, il pourrait succéder à son père plus tard comme chef de la tribu.

Alors il s'approcha par en arrière de son frère et d'un grand coup de sa hache lui trancha complètement la tête. Mais là, une chose étrange se produisit. La tête en tombant par terre s'est mise à gonfler, gonfler jusqu'à atteindre environ dix pieds de diamètre, et ensuite elle se changea en caillou. C'est que le grand Manitou a voulu que toujours il ait devant les yeux le souvenir de ce geste odieux qu'il avait commis. Il en eut tellement de remord qu'il en est mort. Mais la pierre, elle, est toujours là, près de la rivière Rouge, juste à la limite entre Saint-Liguori et Crabtree.



Rouet et dévidoir.

Photo d'Edgar Gariépy (1921), négatif sur pellicule de nitrate de cellulose ; 10,8 x 8,3 cm.

Le coin du rouet et du dévidoir, à Deschambault.

28- Historicité de la chaumière Cinq guerlots⁴²

(Joliette)

Par Rémi Duchesne

En ce qui concerne l'appellation "Cinq guerlots", M. Forest ne sait pas d'où origine ce surnom donné au rang Saint-Charles, mais il se rappelle les farces qu'on faisait à ce sujet : "Il n'y en a plus rien que quatre, les renards en ont mangé un."

Cependant, M. Forest pense que le nom serait attribuable au temps où les carrioles arboraient des grelots à leurs côtés.

L'appellation "Cinq guerlots" proviendrait, selon M. Valmore Lapierre, d'une sangle avec des grelots qu'un "gypsee" possédait et aurait accroché à un bouleau quelque part dans le rang de façon à ce que les enfants n'y touchent pas. M. Lapierre croit qu'on oublia la sangle de cheval et, tout au long des jours, le vent faisait sonner les grelots, aussi les habitants de l'endroit surnommèrent leur rang "Cinq guerlots".

Le surnom de "Cinq guerlots" pour le rang Base-de-Roc prend racine dans plusieurs légendes.

Une autre plus plausible provient des gens âgés qui vivent encore dans Base-de-Roc. Avant l'époque de l'automobile, le courrier était distribué par carriole. Le facteur qui était assigné à la livraison suspendait cinq clochettes au collier de son cheval, trois d'un côté et deux de l'autre, de sorte que lorsque les gens entendaient les clochettes au loin, ils s'exclamaient : "Tiens, voilà Cinq Guerlots avec la malle!"

Enfin, une histoire veut que l'on ait essayé de faire la culture des pommes de terre avec de piètres résultats. Lorsque l'on récoltait les patates à l'automne, on rejetait les "guerlots" près du chemin public, d'où le surnom de rang "Cinq guerlots".

⁴² Essai pour retrouver l'historicité de la chaumière "cinq guerlots", sise au 1437 Base de Roc, Joliette. La cité de Joliette, le 19 mai 1978. Pp. : 22-23.

29- Le diable sorti de l'enfer⁴³

(Berthier)

Question : ... vous deviez vous souvenir de ce qu'il avait dit, qu'il était toujours le même homme, qu'est-ce que vous avez compris qu'il voulait dire?

Réponse : J'ai compris qu'il voulait dire tout ce qu'il m'avait dit auparavant, à moi-même; que je ne devais pas soutenir ce parti-là, que c'était un parti défendu, que M. Sylvestre était un homme pas instruit, un ignorant; il a dit "Il est assez bon catholique, mais la tête du parti est si méchante qu'il ne faut pas être pour lui et qu'il fallait être contre lui absolument parce que l'homme soutenait un méchant parti, qu'on ne pouvait pas le soutenir et faire sa religion."

Q. - À quelle occasion et dans quelle circonstance vous avait-il dit cela?

R. - Il y avait longtemps que j'allais pour aller à confesse et je voulais aller le trouver, et il ne voulait pas me recevoir à la confession, sans que je vins changer de parti, parce que, me disait-il, on ne pouvait pas rester catholique et soutenir ce parti-là; alors, quand il a dit : Rappelez-vous ce que je vous ai dit, je suis toujours le même homme, j'ai pensé à ce qu'il m'avait dit auparavant.

Q. - Avez-vous pensé que ça se rapportait aussi à des sermons et à des prédications antérieurs, sur le sujet de la politique?

R. - J'ai pensé que c'était des sermons qu'il avait faits auparavant, et ce qu'il m'avait dit, à moi et à quelques autres, à qui il avait répété cela.

Q. - Qu'est ce qu'il vous disait, avant cela, au sujet de la politique et des élections, au sujet du parti libéral et du parti conservateur?

⁴³ Berthier, comté. Contestation de l'élection de Berthier, mai 1878; enquête des pétitionnaires tenue à Berthier sous la présidence de l'Honorable Juge Olivier, en mars et avril 1880. Sténographiée par M. D. Phiolkowsky. MM. Germain et Brousseau, avocats et pétitionnaires. Sans lieu, Sans éditeur, Sans date (1880). Pp. : 114-115 et 148-151 et 304-305 et 322-323.

- Joseph Robillard (1838-1905) avait été élu député conservateur à l'élection de 1878, défaisant le député sortant Louis Sylvestre (1832-1914) par 67 votes. Ce dernier affirme que le clergé lui fit tort en l'accusant de libéralisme anti-catholique. L'élection fut annulée, mais Robillard fut réélu à la partielle du 30 décembre 1880... La séparation de l'Église et de l'État manquait de pureté.

Déposition de Joseph Mayer, cultivateur et tanneur de Saint-Barthélemy, versus le curé Archambault du même endroit.

R. - Il nous a dit à la veille de la votation, dans l'élection auparavant celle-ci, que le diable était sorti de l'enfer, qu'il avait pris la liste électorale, qu'il avait parcouru les rangs, qu'il avait enregistré les noms de ses enfants, et qu'il avait une grosse majorité dans la paroisse, et que personne ne vint s'approcher pour faire leurs Quarante-Heures, parce qu'ils n'étaient pas dignes de s'approcher de la Sainte Table. Il a dit, par exemple, que si le chef de la maison avait voté pour le parti libéral, que toute la maison était indigne de s'approcher, qu'ils étaient coupables comme celui qui avait voté. Les Quarante-Heures ont commencé ce dimanche-là, et on marquait au doigt ceux qui allaient à confesse; on disait : C'est un converti celui-là, c'est un bleu; ça fait que tout ce temps-là, on s'est rappelé de cela.

Q. - Vous jurez que vous vous êtes rappelé de cela?

R. - Oui, je le jure.

Q. - Quand avait eu lieu cette élection-là?

R. - Il a dit cela dans l'élection qui a eu lieu il y a trois ou quatre ans.

Q. - Quel était le candidat libéral, à cette élection précédente?

R. - C'était M. Sylvestre, le même candidat que dans la dernière élection, et M. Tranchemontagne.

Q. - Quel était le candidat libéral, à cette élection-là?

R. - C'était M. Sylvestre, le même qu'à l'élection en cette cause.

Q. - De qui avez-vous compris qu'il voulait parler, en parlant de ceux qui étaient les enfants du diable et qui avaient été enregistrés sur la liste électorale?

R. - En disant que c'était la majeure partie, j'ai compris que c'était notre parti, à nous autres, le parti libéral.

Q. - C'était le parti qui soutenait M. Sylvestre?

R. - Oui; qu'on était rejeté par l'Église, puisqu'il nous a dit : Sur treize ou quatorze cents communians, dans la paroisse, quatre ou cinq cents tout au plus sont dignes de s'approcher de la Sainte Table, pour les Quarante-Heures; alors c'était bien aisé de comprendre que c'était notre parti, parce qu'on avait eu la majorité.

Q. - Et les Quarante-Heures ont eu lieu pendant cette élection-là même?

R. - Les Quarante-Heures ont eu lieu quelques jours après l'élection antérieure; c'est le dimanche après la votation que les Quarante-Heures ont commencé.

...

(Euchariste Ayotte, cultivateur de Saint-Barthélemy)

Q. - Dites-nous ce dont vous vous rappelez; a-t-il parlé de Lucifer, a-t-il dit qu'est-ce que Lucifer avait fait?

R. - Oui; il a parlé de Lucifer, il a dit que Lucifer était sorti de l'enfer, qu'il avait couru dans nos rangs et qu'il nous avait enregistrés, et il nous a dit beaucoup d'autres choses; je ne puis pas me rappeler de toutes.

Q. - A-t-il dit que Lucifer avait eu la majorité dans la paroisse, dans la tournée qu'il avait faite?

R. - Oui, il a dit que dans la tournée qu'il avait faite, il avait remporté la majorité sur l'autre parti; que c'était bien malheureux.

Q. - Combien était-ce de temps après cette élection antérieure, qu'il vous a dit cela?

R. - Je crois que la dernière journée de la votation était le vendredi, et que c'était le dimanche suivant.

Q. - Était-ce dans le temps des Quarante-Heures, à l'ouverture des Quarante-Heures?

R. - C'était à l'ouverture des Quarante-Heures. Les Quarante-Heures ont commencé le lundi matin.

...

(Pierre Dumontier, cultivateur de Saint-Barthélemy)

Q. - Vous rappelez-vous ce qu'il a dit après l'élection précédente, entre M. Sylvestre et M. Tranchemontagne, à propos de Lucifer, et de la majorité de M. Sylvestre dans la paroisse?

R. - Après l'élection de M. Tranchemontagne, il a dit que Lucifer était sorti de l'enfer, qu'il avait pris la liste électorale, qu'il avait parcouru les rangs, qu'il avait enregistré les noms de ses enfants, et qu'il avait eu une grande majorité.

Q. - Combien de temps après l'élection de M. Sylvestre avec M. Tranchemontagne, avait-il prononcé ces paroles-là?

R. - Je pense que c'est le dimanche ensuite.

Q. - M. Sylvestre représentait-il le parti libéral à cette élection-là?

R. - Oui monsieur; le parti libéral.

Q. - M. Tranchemontagne, de quel parti était-il?

R. - Du parti conservateur.

Q. - Le dimanche qu'il a dit cela, était-ce celui où les Quarante-Heures commençaient?

R. - Oui, monsieur.

Q. - Qu'a-t-il dit à propos des Quarante-Heures et de ceux qui étaient indignes d'approcher des sacrements à cause de cette élection-là?

R. - Il a dit que les libéraux qui approchaient du Tribunal de la pénitence, et qui ne se confessaient pas d'être libéraux feraient des sacrilèges.

Q. - A-t-il parlé de damnation, et qu'est-ce qu'il a dit à propos de cela?

R. - Cela, il en a parlé plusieurs fois.

Q. - Qu'est-ce qu'il a dit de la damnation?

R. - Il a dit qu'il nous disait ce qu'il fallait faire, et que si on ne voulait pas l'écouter, de se damner si on voulait.

Q. - A propos de quoi disait-il cela, de faire ce qu'il disait de faire ou de se damner?

R. - Il disait qu'on veut être conservateur, et que si on restait libéral, on ne pouvait pas.

Q. - On ne pouvait pas quoi?

R. - On ne pouvait pas rester libéral et faire notre religion.

Q. - Quels effets ont eu ces prédications là, d'après vous, sur le résultat de l'élection entre M. Robillard et M. Sylvestre?

R. - Ça fait qu'il y en a plusieurs qui n'ont pas voté.

...

(Édouard Béland, cultivateur de Saint-Barthélemy)

Q. - Avez-vous eu l'occasion d'entendre prêcher le Révérend M. Archambault, curé de cette paroisse, pendant l'élection et avant la votation, sur la politique et sur cette élection en particulier, et qu'est-ce que vous vous rappelez qu'il a dit?

- Objecté à cette question comme illégale, en autant que les paroles du prêtre prononcées dans la chaire de vérité ne peuvent constituer une influence indue, et que les faits qu'elle tend à prouver ne peuvent avoir aucune influence sur le présent litige.

- Objection réservée.

R. - Oui, monsieur.

Q. - Quelles sont les paroles dont vous vous rappelez le plus?

R. - Il nous a dit que le parti libéral était un parti condamné par l'Église, et il a fait une comparaison, que les libéraux étaient en comparaison comme des oeufs qu'on mettait couvrir sous une poule lorsqu'ils n'éclosaient pas, qu'on était pourri, qu'on avait le coeur pourri, et enfin beaucoup de choses qu'il a dit dans le temps.

Q. - Quelle allusion a-t-il faite un jour en chaire, relativement à ce qu'il avait dit antérieurement ou aux élections précédentes?

R. - Moi pour un, j'ai été trouver l'évêque, alors il nous avait dit qu'on ne l'empêcherait pas de parler politique, alors on a pris les moyens pour, alors il a dit : "Je ne suis pas pour vous en parler, mais rappelez-vous de ce que je vous ai dit."

Q. - Était-ce pendant cette dernière élection?

R. - Ce n'était pas à la dernière élection; il nous a fait rappeler qu'il nous avait beaucoup parlé de politique, de sorte qu'il nous avait dit qu'il s'en rappelait encore, voilà ce que j'ai interprété.

Q. - Qu'est-ce que cela vous a rappelé, quand il vous a dit cela : "Rappelez-vous ce que je vous ai dit"?

R. - Ça m'a rappelé ce qu'il nous avait dit.

Q. - Qu'est-ce que c'est?

R. - Il nous avait dit que les libéraux étaient condamnés par l'Église, et même qu'on était des serpents, et qu'il se fatiguait de nous instruire et qu'on ne voulait pas l'écouter et il a dit : "Si vous voulez vous damner, damnez-vous".

Q. - Lui avez-vous entendu dire de qui les libéraux étaient les enfants?

R. - Oui, je lui ai entendu dire; je ne pourrais pas dire si c'est dans la dernière élection, contestée en question ou avant, mais il a dit que c'était les enfants du diable.

Q. - Les paroles dites pendant cette élection vous ont-elles rappelé ce qu'il avait dit le premier dimanche après la votation, dans l'élection précédente de M. Sylvestre, à l'ouverture des Quarante-Heures, à propos de Lucifer qui était sorti de l'enfer avec une liste électorale?

R. - Oui, je me rappelle que ça a été dit?

Q. - Comment vous rappelez-vous que ça été dit?

R. - Il a dit cela : "Que Lucifer était sorti de l'enfer et qu'il allait parcourir les rangs pour enregistrer les noms des libéraux.



Presbytère, Saint-Cuthbert, QC, vers 1910.

Anonyme – Anonymous - Vers 1910, 20e siècle
Encre sur papier monté sur carton – Phototypie - 8 x 14 cm
Don de Mr. Stanley G. Triggs - MP-0000.1198.6
© Musée McCord

30- Les travailleurs polonais du barrage Taureau⁴⁴

(Saint-Michel-des-Saints)

Par Gilles Rivest

Il est intéressant de noter qu'un ou deux travailleurs nous assurent avoir été témoins d'accidents dramatiques lors de la construction du barrage, alors que plusieurs autres, tout aussi crédibles, niaient catégoriquement les faits. Des Polonais travaillant illégalement au pays se seraient joints aux travailleurs du chantier du barrage Taureau. Comme ils étaient payés à la semaine en argent sonnante, personne ne pouvait savoir qui contacter en cas d'accident. Or il semble qu'un ou deux d'entre eux soient tombés accidentellement dans les formes des piliers du barrage. Comme il était difficile de les en sortir et que la chute devait assurément être fatale, on coula le béton sur leur corps. Bien que plausible, ce fait demeure impossible à vérifier et semble dorénavant relever plus de la légende que de l'histoire.



Vue est de la chapelle Cuthbert après les réparations, Berthier, QC, 1928.

Anonyme – Anonymous - 1928, 20e siècle - MP-0000.1522.4

© Musée McCord

⁴⁴ Texte inspiré de Saint-Ignace du Lac, un rêve inondé : la naissance du réservoir Taureau, par Gilles Rivest. Saint-Michel-des-Saints, L'auteur, 1997. 134 p., ill. - (Lettre de Gilles Rivest datée du 13 octobre 1996)

31- Le clocher de l'église⁴⁵

(Saint-Ignace-du-Lac)

Par Gilles Rivest

Le tout aura donné lieu à la naissance d'une fort belle légende. Il y a encore quelques années, on disait qu'au printemps, à l'eau basse, il était possible de voir le clocher de l'église sortir à la surface du lac Taureau.

Certains disaient même qu'en étant attentif, à l'occasion, on pouvait entendre sonner les cloches en provenance des fonds du lac. Il y avait à peine quelques décennies que Saint-Ignace avait été inondé et l'on avait déjà oublié que l'église, située sur une colline, n'avait jamais été inondée.



L'église de Lachenaie.

Photo d'Edgar Gariépy, positif sur verre au gélatino-bromure ; 21,5 x 16,4 cm.

⁴⁵ Idem.

32- Ipsa Duce⁴⁶

- le 23 décembre 1774 -

(Saint-Jacques-de-la-Nouvelle-Acadie)

Par François Lanoue, prêtre

"Faudrait bien que je fasse un petit quelque chose pour les enfants! Marie-Joseph aurait besoin que je lui rallonge sa jupe, et Antoine, son paletot. Mais où prendre le tissu?" - Et préparant sa fournée de pain, ses tartes, ses galettes, son gigot d'agneau et une volaille, Marie-Madeleine Dugas mijotait des plans. La journée, l'avant-veille de Noël, semblait devoir se passer dans la paix coutumière.

"Le temps se casse" s'exclama en fin d'après-midi, Joseph Leblanc, en partant soigner ses animaux (1 jument, 1 boeuf, 3 vaches, 2 taures, 10 moutons, 6 cochons, quelques poules). "Si les Avent reprennent encore leur temps doux, ça va tout prendre pour que nos viandes de boucherie ne dégèlent pas. On n'en a pas beaucoup, mais tout de même... s'il faut que le temps s'en mêle maintenant!... Que j'ai donc hâte de connaître le jeu des nuages de par ici, comme mon père les connaissait en Acadie. Il lisait dans les vents et les marées comme dans un gros livre."

Joseph Leblanc "à François", mari de Marie-Madeleine Dugas, revenait souvent sur le sujet de la température. Comme tous ses compatriotes, d'ailleurs. En effet, en arrivant dans la région de L'Assomption, les Acadiens faisaient l'expérience d'un climat nouveau. En Nouvelle-Angleterre, durant l'exil, c'était pas mal comme en Acadie : climat marin, hiver plutôt doux et humide, sans beaucoup de neige. Mais, pas ici! Quel climat capricieux! Des étés suffocants! Des hivers itou! Dans les deux, des sautes qui affectent les poumons, massacrent les humeurs, engendrent des tempéraments excessifs.

Le sol, heureusement, semblait devoir être d'une fertilité incomparable. Quels beaux rêves! La quinzaine d'arpents que chacun avait défrichés ne permettait-elle pas de faire naître!

Depuis les sept ans de leur arrivée dans cette partie nord de la Seigneurie de Saint-Sulpice, Acadiens et Canadiens avaient multiplié les éclaircies. Des érables francs, des pins énormes, ils avaient tiré poutres et planches à nulle autre pareilles. Ainsi, Joseph Leblanc était fier de narguer avec ses planches de 21 et même de 22 pouces de largeur, dans la chambre du côté nord. Quant à sa terre et à celle du voisinage, elles s'avéraient devoir être les plus extraordinaires de la région.

⁴⁶ Lanoue, François, Joliette de Lanaudière; fragments d'histoire. Joliette, L'auteur, 1977. Pp. : 136-142.

Le climat les obligeait aussi à de nouvelles cultures, à de nouveaux mets, à de nouvelles façons de construire maisons et "bâtiments". Aussi consultaient-ils souvent leurs voisins canadiens sur leur nouveau mode de vie. Et ceux-ci leur conseillaient, par exemple, de se garder des lopins "complantés en bois debout" comme réserves de bois - bois à chauffer, bois à construire - et aussi pour y faire les "sucres". - "Les sucres? Tiens, une nouvelle chose à apprendre", se répétaient les Acadiens.

Joseph Leblanc s'était levé un "beau carré de maison" de 28 pieds par 28 pieds, avec pignon très pointu et immense toit, sur les bords du Ruisseau Vacher, près de la deuxième "équerre", deuxième voisin de son frère Basile, au village, et voisin immédiat de ses beaux-frères, Daniel Dugas, Charles Béliveau, Armand Bourgeois et Joseph-à-Claude Dugas, le troisième "par en bas".

Par l'intermédiaire de leur confrère, l'abbé Jacques Degeay, curé de L'Assomption, les Sulpiciens multipliaient tellement les secours que l'espérance d'une vie heureuse ne pouvait pas ne pas fleurir à travers la fumée des abatis. Même si une certaine nostalgie, une angoisse profonde persistait à pincer les coeurs. Imaginez, dix-neuf ans plus tôt, le Grand Dérangement les avait tous lancés aux quatre vents du ciel. Et l'exil en Nouvelle-Angleterre n'avait été que le prolongement de ce séisme. Chaque mois, chaque semaine, chaque jour, les secousses s'étaient répétées durant 11, 12 ans.

Ce qui culminait dans cette langueur, c'était la perte de certains parents, et aussi, celle d'objets familiers auxquels on s'attache facilement et solidement.

"... quelques hochets bien chers,
Qu'ils voulaient avec eux emporter sur les mers" (Longfellow).

Aussi Madeleine Dugas s'exclamait souvent en soupirant : "Mon doux Seigneur! Où aurais-je bien pu perdre ma chaîne avec sa croix d'argent que mémère avait apportée de France? - Et ma petite statue de la Sainte-Vierge? - Pourtant, je les gardais toujours en sûreté sur moi! Mon doux Seigneur!"

Quand elle lançait cette plainte, ses deux soeurs, Osite (Nanade Béliveau) et Marguerite (Madame Bourgeois) lui rappelaient toujours tel fait surprenant, sinon miraculeux qui, durant l'exil, les avait convaincues que la Sainte-Vierge leur réservait des joies insoupçonnées. "Je le crais bien", répondait Magdeleine en soupirant. Quel chaud réconfort que ce voisinage des familles Leblanc, Béliveau et Dugas, comme celui de la parenté de beaucoup de familles.

Le Ruisseau Vacher coulait devant le seuil de leurs demeures. Des saules y rappelaient le Grand-Pré natal. Le four à pain au coin sud-est de la maison de Joseph Leblanc crépitait plusieurs fois, la semaine, pour faire gonfler miches de pain, pois et fèves au lard.

Pour aller rejoindre le "grand chemin", la route de "l'autre bord du ruisseau" longeait - environ un arpent - le dit Ruisseau Vacher et, - pour se rendre au village, elle le franchissait trois fois, d'abord, tout près de chez Joseph Leblanc "à François", une centaine de pieds plus loin, chez l'autre Joseph-à-Paul-Antoine Leblanc, puis chez Daniel Dugas. Charles Béliveau aurait préféré que la route devant chez lui aille rejoindre directement le "grand chemin", à la deuxième "équerre", chez Daniel Dugas, ce qui, en allant au village, aurait fait deux ponts de moins à franchir - ou à entretenir -. Mais il aurait fallu passer dans la cour même de chez Joseph Leblanc... On comprend bien le refus de ce dernier.

Dans ces maisons régnait l'austérité parfaite qui devait se contenter du plus mince strict nécessaire. Habile ou non, le père devait fabriquer les meubles. Habile ou non, la mère devait confectionner la lingerie et les vêtements et mettre tout son génie à l'épreuve pour les transmettre des aînés aux plus jeunes.

Les paroles prophétiques de l'abbé Degeay, à la fin de la première messe de juin 1772, s'étaient incrustées dans les cœurs : "Dieu vous bénira dans vos enfants". Les comparaisons que le nouveau curé, Monsieur Jean Bro, ne cessait de leur faire avec les Juifs déportés à Babylone, leur martelaient cette conviction que, portion très choisie du peuple de Dieu, ils en vivaient une des pages les plus fécondes de résurrection. Quelle aubaine pour eux, maintenant! Ils avaient un prêtre bien à eux autres, de chez eux, et tout près d'eux, lequel, tous les quinze jours, venait de Saint-Roch-de-l'Achigan, leur célébrer les sacrements dans la "maison accoutumée" de Charles Forest. Bientôt, dans quelques mois, le presbytère-chapelle serait construit!

"Mon doux Seigneur, priait Magdelaine, pendant la sainte messe, pourquoi nous avoir tout enlevé? Si, au moins, j'avais ma petite croix de là-bas... Elle m'aiderait à prendre cœur! Les Fontaine, les Mireault, les Lord, les Melançon, comme ils sont chanceux d'avoir pu conserver quelques objets de chez nous..., là-bas.

Les enfants demandaient souvent pourquoi M. le curé leur parlait tant du peuple juif. Et, pour la centième fois, les parents répétaient l'inépuisable comparaison.

En ce décembre si doux de 1774, les enfants pensaient que l'été reprenait. Ce Noël, comment serait-il? - Depuis le premier, le monde chrétien se pose la question primordiale, pressentant inconsciemment que de la façon dont on recevra l'Enfant, la vie de la planète ou germera ou se fanera. Que sera donc ce Noël - Les chemins seront-ils praticables? - Ce qui, pour ces super-chrétiens voulait aussi dire : allons-nous enlever les "grignons" qui nous font cahoter sur la route vers le Seigneur de Bethléem?

"Mon doux Seigneur, gémit Madeleine, déjà le 24! Demain Noël! On ne sait pas si M. Bro pourra venir. De toute façon, je n'ai pas le temps de vider mon travail; je monterai ma pièce de lin après la fête." Elle ouvre le coffre qui fleure le bon cèdre. "Tiens, tiens, tiens, avec ce mantelet, j'en aurai assez pour réparer la robe de Marie-Joseph. J'ai, en plein, du fil de la même couleur, ou presque."

S'approchant de la lampe-à-suif pendue au soliveau, elle commence avec un couteau de table à peu près le seul objet contondant de la maison - à découdre la bordure de ce vieux mantelet qui, lui aussi, avait fait l'exil. "Rapiesté", ses teintes bleues, rouges et vertes avaient perdu leur vivacité. La mère de Magdelaine, Marie Melançon, l'avait tissé à Port-Royal. Elle l'avait longtemps. De combien de pleurs n'avait-il pas été imbibé! -de longues stries le prouvaient- surtout pendant la terrible attente des bateaux, au bord de la grève.

"Au fait, se disait Magdelaine, devrais-je le tailler, le couper?... Refoulant une fois de plus le flot de ses souvenirs, elle commence à découdre le précieux "butin". Elle fredonne "Il est né le Divin Enfant", "Les Anges dans nos campagnes", Ça, bergers, assemblons-nous!" Tout le répertoire de France y passe. Le fil résiste bien. Nerveuse, pour aller plus vite, de ses deux mains, elle écarte les coutures. Soudain, un mince éclair traverse son champ de vision. Qu'est-ce qui pourrait bien être tombé par terre? A-t-elle échappé quelque chose? Son couteau? Qu'est donc cet objet qui a relui?

Pour en être quitte, elle allume une chandelle au feu de la lampe et s'agenouille pour mieux fouiller le parquet. La faible lueur capte l'éclat d'un objet.

"Non! Non! S'écrie Magdelaine. Non, mais? Mais quoi? Non! Mon doux Seigneur! Ma petite croix d'argent! Comment ça? Mon Jésus, c'est-y-possible? - La flamme en vacille.

Elle saisit la sainte relique. Elle court vers la porte. Elle appelle les enfants en train de jouer dans la brunante. Elle leur crie d'aller quérir leur père : "Vite, venez voir. Venez voir. Mon doux Seigneur, venez voir ce que je viens de trouver."

Les enfants arrivent en trombe : "C'est "quouais", maman? C'est "quouais"?"

- "Ma petite croix! Ma croix en argent!"
- "La petite croix dont vous êtes toujours à nous parler?"
- "Mais oui!"
- "Mais, où était-elle?"

Joseph arrive tout essoufflé : "Qu'est-ce qui se passe? Serais-tu malade?"

- Ma croix! Ma petite croix de mémère Melançon, Anne Granger. Sa croix qui venait de France."
- "Comment ça?"
- "En décousant le mantelet de maman! Elle était là, là-dedans, dans une doublure."
- "Tu vois, Magdelaine, les histoires merveilleuses que Marguerite et Osite te racontent de la Nouvelle-Angleterre, eh bien, nous autres aussi, on va en avoir une à raconter, et une bonne!"

Tout de même, Marie Magdelaine aurait bien aimé que le Seigneur fasse les choses plus complètement. Sa statue de la Sainte-Vierge, n'aurait-il pas pu la lui faire retrouver, elle aussi? - Elle y tenait tellement... Au souper, elle ne put s'empêcher de penser tout haut...

Alors, son époux, Joseph Leblanc qui avait hâte de devenir familier avec les nuages et les vents de par ici, se sent tout-à-coup animé par le souffle de l'Esprit. Devant ses enfants ébahis, il dit simplement ces paroles prophétiques qui rejoignaient celles de l'abbé Degeay : "Écoute, Magdelaine, depuis dix-neuf ans, la croix, tu le sais - tous, nous le savons, par ici - la croix a été dans notre portion quotidienne.

Elle n'était pas seulement dans la doublure du mantelet de ta mère. Si on a été capable de la porter, c'est sûrement par rapport à quelqu'un. Je le sais "mouais", par rapport à qui; c'est par rapport à sa mère, la Sainte Vierge; elle n'est jamais bien loin de nos croix; c'est elle qui nous mène; c'est SOUS SA CONDUITE (Ipsa duce) que nous sommes arrivés par ici. Et, statue ou pas statue, sa dévotion, on va la planter dans le coeur de nos enfants."



L'église de Repentigny.

Photo d'Edgar Gariépy, diapositive sur verre au gélatino-bromure ; 10,1 x 8,2 cm.

33- Une chanson de Repentigny⁴⁷

Par E.-Z. Massicotte⁴⁸

La volumineuse collection de chansons que j'ai pu réunir renferme divers chants légendaires que nos ancêtres estimaient.

Dans le morceau que j'exhume ci-après, il s'agit d'un marchand tombé dans la misère qui, pour reconquérir la richesse, est prêt à céder sa fille au diable.

Sans connaître exactement les intentions de son père, la jeune fille se met sous la protection de la Vierge Marie et celle-ci sauve de l'infamie une pure enfant.

Ah! C'était un riche marchand
Qu'était bien trist' dans son vallon.
Un jour, le diabl' lui apparut :
- Marchand, marchand, mais qu'as-tu donc?

- Il n'y a pas encor' deux ans
Que mon épouse est décédée.
Avant, j'étais riche marchand,
Mais à présent y'a du changement.

- Marchand, marchand, démont' toi pas,
Tu as encore un' jolie fille.
Si tu voulais me la donner,
De l'argent je te fournirai.

⁴⁷ Bulletin des recherches historiques, Mars 1933. Cité dans Le Portage, vendredi, le 19 septembre 1952. Page 5. - Vincent-Ferrier de Repentigny (1858-), chanteur de Saint-Timothée, Beauharnois.

⁴⁸ Je dois ce texte et la musique de ce morceau à feu Vincent Ferrier de Repentigny, doué d'une mémoire superbe et de qui j'ai obtenu, il y a quinze ans, plus de trois cents cinquante chansons diverses.

Le beau marchand s'en fut alors
Trouver sa fill' dans sa chambrette :
- Ma fille, il faudrait t'habiller,
En promenade il faut aller.

La jeune fill' s'est habillée,
Mais ell' voulut fair' sa prière :
- Bonn' Sainte Vierge',... conservez-moi,
Mèr' de Jésus, préservez-moi.

Dans leur chemin, ils fir' rencontre,
D'une jolì' petit' chapelle.
- Arrêtez, mon père, arrêtez,
Ça s'ra pas pour vous retarder.

La jeune fill' s'est endormie,
A l'image de la Sainte Vierge,
La Sainte Vierge' s'est avancée,
Derrière' le marchand a monté.

Tant loin qu' le diabl' les voit venir,
Il se déchire, il se lamente,
- Marchand, marchand, tu m'as trompé.
C'est pas ta fill' qu'est avec toé.

La Sainte Vierge' s'est avancée.
- Retire-toi, méchant disciple,
Car tu croyais dans ton esprit
D'avoir l'enfant que je protège.

34- Monsieur Malo et la chasse aux renards⁴⁹

(Saint-Paul de Joliette)

Par André Nadeau, journaliste,

Nos sportsmen liront avec intérêt l'exploit suivant arrivé dans la paroisse de Saint-Paul de Joliette. Monsieur Onésime Malo, vieillard de 70 ans et chasseur bien connu de l'endroit, tendait un appât depuis quelques jours à plusieurs centaines de renards qui avaient fait leur apparition dans le voisinage de sa demeure.

Embusqué dans le grenier d'une étable, le chasseur attendait le moment favorable qui ne tarda pas à se présenter. En deux coups de fusil, Monsieur Malo abattit dix renards bien comptés. Ce fait est aussi inéluctable qu'in vraisemblable.

Monsieur Malo invite les citadins à aller s'illustrer contre la gent malfaisante qui infeste les environs de sa demeure. Une bonne occasion pour les jeunes d'aller s'exercer au tir, avant de partir pour la guerre contre les métis et les sauvages du nord-ouest.

⁴⁹ Le Pionnier (Bulletin paroissial de Saint-Paul de Joliette), août 1980. Vol. 1, no 1, page 3.

35- Des sabots noirs⁵⁰

(L'Industrie)

Par Mgr Omer Valois

De deux sources différentes m'arrive le récit suivant. Lorsque mourut la seigneuresse, Madame Barthélemy Joliette, le 28 janvier 1871, dans son manoir de la rue de Lanaudière, ce fut un grand deuil. Les dames et les demoiselles auraient peinturé ou teint leurs sabots en noir... Légende ou tradition?

Madame Joliette était une femme d'une belle distinction et d'une belle éducation. Elle jouissait sans doute, à cause de ses remarquables qualités et pour avoir été l'épouse du fondateur, d'une grande popularité. Mais, porter le deuil jusque sur les sabots, voilà qui dépasse vraiment l'ordinaire.

Aussi, si nous rapportons cette curieuse anecdote, c'est que légende ou non, elle rappelle combien Madame Joliette était vénérée dans la ville de Joliette.



Le manoir d'Ailleboust.

Photo d'Edgar Gariépy [avant 1939], négatif sur pellicule de nitrate de cellulose ; 17,5 x 12,4 cm.

⁵⁰ Texte dactylographié conservé aux archives de la Société d'histoire de Joliette de Lanaudière.

36- L'hiver des corneilles⁵¹

(Lanaudière)

Par Marius Barbeau

Nos grands-mères étaient d'excellentes diseuses et se rappelaient tous les récits que, dans leur enfance, elles avaient entendus. Leurs dires contenaient tant de merveilles, leur visage à la fois sérieux et comique, reflétait tant d'imagination et de croyance, que les petits enfants, enchantés, se laissaient transporter par elles sur le canot volant aux chantiers de la Gatineau, aux soirées de danse où le diable déguisé en beau danseur, contait fleurette aux belles filles du canton, ou même plus loin, aux royaumes féeriques où l'on peut s'attendre à toutes ces merveilles.

Grand-mère Angèle, par exemple, achevant de laver la vaisselle, le soir, et rangeant les chaudrons sur le poêle "à trois ponts", disait :

- Mes petits enfants, asseyez-vous autour de la table. Si vous êtes sages, je vous dirai un conte ou une légende.

Après avoir accroché le plat à vaisselle dans l'armoire ouverte et passé le linge humide sur le tapis ciré de la table autour de laquelle les enfants, tout oreilles, étaient assis, elle venait tranquillement s'asseoir au bout de la table. Elle tirait de la poche de son tablier une tabatière de jais, lui donnait, avant de l'ouvrir, trois petites tapes de ses vieux doigts, prenait une prise de tabac, puis elle commençait la légende de L'Hiver des corneilles. Cette légende, d'abord racontée par Adélard Lambert, de Berthier en haut, était un peu connue sur le parcours du Saint-Laurent. N'importe quel habitant pourrait vous dire, un jour de printemps :

- Aujourd'hui, le temps est beau, mais ça ne durera pas longtemps. J'ai vu trois corneilles; elles passaient à tire d'aile, s'en allant au sud. Elles étaient poussées par un fantôme.

Si vous voulez lui faire expliquer ce qui pousse ces corneilles à retourner vers le sud, d'où elles ne faisaient qu'arriver, il vous répondra :

- En s'en retournant, elles annoncent le petit hiver. Pauvres corneilles! Elles paient bien cher une incartade qui remonte si loin en arrière qu'on l'a presque oubliée. Et dire qu'elles sont condamnées à subir ce châtiment jusqu'à la fin des temps!

⁵¹ L'Almanach de l'Action sociale catholique, 26e année, 1942. Page 17.

On s'en tient souvent à ce dicton, mais le soir au foyer, on raconte souvent au long la légende des corneilles, et on la termine même par la morale qui suit :

"Si la colère de Dieu descend comme ça sur les simples oiseaux, qui furent maudits de Noé, combien plus ses châtiments s'appesantissent sur l'homme infidèle qui désobéit à ses commandements et méprise ses représentants."

Il est impossible ici de dire au long cette légende. Il suffit de rappeler qu'après que le patriarche Noé, pour obéir à Dieu, eut travaillé cent ans à construire l'arche, il y fit embarquer les représentants de toutes les espèces animales de la terre, et s'y logea lui-même avec sa famille.

Des pluies torrentielles inondèrent toute la surface de la terre et les êtres animés hors de l'arche périrent jusqu'au dernier. L'arche, portée par les eaux gonflées, se balançait sur les flots.

Plus tard, après le retrait partiel des eaux, Noé voulut s'assurer que la terre était devenue habitable. Ouvrant une fenêtre, il lâcha le corbeau, qui jusque-là avait été l'oiseau favori de la création, au plumage coloré et magnifique, et dont la voix peuplait l'air de joyeux ramages.

- Parcours au vol la surface de la terre, commanda Noé au corbeau. Si tu y trouves de la verdure, rapporte-m'en un rameau.

Le corbeau aperçut des cadavres flottant à la dérive et, satisfaisant ses appétits voraces, se mit à les dévorer. Il oublia le commandement de son maître et ne revint plus à l'arche, qui s'était échouée sur une montagne. Noé maudit alors le corbeau pour son infidélité; sa malédiction noircit le plumage de cet oiseau et changea son ramage en un croassement rauque et plaintif.

Deux fois, Noé envoya la colombe à la recherche de la verdure. La première fois, elle revint le bec vide; la seconde, elle rapporta un rameau vert où mûrissait un fruit. Le patriarche bénit la douce messagère, qui devint blanche et jolie, et qui, depuis, n'a cessé d'être l'oiseau chéri de tous.

Le temps de la libération était venu. Noé ouvrit portes et fenêtres et congédia les espèces captives, qui se dispersèrent de tous côtés. Aussitôt qu'il aperçut la corneille, parente du corbeau, qui passait au vol, il l'arrêta et, sous l'emprise du ressentiment, lui dit :

- Toi et ton cousin le corbeau, soyez condamnés à voyager sans trêve, toujours. Vos goûts seront voraces et sanguinaires, et vos voix éclateront en cris lugubres. À votre approche, les éléments se réveilleront et par leur courroux chercheront à vous chasser de leur présence.

La corneille, poursuivie par toute la gent ailée, s'enfuit en poussant des cris lamentables. Elle se réfugia dans un lieu désert, puis erra seule, morose et abandonnée. Pour nourriture, elle gobait la chair qui restait sur les cadavres échoués dans la vase. Elle rencontra, un jour, son cousin le corbeau qui, comme elle, se nourrissait de dépouilles. La corneille et le corbeau, se sachant à tout jamais bannis de la présence de l'homme, se lièrent d'amitié dans leur malheur et, poussés par le remords, s'éloignèrent au loin vers le nord.

Après un voyage long et pénible, ils se juchèrent, pour se reposer, sur un arbre au milieu d'une grande forêt de pins et de sapins, où régnaient la paix et le silence. Cette forêt devait être une des nôtres, au Canada, il y a longtemps. Le sol, couvert d'un manteau de neige, n'avait pas la tristesse coutumière des lieux déserts. Les rayons du soleil avaient percé, ici et là, ce blanc manteau, comme pour y faire des bigarrures. Tout souriait aux fugitifs, qui se crurent enfin à l'abri des opprobres de l'homme et de la nature.

L'illusion de la corneille et du corbeau dura peu. Dès le lendemain, leur réveil fut pénible. Les vents du nord, soulevés à leur approche, soufflaient en tempête, et le firmament, chargé de nuages menaçants, faisait tourbillonner des flocons de neige. Le froid, descendant du nord, mordit au vif les exilés. Ils reprirent la fuite, devant les protestations de la forêt qui leur refusait un asile.

Tous les ans, depuis ce temps, les corneilles émigrent vers le Canada à l'arrivée du printemps, et la forêt se soulève contre elles à cause de la malédiction de Noé.

Cette légende tient des contes populaires en ce que sa source n'est pas canadienne; elle est en marge de la Bible. Mais le conteur la rattache vers la fin aux corneilles du Canada et à l'hiver des corneilles au pays. La plupart des légendes, toutefois, ont trait à des faits canadiens, et on les donne souvent comme véridiques, bien qu'ils soient pure fiction.

Le thème folklorique qui les inspire seul est ancien; la forme en est relativement nouvelle, ou plutôt elle varie suivant les conteurs, comme *La Poule noire*, *Le Château Bigot*, *Le Beau Danseur*, *La Mouche dans le manche de hache*, *La Chasse-Galerie*, *Le Rocher Malin*, *Le Père Labrosse* et combien d'autres.

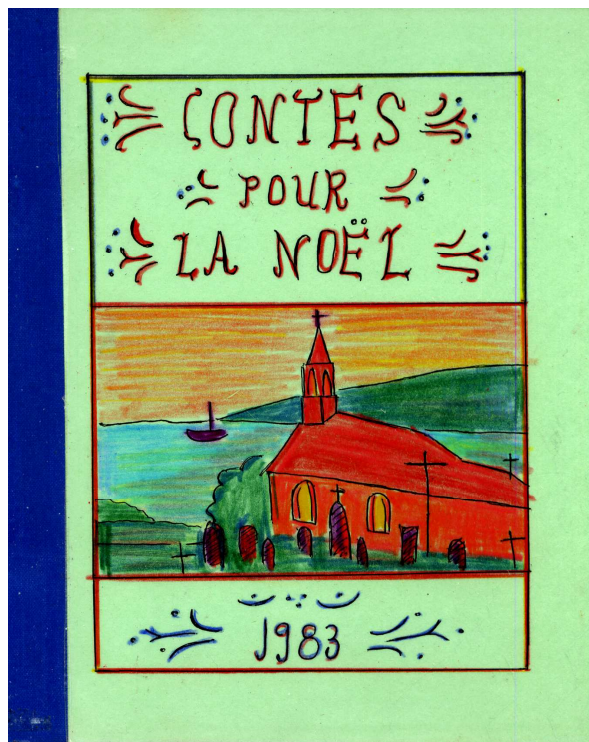
Ces légendes sont tirées de l'imagination populaire, et elles ne sont que fantaisie. N'empêche pas que, dans leur ensemble, elles donnent une image vraie et frappante du peuple, qui s'y peint largement et s'y exprime dans un langage plein de coloris.

37- La dame blanche⁵²

(Mascouche)

Par Louis Landry

Une dame blanche aurait sauvé la petite Victoria Morin, 5 ans, de Saint-Henri-de-Mascouche, lors d'une inondation du moulin de ses parents.



Contes pour la Noël à Sainte-Élisabeth de la Bayonne.

Par la Famille Olivier dit Lavictoire

⁵² Landry, Louis, Encyclopédie du Québec. Montréal, Éditions de l'Homme, 1973. Vol. 1, p. 490.

38- Tragique rencontre⁵³

(Saint-Michel-des-Saints, Mattawin)

Par Athanase Ménard, Belles-Lettres

Quand le doux vent vient à souffler du côté de mon pays, m'est avis que je sens une odeur de Paradis.
(Maisonneuve)

N'avez-vous jamais entendu parler de Mattawin, ce coin de terre perdu dans les Laurentides?

Cette place est renommée autant par ses paysages enchanteurs, ses rivières et ses lacs poissonneux, que par ses bois infestés de bêtes fauves.

Il ne faut donc pas être étonné si parfois l'on parle de rencontres, avec certains animaux très redoutables, que des chasseurs, soit imprudence ou mauvaise fortune, ont payées chèrement.

Mattawin! Quel nom curieux, me direz-vous! Nom primitif de Saint-Michel-des-Saints, il lui vint des sauvages de Manaouan qui se transportaient là chaque été, et c'est une anecdote relative à l'un de ces indigènes que je vais raconter.

C'était un beau lundi de septembre. La matinée un peu fraîche se tempérait déjà sous l'action du soleil qui venait de lancer ses premiers rayons dans la plaine; les oiseaux animaient l'air calme et pur de leur joyeux ramage; la nature était en fête à la suite des ténèbres de la nuit.

"Il fait un temps superbe! Viens-tu à la chasse, Grégoire? La saison est favorable pour le gibier, et... je n'ai rien à faire aujourd'hui."

Ainsi parlait à son frère David Simon, un brave métis s'il en fut, marié à une canadienne de Mattawin; et qui, en dépit de ses cinquante ans, avait conservé toute la force et l'agilité de la jeunesse.

⁵³ Les Premiers coups d'ailes. Montréal, Les Clercs de Saint-Viateur, 1918. Pp. : (99)-108.

"Ça me ferait ben plaisir, mais je ne puis... 'Ti-Fred se marie avec la grand'Rose-au-père Valcour, à huit heures et demie, et ... je suis de la noce. Tu sais que ça ne se manque pas quand on y est invité. On aura le droit de se reprendre. À plus tard donc!..."- Eh bien! J'irai seul; et mieux que cela, comme mes occupations me le permettent, j'apporte des provisions pour une semaine... Au revoir, mon vieux!... Tu embrasseras la mariée pour moi... et, si le coeur t'en dit, danse un bon set à ma place...

Comme aujourd'hui, dans ce temps-là,
C'était souvent, souvent com'ça.

Il est tard : huit heures. En deux tours de main le bagage est plié; et sac au dos, hache et gaine à la ceinture, fusil en main, David se dirige vers la rivière.

Il sort son canot d'écorce caché dans les broussailles, et s'engage tantôt entre des rives plus larges et parsemées de fougère ou de fleurs sauvages.

L'embarcation légère glisse rapidement sous un feuillage touffu de saules et de hêtres; et, sauf le bruit d'une grenouille se jetant à l'eau de temps à autre, seul, celui de gouttelettes, causé par les coups réguliers de l'aviron, brise la monotonie du silence.

Allant alors au hasard, pour ainsi dire, notre chasseur se dirige vers le lac des Pins.

Pafl... un, deux canards tombent dans les joncs! Pif! Pafl... quelques lièvres imprudents ont le même sort... Puis mettant pied à terre, avec tout son attirail, il longe les sinuosités d'un petit ruisseau, où venaient en grand nombre s'abreuver à l'onde pure des originaux et des chevreuils. Enfin il prend un sentier détourné, s'arrête à une clairière, et là, il dresse sa tente pour la nuit.

Quelle ne fut pas sa surprise, le lendemain, d'entendre une détonation à faible distance!

"Quoi! Un coup de fusil!... Qui peut bien être dans ces parages? Attendons..."

À son tour, il fait une décharge du sien,... quelques interpellations pour se guider; et, voilà notre individu qui surgit...

"Tiens, Richard! Toi ciel?... En quel honneur?..."

- Ce n'est rien de nouveau; tu sais que cela m'arrive souvent... Et toi?

- Une envie qui m'a pris;... il n'y avait rien de pressant à la ferme... As-tu de la veine au moins?

- Pour le sûr, j'ai un renard demi-argenté et neuf beaux castors; le reste, ma foi, c'est bien ordinaire.

- Je suis très content de t'avoir rencontré. Veux-tu on va continuer ensemble?

- Topel! Tu es mon homme. Ça sera bien moins plat, comme disait l'écolier de Tonio Bélisle. Quel bout crois-tu le plus chanceux? Je n'ai rien vu depuis hier... Le vent pousse par là; gagnons où tu étais... Il me faut chercher mon paqueton.

- Je cours t'aider, riposte David;... et nous dînerons à p'tit midi...

Une heure après, une flamme alimentée de sapins et de bouleaux secs pétillait et s'élevait dans l'air pur, pendant que, assis autour, nos deux Nemrods mangeaient du meilleur appétit et devisaient derechef...

"Depuis combien de temps es-tu ici?

- Près de dix jours.

- Et moi qui te pensais aux noces de Ti-Fred...

- Ti-Fred? Qui ça, Ti-Fred? Le gars de Nézine Ratelle, dans le grand rang?... Avec Rosette, j'imagine...

- Tout juste, tu l'as dit. Un beau,... hein!

- Oui, en v'là un encore qui a fait une belle embardée!... je ne l'avais pas su... D'ailleurs, c'est pour lui; ça le regarde...

En disant ces mots, le repas s'achève et David s'éloigne... Son camarade, lui, replie soigneusement les tentes avant de repartir...

Tout à coup le fidèle Médor attire son attention.

Richard sans tarder se précipite à l'endroit où le chien faisait entendre ses aboiements, et que voit-il?

À quinze pas à peine, dans un repli de la montagne, jouaient deux petits ours - ils pouvaient avoir trois ou quatre semaines.

Quelle belle fortune! se dit-il; je ne puis être servi plus à souhait : monsieur X... qui veut en avoir un à tout prix... Rien de plus facile que de les prendre... mais gare à la mère!

Sur ce, il regarde de côté et d'autre, puis d'un bond, il enjambe le tronc d'un pin.

Dans sa précipitation, il n'avait pas songé que la cache se trouvait sous l'arbre.

Il ne tarda pas à s'en repentir... À peine a-t-il touché le sol qu'un craquement sinistre se fait entendre : c'était la mère qui, soupçonnant le danger couru par ses petits, venait les défendre.

"Au secours! Au secours! Je suis perdu!" crie Richard en bondissant à travers les taillis...

À cet appel désespéré, David se précipite et se trouve en présence d'un ours énorme qui se tient debout et le fixe, le regard en feu...

Que faire dans une situation aussi tragique?

Impossible de mettre l'animal en joue, la ceinture de cartouches, qu'on avait suspendue à une branche près d'une source, était tombée à l'eau...

Si encore il pouvait compter sur l'aide de son camarade, mais celui-ci, il vient de l'apercevoir, étendu par terre et simulant le mort...

Pour sortir de cette impasse, il n'y a qu'un moyen : une prise corps à corps... Cette effrayante perspective le glace d'épouvante! Il faut pourtant s'y résoudre, puisque l'horrible bête court déjà sur lui, la gueule large ouverte...

Rassemblant tout son courage, le visage pâle, l'oeil fixe, David commence l'attaque : il lance une grosse pierre à la tête de son sauvage ennemi. Se sentant frappé, l'ours pousse un grognement terrible et s'élance sur son adversaire qui l'évite habilement...

Par trois fois, usant de la même manoeuvre, notre métis excite la fureur de son redoutable agresseur. L'animal ivre de colère, les yeux pleins de rage, revient à la charge; mais cette fois encore David le trompe en se cachant derrière un arbre.

Enfin, après avoir longtemps fatigué son ennemi furieux, comptant plus sur l'intervention divine que sur ses propres forces, il attend de pied ferme. Alors l'ours s'avance à son tour, haletant, et, la langue sanglante, se dresse sur ses deux pattes, et des deux autres cherche à presser son adversaire dans ses muscles d'acier...

Notre chasseur lutte avec énergie, réussissant à se dégager de l'étreinte formidable du fauve...

Prévoyant qu'il finirait par avoir le dessous si le combat se prolongeait trop longtemps, David fait un effort suprême, et profitant de l'instant où l'ours dans une attaque nouvelle lui laisse le bras libre, jusqu'à la garde il lui plonge son couteau dans le coeur.

Un grognement sourd, le bruit d'un corps pesant qui s'affaisse,... puis, plus rien... Maître Martin avait vécu.

Pendant ce temps, Richard, qui était momentanément passé de vie à trépas, repris bientôt ses sens. Il revint en toute hâte à son ami qu'il trouva épuisé, couvert de sang, les épaules meurtries.

Maudissant de très bon coeur les oursons, objet d'une si fatale rencontre, le vainqueur se traîna au pied d'un arbre où il ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil paisible et réparateur...

Quand David se réveilla, ses yeux furent agréablement réjouis de rencontrer une pancarte de bouleau sur laquelle étaient écrits ces mots au charbon :

Honneur au brave David
qui a terrassé
le Goliath de nos forêts!

Depuis, l'endroit et tout le voisinage où a eu lieu ce célèbre combat porte le nom de Montagne à David Simon.



Réserve de la Manawan.

(Photographe non identifié sur le web).

39- Je me souviens de mémère⁵⁴

(Lanaudière)

Par Omer Valois
Belles-Lettres

Le souvenir est un endroit plein de larmes...
(Ernest Hello)

Connaissez-vous mémère?

C'est une vieille vieille, aussi blanche que la nappe dont on couvre la table quand il vient de la visite; et avec cela, si bonne, si douce, si infatigable qu'on ne peut pas ne pas l'aimer...

Tenté je serais de vous dire ses autres qualités; mais vous m'accuseriez de vouloir cacher ses défauts...

Pourtant il en est une encore que je ne puis vous taire et qui la distingue entre toutes les mémères...

- Qu'est-ce donc?

- Son habileté à conter de belles histoires...

- Ah! Bah! Les racontars des vieilles mémères : ... c'est invariablement la même chose!

- Eh! bien, non, ce n'est pas la même chose, je le sais moi. Elle conte tous les soirs, et je puis vous affirmer que son langage est toujours aussi intéressant que nouveau.

Je me rappelle surtout un récit où elle y mit tellement de son âme qu'elle oublia ceux qui l'entouraient... Désirez-vous l'entendre?

- Avec plaisir.

- À la bonne heure; dorénavant vous n'entendrez plus de préjugés à l'endroit de mémère.

⁵⁴ Idem. Pp. : (153)-161.

J'avais six ans, j'étais le frère aîné de quatre petites filles, gaies comme le chant du rossignol, jolies à rendre songeur le plus chic des amoureux. Tel était l'auditoire coutumier de grand-mère.

Le soir, quand le soleil disparaissait derrière les montagnes bleues et que nous avions soupé, mémère sommeillait sur sa grande chaise, se berçant aux murmures des bambins qui étudiaient à mi-voix. D'ordinaire l'étude durait peu, car toujours nous espérions entendre mémère conter quelque chose : il nous semblait que c'était le passé qui sur ses lèvres rendait son sourire si radieux...

Et Germaine, la plus vieille de mes jeunes soeurs, posait bientôt son sac sur le rond-point en vous prenant la dormeuse par le bras : «Mémère!... mémère! Un conte!»

- Que veux-tu ma belle? Sais-tu tes leçons?

- Oui, sur le bout des doigts.

- Ben, approchez d'abord...

Ainsi Germaine tirait grand-mère de son rêve et petit frère de ses livres;... puis l'histoire commençait.

Une fois, nous approchâmes quatre; maman berçait l'autre. D'un tour de main, la vieille en prit un sur chaque genou, et à petit feu entama son récit :

«Je vous conterai ce qui advint à votre grand-père le jour qu'il alla à son dernier levage : vous savez, le hangar où les Chevrette font leurs épiluchettes...»

Et elle continua plus émue,... essuyant les larmes qui coulaient de ses yeux.

Mémère, hélas! n'a pas écrit son récit et je n'ai pas souvenance de toutes ses expressions; voilà pourquoi, remplaçant aujourd'hui mémère, je souffre de ne pouvoir remplacer la vieille conteuse...

Il y a tantôt trente ans que le hangar des Chevrette est brûlé. Pendant une journée d'octobre, mémère récitait son chapelet pour que Dieu calma son tonnerre. Tout à coup elle aperçut un feu violet descendre sur le hangar du voisin, s'y étendre et embraser le toit. Les hommes du rang accoururent, versèrent l'eau à pleines chaudières, mais l'incendie ne s'arrêta point... Après l'orage, lorsque la nature sembla renaître, une fumée bleuâtre s'élevait d'un tas de cendres...

Le mois d'août prenait fin; le grain était mûr, les fléaux prêts; par malheur le hangar... n'existait plus. Le père Chevrette se trouvait dans une très mauvaise passe.

Touchés de son sort, les habitants de la paroisse résolurent de lui venir en aide. Aussi, le dimanche suivant, à l'issue de la grand-messe, et là, il fut convenu qu'on s'organiserait pour une corvée...

Quand une corvée doit avoir lieu, il faut bien en être : le mardi suivant, chacun était au rendez-vous. Vers les sept heures, le vieux Champagne arriva, suivi de ses deux fils; puis apparut Racicot, qui, à travers champ, marchait à grandes enjambées. Basile St-Onge, hache à l'épaule, chapeau sur l'oreille, passa la barrière de sapins ronds, en sifflant des airs de chantier, et vint s'asseoir près des autres. Tout le rang y était, même pépère et sa vieille qui arrivèrent bras dessus bras dessous : l'un venait pour équarrir, l'autre pour fricasser. Après les saluts ordinaires, et un brin de conversation, on se mit promptement à l'ouvrage...

Il est huit heures; la figure du père Chevrette respire la satisfaction : il sourit le bon vieux. À sa démarche, on le dirait porteur d'un sac gonflé de blé... Un peu d'orgueil lui monte à la tête : tant de monde travaille pour lui... «Hé! crie grand-père, qui a équarri cette saule? Regardez-moi ce noeud qu'on y a laissé.» Et d'un coup de hache, le noeud fend l'air. Chacun fait sa part : les trois Champagne approchent les chantiers de pierre; le bonhomme François prépare les mortaises; les autres s'occupent de l'aplanissement du terrain... Et pendant que mémère brasse la soupe, les enfants s'amuse à bâtir avec les rognures...

Vers dix heures, six poteaux de pin soutenaient quatre poutres de cèdre. Malgré les chauds rayons du soleil, l'activité ne se ralentit point : on besogne dur et ferme jusqu'à midi. Au son de l'Angélus, haches et marteaux s'échappent des mains; les têtes d'où ruisselle une sueur abondante se découvrent, et vers le ciel sans nuages monte une fervente prière...

Quelques minutes plus tard, les rudes tâcherons sont à table, livrant assaut aux mets préparés par madame Chevrette et mémère. La gaîté aiguillonne les appétits, et tous sont heureux à la fois de goûter un repos bien mérité...

Bientôt il faut se remettre au travail : reste à poser le comble sur le carré. Et comme des abeilles qui retournent à leur ruche, les travailleurs reviennent à l'ouvrage...

Déjà le hangar s'élève... Tous rivalisent d'ardeur... Pépère équarrit, Racicot et quelques autres installent des échafauds et les Champagne coupent les liens. Vers trois heures, on commence à fixer les chevrons. «Monte en haut, toé, t'es jeune», crie le père François au moins âgé des Champagne. Celui-ci grimpe d'un côté, son frère de l'autre; quatre ou cinq se placent dans les échelles pendant que les vieux unissent les chevrons. On y va si prestement qu'à cinq heures, il n'y en a plus que deux. «C'est un triomphe», s'exclame le bonhomme Chevrette. Il court à la maison chercher un mouchoir rouge et le plante au faite du hangar au milieu des acclamations.

Tous veulent voir flotter le pavillon au haut de la charpente, et mémère accourt les mains dans son tablier d'indienne... « Quelle bonne affaire, lui dit grand-père, nous finirons avant la brunante : il ne reste plus qu'une cheville à poser.» À ces mots, le petit Champagne lève sa hache pour donner le dernier coup; mais, ô horreur! Il l'échappe et «elle tombe, continue mémère, en se voilant le visage,... sur la tête de votre grand-père... »

À ce spectacle, tout le monde frémit et pousse des cris de douleur!... Cependant, on a vite fait de se ressaisir; et le vieux chêne, qui était resté debout malgré sa blessure, est transporté chez lui.

Entre temps, le père Champagne a compris le tragique de la situation. En un clin d'oeil, il a attelé son grand Rouge, celui qui gagne les premiers prix aux expositions, et est parti comme un coup de foudre.

Hélas! Lorsqu'il revint, tout était silencieux dans le rang. Les lampes s'allumaient une à une, semblables à de petites étoiles, et les vaches reprenaient le sentier qui mène au bois. Chez les Chevette, il n'y avait personne; chez grand-mère, la maison se trouvait pleine... Des cierges bénits brûlaient dans les chandeliers de bois et éclairaient un groupe de campagnards récitant le chapelet. Le vieux vivait encore;... il reçut les derniers sacrements et il expira la figure couverte d'un flot de sang...

Ici, mémère s'arrêta : elle pleurait à chaudes larmes;... puis reprenant avec un accent de profonde tristesse que je n'oublierai jamais : Ce soir-là, dit-elle, la brise léchait la charpente du hangar,... et un crêpe battait à ma porte... » Ce furent ses dernières paroles : elle se prit la tête dans les mains et sanglota amèrement...

C'est ce que mémère nous conta un soir, à l'heure où le bonhomme Sept-Heures entreprenait sa ronde nocturne. Il faut vous dire que le fameux hangar ne fut achevé que deux ans après la mort de pépère, quand on ne vit plus au clair de la lune une ombre se pencher et essuyer des taches de sang... Les Chevette assurent que tous les soirs de tempête, ils entendaient une voix d'homme se lamenter et se plaindre dans l'obscurité... Aussi, il ne faut pas être surpris, si chaque printemps les Chevette donnent la plus belle génisse... pour la criée des Âmes.

Et nous pourrions nous demander, peut-être bien... - qui sait? - comme le fit Germaine, dès que mémère eut cessé de parler : «C'ti vrai, mémère, qu'on avait jeté un sort chez monsieur Chevette?...»

40- Louis Cyr et le Grand Capot⁵⁵

(Saint-Jean-de-Matha)

Par Jean Chevrette

À l'époque où Louis Cyr vivait à Saint-Jean-de-Matha, un homme qu'on a appelé le Grand Capot dans le village, qui venait de l'extérieur de la place, s'est un jour présenté à la mairie du village s'informant où il pourrait trouver Louis Cyr. Il disant qu'il venait ici pour le défier et il croyait être plus fort que lui. Après avoir fanfaronné, Grand Capot se mit en direction de la ferme de la famille Cyr et, à l'approche de celle-ci, ne sachant pas où exactement le grand Louis habitait, il s'enquit de ce fait auprès d'un cultivateur qui labourait son champ.

Ce dernier qui tenait sa charrue par les manchons, souleva celle-ci en la pointant dans la direction à suivre. Dans sa tête, l'homme dut se dire : si les habitants de la place soulèvent ainsi leur charrue, inutile de défier l'homme fort de l'endroit. Il continua donc son chemin sans qu'on n'entende plus jamais parler de lui.

Le côté intéressant de l'événement, c'est que le cultivateur interpellé par le Grand Capot n'était autre que Louis Cyr lui-même qui avait été prévenu, par un villageois, qu'un Grand Capot de la ville le cherchait pour défier celui qui allait devenir l'homme le plus fort du monde.



Un écu - Half a dollar - 20 novembre 1838

Fac-similé de la monnaie émise par Barthélemy Joliette et portant sa signature
(Société d'histoire de Joliette-de Lanaudière)

⁵⁵ Raconté par Pierre Michel Gadoury.

41- Claude Grenache (1827-1862), l'homme fort⁵⁶

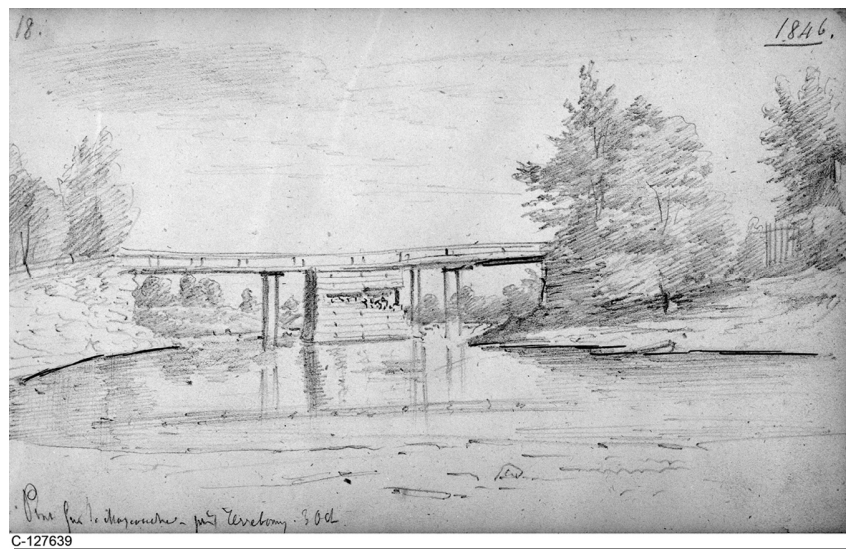
(Saint-Jacques-de-l'Achigan)

Par Jean Provencher

Claude Grenache était un fermier d'une force inimaginable. Il jonglait avec des boulets, il traînait trois hommes agrippés à sa chevelure et, quand ça lui disait, il faisait placer une enclume sur son corps arqué et demandait à deux hommes de la frapper à coups de masse.

Un jour qu'il labourait son champ à l'aide de sa charrue à manchons, un Américain de passage lui demanda où habitait Claude Grenache car il voulait se mesurer à lui; sans broncher, Grenache leva sa charrue de sa seule main droite et la pointa vers sa maison.

On ne revit jamais l'Américain dans le coin.



Pont sur la rivière Mascouche, 3 octobre 1846

par Jacques-Frédéric Doudiet (1802-c1867) BAC / C-127639

⁵⁶Extrait d'une carte dessinée par C. Courcy (1973) dans la collection Quelques hommes forts du Québec, réalisée par Réjean Courcy, Michel Hamelin, Donald Labrecque et Michel Vanasse. Éditions Québécoises.

42- L'exhumation des restes funéraires de Louis Cyr⁵⁷

(Saint-Jean-de-Matha)

Par Jean Chevette

L'histoire populaire raconte qu'à la mort de Louis Cyr son corps, dans un premier temps, aurait été enterré à Montréal au cimetière Côte-des-Neiges.

On l'aurait par la suite exhumé pour le transporter à Saint-Jean-de-Matha pour son dernier repos. C'est un cercueil entouré de barrures qu'on a ainsi enterré.

Les gens de la place ont souvent prétendu que c'était un cercueil rempli de briques qui aurait été placé en terre.

Le Dr Zénon Aumont, son gendre, aurait vendu le corps de Louis Cyr à l'Université de Montréal.



Mascouche, 15 juillet 1845

par Jacques-Frédéric Doudiet (1802-c1867) C-127613

⁵⁷Recueilli par Pierre Michel Gadoury et raconté par Madame Ducharme de Saint-Jean-de-Matha alors âgée de douze ans au moment des événements.

43- L'enfant dans la lune⁵⁸

(Manouane)

Par Alanis Obomsawin

Un jour, un vieil Indien nommé Niaskonowetc (Il y avait des traces par tout) vivait seul avec sa femme Waponokwe (Quand le soleil se lève) dans un wigwam dans la forêt.

Niaskonowetc revenait d'amasser des baies sauvages lorsqu'il entendit un bruit. Il s'arrêta pour entendre mieux d'où ce bruit venait, il chercha un peu et trouva un petit bébé enveloppé sur sa planche, tout seul près d'un arbre. Il regarda un peu partout afin de voir s'il ne trouverait pas quelqu'un qui aurait perdu cet enfant. Tout était tranquille et il ne trouva personne. Aussi, il décida de prendre le bébé avec lui et le porta chez sa femme, Waponokwe. Maintenant, ils étaient bien heureux puisqu'ils avaient un petit bébé à aimer. Ils lui donnèrent un nom : Etcì (Lièvre).

Etcì grandit dans la forêt et il apprit à vivre avec la nature. Leur wigwam était assez proche d'un lac et le vieux Niaskonowetc avait dit plusieurs fois à Etcì de ne pas s'aventurer vers le lac, parce qu'il avait peur qu'Etcì tombe dans le lac et se noie.

Un beau soir, pendant que ses parents dormaient, Etcì pensait : «Je vais aller marcher dehors un peu». Etcì devait bien voir trois ans, je pense. Il marcha vers le lac; c'était comme un beau rêve. La lune brillait très fort, si fort que sur le lac il pouvait voir sa réflexion. Et tout autour, il y avait des rayons qui ressemblaient à de longs fils d'or très larges : c'était la lune qui se regardait dans le lac comme dans un miroir. Etcì ne pouvait plus la quitter des yeux. Il y avait le lac et cette belle forme ronde qui ressemblait à un tambour en or, avec ses longs fils d'or tout autour. Un de ces fils d'or était brisé au bout là-bas.

Etcì pensait : «Si j'allais attacher ce fil d'or là-bas, tout serait parfait!...» Il marchait un peu ici et là et le fil d'or était toujours devant lui. Il commença à marcher sur le fil. Il marchait, il marchait, il était comme perdu dans un rêve tellement c'était beau ce qu'il voyait. Et tout d'un coup, il se vit très haut dans le ciel et puis dans la lune.

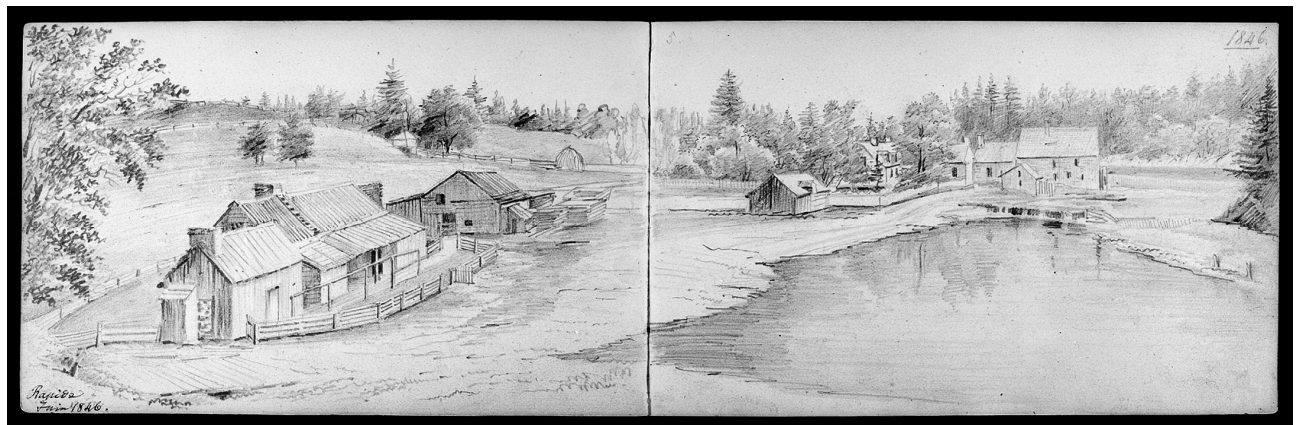
⁵⁸ Alanis OBOMSAWIN, Manowan, [1972], p. 26-27.

Là, il fit connaissance avec une tribu de gens très petits : ces gens étaient bien heureux de rencontrer de rencontrer Etcî parce qu'il était différent. Ils ont joué ensemble et ils ont fait une danse en rond. Après quelque temps, Etcî pensait : « Je dois descendre, aller raconter à mes parents tout ce que j'ai vu. »

Mais à ce moment-là, le jour était venu et Etcî ne pouvait pas descendre. Il attendit que la nuit vienne et que la lune se regarde encore dans le beau lac tout près de son wigwam. Et là, il descendit raconter à ses parents, très inquiets, tout ce qu'il avait vu. Etcî invita ses parents, à venir par une belle nuit, rencontrer ses petits amis.

Les deux vieux étaient bien heureux de rencontrer cette tribu de petites gens et de savoir qu'Etcî ne serait jamais seul. Après quelque temps, la vieille maman Waponokwe s'est endormie pour toujours. Une belle nuit, Etcî descendit de la lune pour venir visiter son père dans son wigwam; le vieux Niaskonowetc s'était endormi pour ne plus se réveiller. Etcî debout à côté de son père souriait. Etcî pensait : « Je ne dois pas faire de bruit puisqu'il dort si bien. »

L'histoire d'Etcî est arrivée il y a déjà bien des années. Quelquefois dans la nuit, quand la lune brille très fort, on pense voir un petit garçon : Etcî sourit en regardant en bas son père qui dort.



C-127661

Esquisse de 1846 des moulins du domaine seigneurial de Mascouche

dessiné par Frédéric Doudiet, pasteur protestant suisse, actif dans la région à cette époque. Les moulins et la maison du meunier qu'on aperçoit à droite derrière la chute, bien que passablement modifié sont toujours existants. C-127661m : Rapids juin 1846.

Vue du Domaine seigneurial de Mascouche, un dessin de Jacques-Frédéric Doudiet (1802-c1867). De gauche à droite, les dépendances du moulin à scie, le manoir Grace Hall, les moulins à farine et à scie, le barrage sur la rivière Mascouche. (Bibliothèque et Archives Canada, Le carnet de dessins de Doudiet, folio 46 recto et verso, acquisition 1985-175)

Notices biographiques

Aubin, Réal, né le 28 décembre 1927 à Saint-Norbert, ordonné prêtre dans la communauté des Clercs de Saint-Viateur le 30 mai 1953, il enseigne au Séminaire de Joliette et à l'Académie Antoine-Manseau. Humaniste accompli, il s'intéresse à l'histoire et a édité, aux Éditions Aubin-Lambert, plusieurs ouvrages sur sa paroisse natale et un recueil d'actes notariés sur les Lambert-Champagne-Aubin en collaboration avec Georges Aubin. - Il est l'auteur de deux légendes « La côte du diable » et « Le lac des innocents ».

Barbeau, Marius, anthropologue, ethnologue et folkloriste québécois, né à Sainte-Marie-de-Beauce le 5 mars 1883, considéré comme le fondateur de l'anthropologie canadienne et québécoise. Il décède à Ottawa le 27 février 1969. - Il est l'auteur de la légende « L'hiver des corneilles », inspirée d'Adélard Lambert.

Barry, Robertine, voir :
Françoise, pseudonyme,

Beaugrand, Honoré, né le 24 mars 1848 dans le village de Saint-Joseph-de-Lanoraie, aujourd'hui Lanoraie, journaliste et politicien québécois, débute ses études au Collège Joliette et fait un bref séjour au noviciat chez les Clercs de Saint-Viateur. En 1868, il déménage à la Nouvelle-Orléans en 1868 et devient journaliste à Saint-Louis, Boston et Fall River, Massachusetts. En février 1879, à la demande du Parti libéral, il fonde un quotidien promis cette fois au plus brillant avenir, *La Patrie*, dont il demeure propriétaire jusqu'en 1897. Ce journal qui exprime les thèmes du libéralisme sera une grande réussite commerciale et fait sa fortune. Beaugrand s'est bâti un nom comme reporter et écrivain politique. En 1885, il reçoit la croix de la Légion d'honneur et devient maire de Montréal de 1885 à 1887. Il décède le 7 octobre 1906 à Montréal. — Il a composé de nombreux contes et légendes.

Bonin, Joseph, né à Lanoraie, le 6 janvier 1845, il fait ses études classiques (1859-1865) et théologiques (1865-1868) au Collège Joliette. Ordonné prêtre à Montréal le 22 novembre 1868, il est vicaire à Joliette (1868-1869), à Vaudreuil (1869-1871), professeur au Collège Joliette (1871-1876), puis curé à Saint-Michel-des-Saints (1876-1877), à Sainte-Émélie-de-l'Énergie (1877-1884), à Saint-Augustin-des-Deux-Montagnes (1884-1895) et à Saint-Charles de Montréal (1893-1906), puis il se retire au Manoir d'Autray, où il est décédé le 26 décembre 1917. - Il est l'auteur du livre : *Biographies de l'Honorable Barthélemy Joliette et de Monsieur le Grand Vicaire Manseau*, duquel est extraite la légende « La seigneuresse de Lavaltrie ».

Caron, Armand, né le 30 juillet 1906 en Beauce, après son entrée chez les Clercs de Saint-Viateur, il occupe diverses tâches dans l'enseignement, puis il devient archiviste à la Maison provinciale de Joliette. Il est décédé en 1998.

Chevrette, Jean, photographe et collectionneur, né à Joliette le 23 avril 1959, il fait ses études secondaires et collégiales au même endroit et vit à L'Assomption pendant 17 ans. Photographe indépendant, il travaille pour *L'Action*, s'intéresse à l'histoire de la Lanaudière et possède une collection importante de monographies, de photographies et de cartes postales. - Il collabore à la présente anthologie en tant qu'auteur des légendes « Louis Cyr et le Grand Capot » et « L'exhumation des restes funéraires de Louis Cyr ».

Doucet, Louis-Joseph, né à Lanoraie en 1874, il entreprend ses études classiques au Collège Joliette à l'âge de 20 ans et devient fonctionnaire au Département de l'instruction publique à Québec en 1911. Poète et conteur, il est admis à l'École littéraire de Montréal en 1902 jusqu'en 1907. Cofondateur de la Société des poètes du Canada français en 1923, il reçoit le titre de « Prince des poètes » en 1924. Il décède en 1959.

Ducharme, Gonzague, né en 1875 à Saint-Gabriel-de-Brandon, il est diplômé de l'École normale Jacques-Cartier de Montréal en 1894 puis enseigne jusqu'en 1914 à l'école Champlain et à l'école Montcalm. Il devient ensuite libraire et bibliophile. Dès 1911 il publie de petites brochures publicitaires invitant à l'achat et à l'échange de volumes anciens. Cette carrière dure jusqu'en 1947. Il est l'auteur de l'« *Histoire de Saint-Gabriel-de-Brandon* » en 1917 puis, la même année, établit sa librairie sur trois étages, rue Saint-Laurent à Montréal. Celle-ci demeure à cet endroit une trentaine d'années. C'est là qu'est rédigée la bibliographie la plus complète sur le Canada à l'époque. La librairie Ducharme a été une des plus florissantes de Montréal. Elle se spécialisait dans la vente et l'échange du livre ancien, canadien et américain. Elle ferme ses portes vers 1968 mais nous pouvons encore consulter « le fichier Ducharme » à la Bibliothèque nationale du Québec, lequel a été rédigé à la plume et en entier de sa main. Il décède le 30 août 1950. Sa dépouille mortelle est inhumée le 2 septembre suivant à Saint-Gabriel-de-Brandon. - Il est l'auteur de la légende « La cloche de Saint-Gabriel-de-Brandon ».

Ducharme, Marcel, folkloriste, né à Sainte-Marcelline le 14 février 1930, il fait son cours de mécanique, puis de pédagogie à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Il est gérant de compagnies, président-fondateur de l'Association folklorique de Lanaudière en 1989 et trésorier. Cette association publie la revue *Folklore*. - Il est l'auteur de légendes « Marie Bouilli », « Le gros caillou » et « Pourquoi la rivière L'Assomption est-elle si croche? »

Forest, Ernest, né à L'Épiphanie le 11 novembre 1887; il fait ses études classiques et philosophiques au Collège de l'Assomption de 1900 à 1908 (68^e cours), puis il entreprend ses études en droit à l'Université Laval de Montréal. Il est reçu notaire le 12 juillet 1912; après quelques années de pratique à L'Ange-Gardien, il revient dans son patelin natal en 1915 où il pratiquera sa profession durant 45 ans. Il est décédé en octobre 1960 après quelques années de maladie.

Françoise, pseudonyme de Robertine Barry, née le 26 février 1863 à L'Isle-Verte, elle est l'une des premières femmes journalistes québécoises. Rédactrice et journaliste, d'abord à La Patrie et plus tard dans sa revue bimensuelle *Le Journal de Françoise*. On la décrit comme une pionnière du journalisme et du féminisme québécois. Elle décède célibataire le 7 janvier 1910 à Montréal. - Elle est l'auteur du conte « Madeleine de Repentigny » (1698-1739), religieuse Ursuline, petite-fille du seigneur Pierre Le Gardeur de Repentigny.

Guilbault, Odilon, né à L'Assomption le 28 août 1841, il fait ses études classiques et philosophiques au collège du lieu de 1849 à 1857 (18^e cours) et ses études théologiques au même endroit tout en étant professeur. Il est ordonné prêtre à L'Assomption le 2 octobre 1864. Après une carrière comme professeur au Collège de l'Assomption de 1864 à 1891, il se retire et décède le 13 décembre 1905.

Hébert, Léo-Paul, né le 13 mars 1929 à Kénogami. Il est ordonné prêtre dans la communauté des Clercs de Saint-Viateur le 12 juin 1954. Il a enseigné au cégep de Joliette. Retiré depuis quelques années; le Père Hébert est un homme de grande culture; il s'intéresse notamment à l'histoire et à la civilisation. Il a signé le texte « Lanaudière, terre de légendes » au début de la présente anthologie.

Lamarche, Gustave, c.s.v., né le 17 juillet 1895 à Montréal, après ses études classiques au Collège de Rigaud, il entre chez les Clercs de Saint-Viateur et est ordonné prêtre le 7 mars 1920 à Saint-Viateur d'Outremont par Mgr Guillaume Forbes. Après des études en Europe, il devient professeur de rhétorique au Séminaire de Joliette. Il est l'auteur de plusieurs livres dont quelques-uns en poésie et en théâtre. Il est décédé à Joliette le 9 octobre 1987.

Landry, Louis, né le 14 janvier 1929 à Joliette, après des études en pharmacie, il pratique à Joliette et à Saint-Jean-de-Matha. Personnage encyclopédique, il s'intéresse à la littérature : roman, essai, théâtre et littérature de jeunesse. Il est décédé le 23 décembre 1987.

Lanoue, François, né à Saint-Jacques-de-l'Achigan en 1918, il fait ses études primaires à l'Académie Saint-Louis-de-France (1924-1931), ses études classiques au Collège Saint-Alexis à Ottawa (1931-1934) puis au Séminaire de Joliette (1934-1938) où il obtient un baccalauréat-ès-arts, fait des études théologiques au Grand Séminaire de Montréal (1938-1943), les poursuit au Scolasticat Saint-Charles à Joliette (1943), puis s'inscrit en pédagogie à l'Université de Montréal et obtient un baccalauréat (1948-1950). Ordonné prêtre le 19 décembre 1943 dans sa paroisse natale, il commence une carrière en enseignement au Séminaire de Joliette (1943-1959) et à l'École Normale de Joliette (1961-1964). Vicaire à la cathédrale (1959, 1965), à Rawdon (1964), à Saint-Paul (1971-1973), aumônier d'écoles et de diverses communautés (1964-1973) et curé de Saint-Alexis (1973-1985). Retraité, il exerce un ministère dominical et est choisi comme avocat dans deux causes de béatification (Montréal). Depuis 1978, il est membre du Comité des fondateurs de l'Église canadienne. C'est aussi un admirateur de la Gaspésie, de Charlevoix, de l'Europe et de presque toutes les églises anciennes du Québec. Écrivain, conférencier, photographe, il collabore au mouvement d'art sacré Le Retable et propose la restauration de l'église de Saint-Paul. Cofondateur du Musée d'art de Joliette, organisateur des fêtes du bicentenaire de la déportation des Acadiens à Saint-Jacques (1955) et du 150^e anniversaire de la paroisse-cathédrale (1993). Il est l'auteur d'une vingtaine de livres sur Lanaudière. Il est nommé conseiller ecclésiastique des Amis de Saint-Benoît-du-Lac et chevalier-commandeur de l'Ordre équestre du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Prix reçus: Prix Charbonneau-Rioux (1990) de la Société nationale des Québécoises et des Québécois de Lanaudière et Prix Marc-Lescarbot (1992) pour bénévolat culturel. Il décède le 3 mars 2010 à Joliette. - Il est l'auteur de la légende « Ipsa duce ».

Laporte, Joseph, né le 15 août 1857 à Saint-Paul de Joliette, il fait ses études à Joliette et est ordonné prêtre le 29 juin 1882. Après avoir enseigné aux collèges de Rigaud et de Joliette, il se consacre au ministère.

Loyer, Josée, née à Joliette le 26 septembre 1958, après des études en pédagogie et quelques années dans l'enseignement, elle travaille comme gérante dans la restauration. Après avoir interviewé plusieurs personnes âgées, elle compose une monographie sur Sainte-Béatrix.

Massicotte, Édouard-Zothique, né à Montréal en 1867, il occupe le poste de conservateur des Archives judiciaires de Montréal en 1911 jusqu'à sa mort survenue en 1947. Auteur de nombreuses publications scientifiques, historiques et folkloriques qui constituent un apport à peu près unique et, en tout cas, d'une très haute valeur documentaire sur l'ensemble du Québec.

Ménard, Athanase, né le 22 décembre 1900 à Saint-Michel-des-Saints, il étudie au Séminaire de Joliette, puis il entre chez les Clercs de Saint-Viateur où il est ordonné prêtre à Montréal par Mgr Georges Gauthier le 29 juin 1927. Il passe la majeure partie de sa vie à La Ferme (Abitibi) et occupe différentes fonctions dans le ministère. Il décède en 1993. Il est l'oncle de Bernard Clavel, architecte, dont nous publions un texte dans ce livre. – Athanase Ménard est l'auteur du conte « Tragique rencontre ».

Nadeau, André, né à Joliette le 6 mai 1952, il étudie au Cégep de Joliette puis aux Hautes études commerciales. Journaliste depuis une trentaine d'années, il est maintenant directeur de l'information au journal *L'Action*. - Il est l'auteur de la légende « Monsieur Malo et la chasse aux renards ».

Obomsawin, Alanis, née au New Hampshire le 31 août 1932, elle est une cinéaste documentariste abénaquis québécoise, réalise plusieurs documentaires avec l'Office national du film sur la culture et l'histoire des Amérindiens, le plus connu étant sans doute *Kanehsatake - 270 ans de résistance*, premier de quatre documentaires traitant de la Crise d'Oka de 1990, qui gagna 18 prix de par le monde. À l'âge de six mois, sa mère et elle retournent à la réserve Odanak, au Nord-est de Montréal, où ils vivent neuf ans. Son cousin du côté maternel, Théophile Panadis, l'initie à l'histoire de la nation Abénaquis et lui apprend plusieurs chansons et légendes. À l'âge de 10 ans, ils quittent Odanak pour s'installer à Trois-Rivières. Parlant peu le français et aucunement l'anglais, et étant la seule famille amérindienne du quartier, elle s'y sent isolée et se concentre sur ses légendes et chansons apprises à Odanak. Son thème fréquent est l'imaginaire « mère et fille » et elle tire son inspiration de ses rêves, des esprits des animaux, des événements historiques et de la mémoire de ses ancêtres. En 2007, elle présente ses pièces à la Maison Antoine-Lacombe, dans la municipalité de Saint-Charles-Borromée. - Elle est l'auteure de la légende « L'enfant dans la lune ».

Olivier, Réjean, né le 20 avril 1938 à Sainte-Élisabeth, fils de Georges Olivier et Édouardina Roch, il fait ses études primaires dans sa paroisse natale, ses études classiques au Séminaire de Joliette (1953-1960: 109^e cours), puis ses études en pédagogie (1961) et en bibliothéconomie (1965) à l'Université de Montréal. Bibliothécaire au Collège de l'Assomption de 1965 à 1998, puis bénévole au Centre régional d'archives de Lanaudière (1998-2000), il remporte le Prix Percy-W.-Foy de la Société généalogique canadienne-française de Montréal en 1985 pour son ouvrage bibliographique *Le Lanaudois ; bibliographie de la région de Lanaudière*. La Corporation Champs Vallons lui décerne le titre de Grand Lanaudois en 2004 et la Société nationale des Québécoises et des Québécois de Lanaudière lui attribue le Prix Charbonneau-Rioux en 2007. Il est l'auteur et l'éditeur de plusieurs livres dont le *Répertoire des auteurs contemporains de la région de Lanaudière* (1981), *Légendes de Lanaudière*, *Noël et le Jour de l'An dans Lanaudière* et *Dictionnaire des auteurs de Lanaudière*. - Il est aussi l'auteur des *Contes, légendes et récits de Lanaudière* (Éditions Trois-Pistoles, 2010) et de la légende « Louis XVII à l'Île-du-Pads en 1875 ».

Paré, Napoléon, né le 16 avril 1856 à Saint-Valérien de Shefford, après ses études à Saint-Hyacinthe, il entre chez les Jésuites en 1885. Il est ordonné prêtre à Montréal par Mgr Paul Bruchési le 15 août 1897, puis il se consacre au ministère paroissial.

Plinguet, Vincent, né le 7 juillet 1810 à Montréal, il est ordonné prêtre par Mgr Jean-Jacques Lartigue le 21 septembre 1833. Il occupe plusieurs postes dans le ministère paroissial dont le dernier comme curé de l'île Dupas (1861-1891). Il décède le 23 juillet 1891.

Provost, Théophile-Stanislas, né le 31 juillet 1835 à Varennes, il fait ses études classiques et théologiques tant au Séminaire de Saint-Hyacinthe qu'à celui de Montréal et est ordonné prêtre à Varennes par Mgr Joseph Larocque le 19 décembre 1857. Il occupe plusieurs postes dans le ministère paroissial dont le dernier comme curé de Saint-Jean-de-Matha (1885-1899). Retiré à Joliette, il y décède le 23 mai 1904.

Rivest, Gilles, né le 9 août 1960 à Saint-Michel-des-Saints, il fait des études en histoire à l'Université de Montréal puis il enseigne dans sa paroisse natale. Il est l'auteur de deux volumes sur l'histoire de Saint-Michel-des-Saints et sur Saint-Ignace-du-Lac.

St-Jean, Claude, né le 3 septembre 1946 à Saint-Lambert, il fait son cours classique au Collège Bourget et au Collège de l'Assomption, ses études en pédagogie et en audiovisuel à l'Université de Montréal. Il enseigne au Collège de l'Assomption; il est membre fondateur de la Société d'histoire de la MRC de L'Assomption, du Conseil du patrimoine vivant du Québec et de la Commission consultative de la culture et du patrimoine de la ville de L'Assomption. Il est l'époux de France Hervieux, artisane en fléché traditionnel; ils sont les parents de Félix-Antoine et de Gabrielle.

Tellier, Henri, auteur de la « Nipissingue, le sorcier indien à la tête de pierre », paru, entre autres, dans la monographie de Rawdon, par Marcel Fournier.

Valois, Omer, né le 22 octobre 1897 à Saint-Barthélemy, il fait ses études classiques au Séminaire de Joliette (1911-1918) et ses études théologiques au Grand Séminaire de Montréal (1918-1922). Ordonné prêtre le 10 juin 1922, il est assistant, puis directeur du journal *L'Action populaire* de 1938 à 1969. En 1942, il participe activement à la Société historique de Joliette dont il est le secrétaire et, en 1956, est nommé archiviste du diocèse de Joliette. Il décède à Joliette le 16 juin 1973.

Repères bibliographiques

Ouvrages généraux

Boivin, Aurélien. - *Les Meilleurs contes fantastiques québécois du XIXe siècle*. – Introduction et choix de textes par Aurélien Boivin. - (Saint-Laurent) : Fides, 2001. – 3^e édition. 361 pages.

Brouillette, Normand, Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau. - *Histoire de Lanaudière*. – Québec : Presses de l'Université Laval, 2009. 828 p. (Collection Les régions du Québec, 20). – Publié en collaboration avec l'Institut national de la recherche scientifique.

Charbonneau, Anthime. – « Glanures historiques et légendaires au diocèse de Joliette ». - Dans : *Notes d'histoire sur le diocèse de Joliette*. – Joliette : (Sans éditeur), 1951. - Pp. : 113-157. - « (...) quelques notes historiques compilées lors du dix-septième congrès annuel de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, tenu à Joliette, en septembre 1950. »

Dictionnaire biographique du Canada. – Québec : Presses de l'Université Laval, 1966. – 15 vol.

Dupont, Jean-Claude, dir. - *Corpus de faits ethnographiques québécois, région de Lanaudière*. - Par Yves Bergeron, Jean-Claude Dupont et Gynette Tremblay. – Sous la direction de Jean-Claude Dupont. - Québec : Loisir, chasse et pêche, 1983. – iv, 262 p., ill.

Hamel, Réginald, John Hare et Paul Wyczinski. – *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*. – Montréal : Fides, 1989. – XXVI, 1364 p., portr.

Hamel, Réginald. - *Créer ou ne pas créer dans Lanaudière : survol littéraire de la région verte*. - Édité par Réjean Olivier. – Joliette : Édition privée, 2002. - (Collection Œuvres bibliophiliques de Lanaudière; no 50. - Sous-collection L'Association littéraire lanaudoise, no 1). – Causerie donnée au Collège de l'Assomption, le dimanche 12 août 2001. - Pp. 15-39.

Hamel, Réginald et Marc-Aimé Guérin. - *Dictionnaire Guérin des poètes d'ici : de 1606 à nos jours*. – 2^e édition. – Montréal : Guérin, 2005. – XIV, 1359 p., portr.

Île (L'); *l'infocentre littéraire des écrivains québécois*. Conçu, pensé et mis en ligne par Jean-François Gauvin; rédaction de Katia Stockman. Montréal, Union des écrivains et écrivaines québécois, 1999-
Localisation électronique et accès : <http://www.litterature.org/>

Lanaudière en toutes lettres (Ressource électronique); d'après le *Dictionnaire des auteurs de Lanaudière*. – Créé par Connexion-Lanaudière. – Réjean Olivier éditeur. – Joliette : Connexion-Lanaudière, 2002.
Localisation électronique et accès : <http://lettres.connexion-lanaudiere.ca/index.htm>

Lemire, Maurice, dir. – *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. – Montréal : Fides, 1978-2003. – 7 vol., ill., portr.

Olivier, Réjean, dir. – *Dictionnaire des auteurs de Lanaudière*. – Joliette : Société nationale des Québécoises et Québécois de Lanaudière, Conseil de la culture de Lanaudière, Centre régional d'archives de Lanaudière, 2000. – 455 p., 1 carte, portr. – Sous la direction de Réjean Olivier; chercheur et compilateur, Gérard Brisson.

Olivier, Réjean. – *Le Lanaudois : bibliographie de la région de Lanaudière ou Extraits du catalogue de la collection de la famille Olivier de Joliette*. – Joliette : Édition privée, 1985. 134 p., 12 p. de planches, portr. – (Collection Œuvres bibliophiles de Lanaudière no 15).

Olivier, Réjean et Anne Le Blanc, éd. – *Légendes de Lanaudière*. – Édité par Réjean Olivier et Anne Le Blanc. – Joliette : Édition privée, 1997. – 177 p., ill., carte, portr. – (Collection Œuvres bibliophiles de Lanaudière, no 43)

Olivier, Réjean et Anne Le Blanc, éd. – *Noël et le Jour de l'An dans Lanaudière*. – Édité par Réjean Olivier et Anne Le Blanc. – Joliette : Édition privée, 1998. 187 p., 62 p. de planches, ill., 1 carte, portr.

Olivier, Réjean. – *Répertoire des auteurs contemporains de la région de Lanaudière*. Joliette : Éditions Pleins Bords, 1981. – 320 p., portr.

Textes

Aubin, Réal. – « La côte du diable ».- Ce récit est extrait de *Saint-Norbert de Berthier*. - Manuscrit dactylographié de 112 pages (1947) conservé aux archives des Clercs de Saint-Viateur à Joliette, dossier Légendes.

Aubin, Réal. – « Le lac des innocents ». - Ce récit est extrait de *Saint-Norbert de Berthier*. - Manuscrit dactylographié de 112 pages (1947) conservé aux archives des Clercs de Saint-Viateur à Joliette, dossier Légendes.

Barbeau, Marius. – « L'hiver des corneilles ». - Dans : *L'Almanach de l'Action sociale catholique*. - 26^e année, 1942.

Barry, Robertine, voir :
Françoise, pseudonyme,

Beaugrand Honoré. – « La bête à grand'queue ». - Dans : *La Patrie*, le 20 février 1892 et dans : *La Chasse galerie; légendes canadiennes*. – Montréal : Fides, 1972. - (Collection du Nénuphar). - P. 43-54.

Beaugrand Honoré. – « Le fantôme de l'avare ». - Dans : *Le Courrier de Montréal*, le 25 août 1875, dans : *La Patrie*, 31 décembre 1896, dans : *La Chasse galerie; légendes canadiennes*. – Montréal : Fides, 1979. - (Collection du Nénuphar).

Bonin, Joseph. – « La seigneuresse de Lanaudière ». - Dans : *Biographies de l'Honorable Barthélemy Joliette et de Monsieur le Grand Vicaire Manseau*. – Montréal : E. Senécal, 1874. - P. 87.

Chevrette, Jean. – « Louis Cyr et le Grand Capot ». - Propos recueillis par Pierre-Michel Gadoury.

Chevrette, Jean. – « L'exhumation des restes funéraires de Louis Cyr ». - Propos recueillis par Pierre Michel Gadoury et raconté par madame Ducharme de Saint-Jean-de-Matha, alors âgée de douze ans au moment des événements.

Doucet, Louis-Joseph. – « Le colporteur ». - Dans : *Les Palais d'argile*. - Québec : L'Auteur, 1916. - Page 25.

Doucet, Louis-Joseph. – « Le renard du Père Durand ». - Dans : *En regardant passer la vie*. – Montréal : Éditions de la Tour de Pierre, 1925, dans : *Les Soirées de l'École littéraire de Montréal*. - Montréal, 1925. - P. 285. - Une version modifiée se trouve aussi dans les Archives des Clercs de Saint-Viateur à Joliette, dossier Légendes.

Ducharme, Gonzague. – « La cloche de Saint-Gabriel-de-Brandon ». - Dans : *Histoire de Saint-Gabriel-de-Brandon*. – Montréal : Librairie Ducharme.

Duchesne, Rémi. – « La chaumière Cinq grelots ». - Dans : *Essai pour retrouver l'historicité de la chaumière « cinq guerlots », sise au 1437 Base de Roc, Joliette*. – Joliette : La cité de Joliette, Le 19 mai 1978. - Pp. 22-23.

Françoise, pseudonyme de Robertine Barry.- « Madeleine de Repentigny ». - Dans : *Chroniques du lundi*. – Montréal : Sans éditeur, 1895. - Pp. 143-146, et dans : *Corpus de faits ethnographiques québécois, région de Lanaudière*. - Pp. 83-86.

Lanoue, François. – « Ipsa duce ». - Dans : *Joliette-de Lanaudière; fragments d'histoire*. - Joliette : L'auteur, 1977.

Loyer, Josée. – « Le trou du diable ». - Dans : *Sainte-Béatrix d'hier à aujourd'hui*. - Sainte-Béatrix : Comité du développement touristique, 1983.

Ménard, Athanase. – « Tragique rencontre ». - Dans : *Les Premiers coups d'ailes*. – Montréal : Les Clercs de Saint-Viateur, 1918.

Nadeau, André. – « Monsieur Malo et la chasse aux renards ». - Dans : *Le Pionnier* (Bulletin paroissial de Saint-Paul de Joliette), août 1980. - Vol. 1, no 1, page 3.

Obomsawin, Alanis. – « L'enfant dans la lune ». - Dans : *Manowan*. - (1972).

Olivier, Réjean. – « Louis XVII à l'Île-du-Pads en 1875 ». - Dans : *Joliette-Journal*, mercredi, le 13 janvier 1982. - P. D-2, dans : *Contes pour la Noël à Sainte-Élisabeth de la Bayonne*, par Réjean Olivier, son père Georges et ses trois fils : Sébastien, Stéphane et Jérôme. Illustrations de Chantal Olivier. - Présentation par Yolande Pelletier Olivier. – Joliette : Édition privée, 1983. - Pp. 67-73.

Provencher, Jean. – « Claude Grenache, l'homme fort ». - Extrait d'une carte dessinée par C. Courcy (1973). - Dans la collection *Quelques hommes forts du Québec*, réalisée par Réjean Courcy, Michel Hamelin, Donald Labrecque et Michel Vanasse. – Montréal : Éditions Québécoises, 1973.

Talbot, G. R. – « Légende des vieux moulins ». - Dans : *La Revue moderne*. - Décembre 1933.

Tellier, Henri. – « Nipissingue, le sorcier indien à la tête de pierre ». - Dans : *Rawdon : 175 ans d'histoire*. - Par Marcel Fournier. – Joliette : Marcel Fournier, 1974. - Pp. 220-225.

Valois, Omer. – « Des sabots noirs ». - Manuscrit conservé aux archives de la Société d'histoire de Joliette-de Lanaudière.

Valois, Omer. – « Je me souviens de mémère ». - Dans : *Les Premiers coups d'ailes*. - Montréal : Les Clercs de Saint-Viateur, 1918. - Pp. (153)-161.

TABLE DES MATIERES

Dédicace, page 8

Lanaudière en toutes lettres, par Léo-Paul Hébert, page 10

1- Le vieil ermite de L'Industrie, par Joseph Laporte, prêtre, page 18

1-A- Le vieil ermite de Saint-Paul, par Gustave Lamarche, c.s.v., page 20

- Registre de la paroisse Saint-Paul, page 24

- Mémoire du notaire J. O. Leblanc, page 24

- Commentaire, par Armand Caron, c.s.v., page 25

2- Le colporteur, par Louis-Joseph Doucet, page 27

3- Une histoire de revenant, par Vincent Plinguet, prêtre, page 28

4- Louis XVII à l'Île-du-Pads en 1875, par Réjean Olivier, page 30

5- La petite martyre de Noël de Lachenaie, par Louis-Joseph Doucet, page 33

6- Le renard du Père Durand, par Louis-Joseph Doucet, page 36

7- Le diable s'en mêle, par Odilon Guilbault, prêtre, page 38

8- Le visiteur du soir, par Claude Saint-Jean, page 39

9- La seigneuresse de Lavaltrie, par Joseph Bonin, page 42

10- La chasse-galerie, par Honoré Beaugrand, page 43

11- Madame Jacques, par Ernest Forest, page 51

12- Le miracle des petits agneaux, par Napoléon Paré, S.J., page 54

13- Nipissingue, le sorcier indien à la tête de pierre, par Marcel Fournier, page 56

14- Légende des vieux moulins, par G. R. Talbot, page 59

15- Madeleine de Repentigny, par Françoise, page 62

16- La cloche de Saint-Gabriel, par Gonzague Ducharme, page 65

17- La côte du diable, par Réal Aubin, C.S.V., page 67

18- Le lac des innocents, par Réal Aubin, C.S.V., page 60

19- Le fantôme de l'avare, par Honoré Beaugrand, page 71

20- Le trou du diable, par Josée Loyer, page 76

- 21- La légende de l'étalon noir, page 77
22- Le chapelet du père Forget, par Théophile-Stanislas Provost, prêtre, page 78
23- Le jour des morts, par Irénée Lavallée, page 80
23-A- Le jour des morts à Saint-Norbert, par Irénée Lavallée, page 84
24- Pourquoi la rivière L'Assomption est-elle si croche, par Marcel Ducharme, folkloriste, page 87
25- Marie Bouilli, par Marcel Ducharme, folkloriste, page 88
- 26- L'église de Sainte-Élisabeth, par Marcel Ducharme, folkloriste, page 89
27- Le gros caillou, par Marcel Ducharme, folkloriste, page 90
28- Historicité de la chaumière Cinq guerlots, par Rémi Ducharme, page 91
29- Le diable sorti de l'enfer, page 92
30- Les travailleurs polonais du barrage Taureau, par Gilles Rivest, page 98
- 31- Le clocher de l'église (Saint-Ignace-du-Lac), par Gilles Rivest, page 99
32- Ipsa Duce, par François Lanoue, prêtre, page 100
33- Une chanson de Repentigny, par E.-Z. Massicotte, page 105
34- Monsieur Malo et la chasse aux renards, par André Nadeau, page 107
35- Des sabots noirs, par Mgr Omer Valois, page 108
- 36- L'hiver des corneilles, par Marius Barbeau, page 109
37- La dame blanche, par Louis Landry, page 112
38- Tragique rencontre, par Athanase Ménard, page 113
39- Je me souviens de mémère, par Omer Valois, page 118
40- Louis Cyr et le Grand Capot, par Jean Chevrete, page 122
- 41- Claude Grenache de Saint-Jacques-de-l'Achigan, par Jean Provencher, page 123
42- L'exhumation des restes funéraires de Louis Cyr, par Jean Chevrete, page 124
43- L'enfant dans la lune, par Alanis Obomsawin, page 125
- Notices biographiques, page 127
- Repères bibliographiques, page 133

Livre numérique transféré le 25 janvier 2013

Achevé d'imprimer

Chez Pixel

En ce 24 mai 2010

Journée nationale des patriotes.